This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

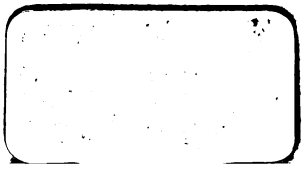
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

2 Rud 40

GUSTAVE RUDLER
COLLECTION

Rudler M. 21



LES NUITS

D'YOUNG.

C. P. Marillier Inv. C. A. Mercier Sculp

YOUNG OFFRANT SON LIVRE A L'ETERNEL.

LES NUITS
D'YOUNG,
TRADUITES DE L'ANGLOIS

PAR M. le TOURNEUR.

Sunt lacryma rerum & mentem mortalia tangunt.
VIRGILE.

TOME PREMIER.

A LYON,
Chez JEAN DEVILLE, Libraire, rue Merciere.
A PARIS,
Chez LEJAY, Libraire, rue S. Jacques, au-dessus de la rue des Mathurins, au grand Corneille.

M. DCC. LXIX.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 AUG 1960
OF OXFORD
LIBRARY

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE,

CONTENANT un abrégé de la vie d'Young, quelques réflexions ſur ſon génie, ſur ſes Nuits & ſur cette Traduction, avec une idée de tous ſes Ouvrages.

SI Edouard Young n'eût été qu'un habile Théologien d'Angleterre, ſa vie intéreſſeroit peu la poſtérité. Le mérite du Docteur eſt ignoré de l'Europe, & déjà oublié dans ſa patrie; mais le grand Poëte, l'Ecrivain origi-

rial eſt sûr d'accompagner à l'immortalité les Swift, les Shaftersbury, les Pope, les Adiſſon, les Richardson, dont il fut ou l'ami ou l'aſſocié littéraire. Il eut part au célèbre ouvrage du Spectateur. Il a ſurvécu le dernier de ce grouppe d'Auteurs fameux qui ont illuſtré l'Angleterre & le commencement de notre ſiécle. Young eut moins de goût que ces Ecrivains. Mais on diroit qu'il dédaigna d'en avoir. Ennemi juſqu'à l'excès de tout ce qui ſentoit l'imitation, il a abandonné ſon imagination à elle-même. Né pour être original, il a voulu l'être & remplir une tâche qui lui fût propre. Quittant les routes ordinaires, c'eſt au milieu des tombeaux qu'il eſt allé

bâtir le monument de ſon immortalité. C'étoit le placer dans des lieux où il avoit le moins à craindre de ſe voir ſuivi par des rivaux. Mais quand le même goût & la même douleur y en entraîneroient d'autres, ils verroient bientôt que s'il eſt aiſé d'y bâtir avec plus de régularité, il ne l'eſt pas d'atteindre à la même hauteur. Le Poëme des Nuits ou Complaintes préſente des défauts nombreux qu'il eſt preſque auſſi facile d'éviter que d'appercevoir: mais ce n'en eſt pas moins la plus ſublime élégie qui ait jamais été faite ſur les miſères de la condition humaine, & le plus hardi monument où les grandes beautés de la poëſie brillent unies aux grandes vérités de la morale &

de la religion. Il eſt impoſſible de lire cet ouvrage, unique dans ſon genre, ſans deſirer de connoître plus particulièrement le caractère & les principaux détails de la vie d'un homme ſi ſingulier pour ceux même que leur goût porte à la retraite; à plus forte raiſon pour les lecteurs ordinaires, & ceux qui paſſent leur vie ſans réfléchir.

Young eſt né en 1684. Le Docteur Edouard ſon père, Doyen de Sarum & Curé d'Upham, dans le Hampshire, l'envoya au Collège d'Oxford, où il fit ſes Humanités. A l'âge de 24 ans il fit ſon Droit au Collège d'All-Souls; mais il avoit trop d'imagination pour ſe contenter de ces connoiſſances arides. L'inſ-

tinct de ſon génie naiſſant l'avoit porté de bonne heure à la poëſie; dès ſa jeuneſſe il ſentit cette paſſion pour la gloire qui préſage ordinairement les grands talens, & qu'étouffe ſouvent la paſſion de faire fortune. Young courtiſa long-tems la fortune & la gloire; il n'obtint que la dernière, que les hommes ne ſont pas libres de refuſer au génie.

Il débuta par ſa Tragédie de *Buſiris* en 1719, qui fut ſuivie deux ans après de la *Vengeance*. Ces deux piéces, & ſur-tout ſon Poëme ſur le Jugement dernier, avec *la force de la Religion*, ou *l'Amour vaincu*, annoncèrent aux Anglois qu'un grand Ecrivain de plus venoit prendre ſon rang parmi ceux qui fixoient alors

leur admiration. Les Grands voulurent le connoître. Il s'en trouva un qui voulut ſérieuſement lui être utile. Le Duc de Warthon ſe déclara publiquement ſon Mécène, & fut encore ſon bienfaiteur ſecret. Il le fut même des autres à ſa prière. Young voyoit avec peine que les nouveaux bâtimens du Collège d'All-Souls, où il étudioit les loix, reſtoient interrompus faute de fonds : il engagea le Duc à faire préſent d'une ſomme conſidérable ; l'édifice fut achevé au moyen de ce généreux ſecours ; & le jeune Auteur, par ce noble uſage de ſon crédit, mérita de partager avec le Duc la reconnoiſſance publique.

Une place s'étant préſentée

dans le Parlement de Cirencester, Young se mit sur les rangs : il étoit assez versé dans les loix de son pays pour la remplir ; & il étoit appuyé par la recommandation du Duc : mais il ne réussit point ; & il y a apparence que son protecteur en fut plus fâché que lui.

Quand on s'écarte de son goût, le premier obstacle qui nous arrête dans une autre route, suffit ordinairement pour nous ramener à la première. Il quitte le Droit dont il n'avoit jamais fait aucun usage, & porté par le tour de son esprit à l'étude de la morale & de la Théologie, il prend les Ordres. Il fut presque aussitôt nommé Chapelain du Roi ; & deux ans après, en

1730, le Collège où il étoit aggregé le nomma à la Cure de Wellwin, dans le Hertfordshire, eſtimée 300 livres ſterling de revenu, ſans y comprendre le domaine qui en dépend. Dès l'année ſuivante il quitta ſon aggrégation pour épouſer Myladi Betty Lee, veuve du Colonel Lee, & fille du Comte de Litchfield. S'il eut à ſe plaindre de la fortune, qui le borna à ſa cure, elle l'en dédommagea en lui donnant pour compagne une épouſe douée d'excellentes qualités, & ſur-tout d'une grande douceur de caractère, vertu bien néceſſaire à la femme d'un homme de lettres.

Une cure d'un revenu médiocre, une femme vertueuſe,

&, ſi l'on veut, l'honneur de devenir à 79 ans le Chapelain privé de la Princeſſe Douairière de Galles, furent tous les dons qu'il reçut de la fortune. On lui fit toujours à la Cour un accueil fort honorable & fort ſtérile. Il jouiſſoit cependant de la plus grande faveur auprès du Prince de Galles ; & peut-être eût-il obtenu à la fin une place conſidérable : mais la mort de ce Prince, arrivée en 1751, fit évanouir les eſpérances qu'il pouvoit encore avoir d'avancer dans les dignités de l'Egliſe.

J'avoue qu'à la première lecture des Nuits, je fus étonné d'apprendre d'Young même, dans la quatrième, qu'il avoit été courtiſan. Qu'y a-t-il en effet de

commun entre la Cour & un homme de génie, amoureux de la ſolitude, qui ne ſe repaît que d'idées triſtes & ſombres, & qu'on voit toujours rêvant au milieu des tombeaux ſur l'immortalité ? Auſſi ne faut-il pas croire que cette mélancolie profonde que reſpirent ſes Nuits, ait été toute ſa vie l'état de ſon cœur. Sans doute, il eut toujours pour la retraite ce goût naturel aux ames ſenſibles & néceſſaire aux gens de lettres. Son amour pour l'état qu'il avoit embraſſé, & dont il ſçut remplir les devoirs, ſon zèle pour la Religion, ſon habitude de méditer ſur les vérités ſpéculatives & pratiques qu'elle enſeigne, devoient encore fortifier ce penchant : mais

ce penchant n'exclut point en lui une ambition fondée ſur des talens du premier ordre, & qui ne faiſoit qu'ajouter les eſpérances du courtiſan aux vertus de l'homme de bien. L'expérience & les années l'avoient déjà détrompé de cette illuſion, lorſque la douleur vint étouffer dans ce cœur ſenſible tous les deſirs de fortune & l'enfoncer dans la ſolitude.

Vers l'année 1741, la mort lui enleva en moins de trois mois ſa femme, & les deux enfans qu'elle avoit eus de ſon premier mari. Il les aimoit auſſi tendrement que s'ils euſſent été les ſiens, & ils le méritoient. Ces trois pertes ſucceſſives accumulèrent les larmes dans le cœur de ce vieillard, âgé de près de 60

ans, dégoûté du monde & de la vie, & privé tout à coup de tout ce qu'il avoit de plus cher. C'eſt alors que, pour ainſi dire, il deſcendit vivant dans la tombe de ſes amis, s'enſevelit avec eux, & tirant le rideau entre le monde & lui, il ne chercha plus ſes conſolations que dans cet avenir où l'homme triſte & malheureux ſe plaît à ſe refugier. Mais ſes larmes ne furent pas ſtériles pour ſa gloire; & ſon génie, loin d'être oiſif & muet dans ſa douleur, ſembloit attendre ces trois coups de foudre pour s'élancer dans le ſombre empire de la mort, & pénétrer juſqu'aux régions heureuſes dont il eſt le paſſage. Telle fut l'occaſion de ſon beau Poëme des Nuits, celui

celui de ſes ouvrages qui eſt le plus original, & qui n'eſt propre qu'à lui. « Auſſi, dit le Journaliſte Anglois *, tous ceux qui » ont tenté de l'imiter, l'ont fait » ſans ſuccès, & il n'a point encore eu de rivaux dans ce genre » de poëſie. Les applaudiſſemens » qu'il lui mérita n'eurent point » de bornes. Le Poëte infortuné, » qui ſçut ſi bien faire paſſer ſa » douleur dans ſes vers attendriſſans, & de ſes vers dans » l'ame pénétrée du lecteur, qu'ils » rempliſſent d'une triſteſſe délicieuſe, fut célébré par tous les » Auteurs de ſon tems, tant pro» fanes que ſacrés. »

Semblable à ces lampes ſépulcrales, ſon génie brûla dix an-

* The Monthly Review.

nées ſur les tombeaux de ſes amis. Enfin, à force de répandre ſes regrets dans ſes Nuits, leur amertume s'adoucit; il vêcut plus tranquille, & même il vêcut long-tems depuis. On peut s'étonner qu'un chagrin ſi actif & ſi profond n'ait pas abrégé ſes jours. Comment cette imagination brûlante dont la ſombre triſteſſe avoit concentré les feux, & qui a pénétré ſes écrits d'une flamme qui allume encore l'imagination de tout lecteur ſenſible; comment, dis-je, cette fièvre continue de la douleur & de l'enthouſiaſme n'a-t-elle pas en peu d'années fatigué, deſſéché ſes organes & dévoré ſa vie?

Tant que ſa femme avoit vêcu, il ne s'étoit jamais mêlé

du gouvernement de ſa maiſon. Après ſa mort, il ſentit plus que jamais pour ces détails une incapacité aſſez ordinaire dans les hommes de génie. Il ſe déchargea de ce fardeau ſur ſon Concierge, & continuant de méditer & d'écrire, il donna encore au Public différens ouvrages tant en vers qu'en proſe.

Enfin cette mort qu'il avoit tant invoquée, arriva le 12 Avril 1765. Il mourut dans ſon Preſbytère d'Wellwin, & fut enterré ſous l'Autel de ſon Egliſe à côté de ſa femme. *

* Cet Autel paſſe pour un des plus curieux de l'Angleterre. On y admire un devant d'Autel, ouvrage à l'aiguille travaillé des mains de Myladi Betty Young.

Si ſa modeſte piété lui fit ſouhaiter de quitter la vie ſans bruit & ſans appareil, les hommes ont accompli ſon vœu à la lettre. Les Muſes mêmes n'ont pas pleuré ſur ſa tombe. Il y eſt deſcendu dans un profond ſilence. Les ſolemnités les plus ſuccinctes avec leſquelles on congédie le pauvre, furent négligées pour lui. La cloche attendit pour ſonner que le cercueil fût ſorti de la maiſon; & ce corps qu'avoient illuſtré une ame vertueuſe, un génie ſublime, ne reçut pas même les honneurs vulgaires. Il étoit le Fondateur d'une Ecole de charité dans ſa Paroiſſe; les écoliers & le maître dédaignèrent d'accompagner leur bienfaiteur à ſon tombeau.

Il y avoit déjà quelque tems que l'hiſtoire des écoliers étoit celle du public, ſouvent ingrat comme eux pour les grands hommes qui l'inſtruiſent & qui l'éclairent. Il n'étoit preſque plus mention d'Young dans les dernières années de ſa vie. Ce Poëte, dont la gloire ſera immortelle, vit finir ſa célébrité avant lui ; & c'eſt avec bien de la vérité qu'il dit dans une de ſes Nuits : « qu'on » s'étoit ſouvenu de lui ſi long-» tems qu'à la fin on l'avoit ou-» blié. » Le monde ne demande pas mieux que de quitter celui qui le quitte ; & dans cette ſéparation, il ſemble que c'eſt toujours lui qui vous a prévenu.

Ce ne fut pas pour ſe venger de l'oubli des hommes, mais

par l'indifférence qu'un mourant doit ſentir pour leur eſtime, qu'Young fit jetter au feu tous ſes manuſcrits, lorſqu'il vit ſa mort décidée. On peut regretter cette perte, lorſqu'on ſonge à l'énergie de ſes penſées & de ſon ſtyle, & qu'il étoit l'ami d'Adiſſon, & un des Ecrivains du Spectateur. Il n'a eu qu'un fils unique, M. Frédéric Young, à qui il a laiſſé par ſon teſtament toute ſa fortune, quoiqu'il eût été indiſpoſé contre lui par quelques erreurs de jeuneſſe. Sa ſucceſſion ne laiſſoit pas d'être aſſez conſidérable. Il n'en retrancha que quelques legs modiques, dans leſquels il n'eut garde d'oublier ce Concierge précieux qui avoit donné à ſon ame

réfléchiſſante tout le loiſir de méditer & de jouir d'elle-même.

Les Anglois rendent un témoignage honorable à ſa mémoire. Comme Chrétien & comme Miniſtre, il retraça un bel exemple des mœurs & de la piété primitive. Sa vie prêchoit la vertu auſſi éloquemment que ſes écrits. Il eſt aiſé de voir par ſes Nuits qu'il parloit d'après ſon cœur : c'eſt même le deſir & le zèle qu'il avoit de féconder dans les autres les vérités morales & religieuſes dont ſon ame étoit nourrie, qui ont occaſionné la plûpart des défauts de ſon poëme, conſidéré uniquement comme ouvrage littéraire. Sans ceſſe il diviſe, il réſume, il répéte les mêmes principes & les mêmes

conſéquences : ſans ceſſe il exhorte, il apoſtrophe ſon auditoire dans le perſonnage allégorique de *Lorenzo*, & il dit lui-même qu'il prêche en vers comme il eût prêché en proſe dans la chaire ; ce qui répand ſur ſes Nuits une monotonie faſtidieuſe, & des longueurs fatigantes.

On ſe perſuade aiſément qu'il n'étoit pas froid quand il parloit en public. Un dimanche qu'il prêchoit à Saint James, voyant qu'avec toute ſon éloquence il ne captivoit pas à ſon gré l'attention de l'aſſemblée, cet homme ſenſible & pénétré de ce qu'il diſoit, s'interrompit & fondit en larmes dans la chaire. On ne plaiſantoit point impunément devant lui ſur les mœurs ou ſur la

Religion ; & ſon imagination vive & chaude lui fourniſſoit toujours quelque ſarcaſme bien Anglois & bien mordant pour impoſer ſilence au railleur.

Son génie étoit naturellement auguſte & ſolemnel. Son caractère étoit grave & ſérieux. Il avoit conçu la plus haute opinion de la dignité de l'homme. Il le voyoit toujours ſous l'idée d'un être immortel qui devoit un jour faire la ſociété du Créateur de l'univers. Les vérités morales, & les dogmes du Chriſtianiſme n'étoient pas chez lui des idées paſſagères, rapidement vues dans quelques inſtans de réflexion, & oubliées enſuite dans le tumulte du monde. A force de les méditer elles étoient de-

venues des ſentimens profonds, des modifications habituelles & principales de ſon ame, qui donnoient leur forme & leur empreinte à tout le reſte de ſes idées. Paſcal eſt celui de nos Auteurs dont le génie me paroît avoir eu le plus de rapport avec celuid'Young pour l'énergie, la profondeur, les idées du même ordre, & le même tour d'imagination.

Quand il étoit à ſon Presbytère, il employoit ordinairement pluſieurs heures du jour à ſe promener dans le cimetière de ſon Egliſe. Son Poëme fait auſſi deviner, ſans qu'on ait beſoin de l'apprendre, qu'il veilloit ou ſe relevoit ſouvent dans la nuit pour aller méditer. On y trouve une foule d'idées & de

ſentimens qu'on n'éprouvera jamais pendant le jour, & qui ne peuvent naître que dans l'ame du ſpectateur ſolitaire d'un ciel nocturne. Il n'eſt perſonne qui n'ait obſervé quelquefois combien les affections ſont différentes dans ces heures de ténèbres & de ſilence. C'étoit dans ces couleurs fortes & ſombres qu'il trempoit ſes pinceaux pour envelopper le tableau de ce monde d'un crêpe funèbre, & faire mieux ſortir à côté de ſes ombres tout l'éclat de l'immortalité.

Sa converſation devoit ſe reſſentir & ſe reſſentoit en effet de ce genre de vie & de ce goût pour les choſes ſérieuſes, qui caractériſe ſes écrits. On le retrouvoit juſques dans les embelliſſe-

mens de ſon jardin. Il avoit peint ſur un des murs un berceau en perſpective, avec des ſiéges dont l'illuſion étoit complete. Il falloit s'approcher pour s'appercevoir de l'erreur des yeux, & alors on liſoit ce mot, *inviſibilia non decipiunt.*

Les ames ſenſibles qui conçoivent qu'il eſt poſſible d'être heureux ſans rire, ſe garderont de conclure du caractère ſérieux de cet Auteur, qu'il falloit donc qu'il fût un homme inſociable, un miſanthrope à fuir. Il aimoit les hommes; il ne haïſſoit que leurs vices; & ſa mélancolie, pour être ſi profonde, ne laiſſoit pas d'être douce. Il ne parloit pas toujours aux autres de tombeaux & de mort: il aimoit

les jeux : il s'amuſoit des amuſemens innocens. Il inſtitua une aſſemblée & un jeu de boule dans ſa Paroiſſe, & il y alloit ſouvent exciter la gaîté des joueurs.

Son génie vécut preſque autant que lui. « Ce ne fut que la » dernière année de ſa vie, dit » le Journaliſte Anglois, que ce » flambeau qui brilloit encore en » approchant de ſa fin, s'éteignit » ſans gloire ſous les yeux du pu» blic dans un Poëme intitulé » *la Réſignation*, le dernier & » le plus mauvais de tous ſes ou» vrages. * Mais l'année d'aupa» ravant on le vit encore jeter

* J'ai donné à la fin du ſecond volume l'Extrait de ce qu'il y a de meilleur dans ce Poëme.

» de vives étincelles dans ſes *Con-*
» *jectures* * *ſur la compoſition*
» *originale*, adreſſées en forme
» de lettre à Richardson. Si l'on
» fait attention que c'eſt l'ou-
» vrage d'un vieillard âgé de plus
» de 80 ans, ſes défauts étonne-
» ront bien moins que les beau-
» tés dont il eſt ſemé. Il eſt étran-
» ge que le fardeau de 80 an-
» nées n'ait pu affaiſſer cette ima-
» gination vigoureuſe. Dans cet
» âge de foibleſſe & de décrépi-
» tude, ſon génie indocile &
» fier ne peut encore ſouffrir le
» joug des règles, & ſecoue har-
» diment les entraves de la vieil-

* Je traduirai ce petit Traité, qui ne peut manquer de plaire aux gens de lettres.

» leſſe & de l'expérience. » En effet, on croit lire les réflexions d'un jeune homme qui, plein d'audace & ſe repoſant ſur le ſentiment de ſa force, annonce qu'il dédaigne les routes battues, & qu'il ſe croit fait pour en ouvrir de nouvelles. Des idées hardies, de grandes vues, un ſtyle énergique & tout éclatant de comparaiſons, de métaphores & d'images attachent par tout le lecteur.

Ce petit Traité développe parfaitement les idées d'Young comme critique. On diroit qu'il auroit compoſé ſes Nuits d'après les principes qu'il y expoſe, ou qu'il auroit ajuſté ces principes ſur ſes Nuits. Auteur original, il ne peut ſouffrir les imitateurs. Il repro-

che à Pope de s'être contenté de l'honneur d'être le Traducteur d'Homère, au lieu d'aſpirer à la gloire de donner un ſecond Homère à l'Angleterre. Le paſſage que j'insère ici peut ſervir d'avance à faire connoître quel genre de beautés on doit eſpérer de ſon Poëme des Nuits.

» Nous naiſſons tous originaux : comment donc arrive-» t-il que nous mourions tous » copies ? Eſt-ce la faute de la » nature ? Non. La nature ne » crée point deux ames ſemblables en tout, comme elle ne » fait point deux viſages qui ſe » reſſemblent parfaitement. C'eſt » donc la faute des hommes. La » fureur d'imiter efface les caractères diſtinctifs dont chaque » eſprit

» eſprit étoit marqué. Le monde
» littéraire n'eſt plus compoſé
» d'individus qui ayent une phy-
» ſionomie propre & une exiſ-
» tence perſonnelle, ſéparée
» de toute autre. Ce n'eſt qu'un
» amas informe d'eſprits mêlés
» & confondus enſemble, &
» cent ouvrages différens ne ſont
» au fond que le même. S'il s'é-
» levoit parmi nous quelque nou-
» vel Omar, qui, pour favoriſer
» les progrès de ſon Alcoran dans
» l'univers, prît tous nos livres
» pour chauffer ſes bains, en n'é-
» pargnant que les ouvrages vrai-
» ment originaux, la république
» des lettres reſſembleroit aſſez à
» une grande Cité en flammes,
» dont il ne reſte que quelques
» édifices incombuſtibles, une

» fortereſſe, un temple, une
» tour qui d'eſpace en eſpace de-
» meurent debout, & dominent
» triſtement ſur les ruines de leur
» enceinte déſolée.

» *Connois-toi; reſpecte-toi*,
» ſont deux règles dont la prati-
» que eſt auſſi néceſſaire dans les
» beaux arts que dans la morale.

» *Connois-toi.* Nous pouvons
» nous appliquer ce que Martial
» diſoit d'un mauvais voiſin. Rien
» n'eſt ſi près, rien n'eſt ſi loin
» de nous que notre ame. Au-
» teurs, plongez dans cet abîme;
» ſondez la profondeur de l'ame,
» meſurez ſon étendue, déployez
» toute la force de ſes facultés,
» & laiſſez-les agir librement du
» côté où elles ſe portent d'elles-
» mêmes. Rallumez, entretenez

» les étincelles éparſes de lumière
» & de feu que votre négligence
» laiſſe éteindre, ou que vous
» étouffez ſous un vil amas de
» penſées empruntées & vulgai-
» res. Hâtez-vous de les recueil-
» lir dans un foyer unique, &
» d'en former un corps lumineux:
» qu'alors, votre génie, ſi vous
» en avez, s'élance de votre ſein,
» comme le ſoleil jaillit du ſein
» du chaos; & oſez les premiers
» admirer cet aſtre nouveau,
» quoiqu'il ſoit votre ouvrage.

» *Reſpecte-toi.* Ne vous dé-
» fiez pas trop de vous mêmes.
» Ne vous en laiſſez pas trop im-
» poſer par l'autorité des Ecri-
» vains fameux, & des grands
» modèles. Si vous avez le cou-
» rage de vous eſtimer, peut-

» être verrez-vous bientôt l'eſti-
» me du public ſe joindre à la
» vôtre. Préférez toujours les pro-
» ductions naturelles de votre eſ-
» prit aux plus riches tréſors em-
» pruntés de l'eſprit d'autrui. C'eſt
» quelque choſe de pouvoir dire
» avec Horace :

meo ſum pauper in ære.

» Et c'eſt dans la république des
» lettres qu'il faut porter l'ambi-
» tion de Céſar, qui aimoit
» mieux être le premier d'un
» Village que le ſecond dans
» Rome. C'eſt le ſeul moyen de
» donner à vos ouvrages un carac-
» tère qui leur ſoit propre, qui
» n'appartienne qu'à vous, & de
» mériter le noble titre d'Auteur.
» A le bien définir, un Auteur
» eſt un homme qui penſe & qui

» compoſe ; & tous ces uſurpa-
» teurs de la preſſe, quelque vo-
» lumineux, quelque ſçavans
» qu'ils puiſſent être, ne ſont
» que des gens qui liſent & qui
» écrivent.

» L'Ecrivain qui néglige ces
» deux règles, ne ſera jamais
» lui, ni un Auteur à part.
» Il ira tout au plus groſſir la
» maſſe d'un grouppe confus, &
» toutes ſes penſées auront une
» malheureuſe reſſemblance avec
» les penſées de la foule. Son eſ-
» prit embarraſſé de ſa ſcience,
» oppreſſé ſous les idées d'autrui,
» n'aura pas la force de conce-
» voir le germe d'une penſée
» neuve. Ce n'eſt pas lui que vous
» verrez découvrir une perſpec-
» tive nouvelle, un point de vue

» inconnu dans les plaines bril-
» lantes de l'imagination. Imita-
» teur ſervile, il ſuit en rampant
» le troupeau des Ecrivains vul-
» gaires ; il ſe traîne à genoux ſur
» les traces de l'antiquité. Com-
» me un dévot ſuperſtitieux qui,
» tremblant au pied de ſon idole
» impuiſſante, lui demande un
» ſecours qu'elle ne peut donner,
» il ſe proſterne avec un aveugle
» reſpect devant la ſtatue d'un
» grand homme, embraſſe les
» yeux baiſſés ſon piédeſtal, &
» croit qu'il lui ſuffit de le tou-
» cher pour obtenir le pardon de
» ſes fautes & de ſa médiocrité.
» Voyez le vrai génie ; il traverſe
» dans leur largeur les routes pu-
» bliques ; il cherche & trouve
» enfin une terre toute neuve ;

» il la défriche avec courage, &
» y élève un monument qui
» étonne par ſa hardieſſe ou par
» la ſingularité du deſſin.

» Et pourquoi ſeroit-il impoſ-
» ſible qu'il s'élevât de plus grands
» hommes que ceux qui ont déjà
» paru ? Quel eſt celui qui a
» ſondé l'abîme de l'eſprit hu-
» main ? Ses bornes ne ſont pas
» moins inconnues que celles de
» l'univers. Depuis la naiſſance
» du monde, il ne s'eſt peut-
» être pas trouvé un ſeul homme
» qui ne ſe ſoit arrêté en-deçà du
» terme où il pouvoit arriver, &
» qui n'ait laiſſé ce qu'il a fait
» bien au-deſſous de ce qu'il a
» pu. En prenant toujours les
» exemples du paſſé pour la règle
» du poſſible, il n'eſt pas éton-

» nant que ce préjugé, qui n'eſt
» appuyé ſur aucun principe dé-
» montré, ni même ſur aucunes
» recherches, rappetiſſe à nos
» yeux l'idée de nos facultés &
» de nos forces.

» Pourquoi Virgile avoit-il
» condamné au feu ſon admira-
» ble Enéide ? C'eſt qu'à la
» fin de ſon ouvrage il décou-
» vroit encore au-delà du terme
» qu'il avoit atteint. Pourquoi
» ne pourroit-on aborder à ces
» lieux qu'il a vus de loin ?
» Avant qu'Homère eût écrit, ſi
» quelque être ſupérieur eût ap-
» porté ſur la terre le plan de la
» divine Iliade, ou que le genre
» humain l'eût trouvé par ha-
» ſard, il eſt vraiſemblable que
» ſon exécution auroit paru paſ-

» ſer la portée de l'homme. De
» même aujourd'hui nous regar-
» dons comme impoſſible de ſur-
» paſſer Homère. Cependant il
» eſt évident que le premier ju-
» gement eût été une erreur.
» Qui nous a dit que le ſecond
» n'en eſt pas une autre? Ces
» deux préjugés ſortent de la
» même ſource, de l'ignorance
» où nous ſommes des véritables
» dimenſions & du pouvoir de
» l'eſprit humain.

» Seroit-il impoſſible que les
» dernières copies que le Créa-
» teur tirera de l'ame humaine
» ne fuſſent auſſi les plus correc-
» tes & les plus belles? Qu'il
» vînt un tems où les modernes
» pourront jeter un regard ſatiſ-
» fait & plein d'un juſte orgueil

» ſur les ſiécles paſſés, regarder
» les jours d'Homère & de Dé-
» moſthène comme l'aurore du
» génie naiſſant, & Athènes
» comme le berceau de la renom-
» mée en ſon enfance ? Quelle ex-
» travagance, direz-vous, de l'oſer
» penſer ? — Mais voyez donc la
» Phyſique, les Mathématiques,
» la Morale ; quels accroiſſemens
» rapides n'ont-elles pas pris dans
» un petit nombre de ſiécles ?
» Comme les arts & les ſciences
» ont avancé enſemble, & avec
» elles les commodités & les
» agrémens de la vie, les plai-
» ſirs & la gloire de l'eſpéce hu-
» maine !

» Cette foule de découvertes
» offre des alimens nouveaux
» au génie de l'Ecrivain. Les arts

» & les ſciences ſont les racines:
» l'art d'écrire eſt la fleur : quand
» les racines s'étendent, ſe dé-
» ployent & profitent de toutes
» parts, la fleur doit-elle dépérir
» ou dégénérer ?

» Sans doute il eſt prudent
» de lire les anciens, & il n'y a
» que l'homme de génie qui ſa-
» che les goûter parfaitement :
» la gloire nous invite à les ſur-
» paſſer, & la raiſon veut que
» nous eſſayions nos forces dans
» une entrepriſe, où en tout cas
» le deshonneur de la chûte n'en-
» traîne pas de ſi grandes conſé-
» quences. Pour moi, je ſuis in-
» timement perſuadé que l'infé-
» riorité des générations préſen-
» tes ou futures à celles qui les
» ont précédées, n'a point dans

» la nature de cauſes néceſſaires ;
» & que dans tous les ſiécles les
» ames humaines ſont égales &
» également puiſſantes. C'eſt uni-
» quement la faute des hommes,
» & des circonſtances extérieures
» qui favoriſent plus ou moins
» le développement de nos fa-
» cultés.

» Nous oſons prononcer ſur
» les forces de l'eſprit humain en
» général, tandis que chaque
» homme en particulier ne con-
» noît pas même les forces du
» ſien. Peut-on nier que des fa-
» cultés ignorées de nous ne puiſ-
» ſent dormir dans notre ſein,
» comme la perle dans l'écaille de
» l'huître ſtupide, & le diamant
» dans les entrailles du rocher in-
» ſenſible, & attendre qu'une

» heureuſe circonſtance les éveil-
» le, ou que des efforts redou-
» blés les tirent de leur inertie;
» après les phénomènes de ce
» genre que nous voyons tous les
» jours ? Des hommes cachés
» long-tems dans une obſcurité
» profonde, en ſortent tout à
» coup, pouſſés par l'impulſion
» de quelque cauſe imprévue, &
» frappent nos yeux du plus
» grand éclat. Souvent ils s'éton-
» nent eux-mêmes de leurs ſuc-
» cès autant que le public qui les
» admire.

» Des Auteurs qui ont un mé-
» rite ſupérieur, il en eſt peu qui
» n'ayent éprouvé plus ou moins
» cette eſpéce de ſurpriſe. Aux
» premiers rayons qu'un génie
» qui ſe décèle vient à répandre

» ſur leur compoſition, l'Ecri-
» vain treſſaillit comme à la vue
» d'un météore étincelant dans la
» nuit. Il ne peut revenir de ſon
» étonnement. Il a peine à ſe
» croire lui-même. Tant que
» cette heureuſe pudeur enflam-
» me ſes joues, on peut lui dire
» ce que Milton adreſſe à Eve,
» lorſqu'elle ſe voit pour la pre-
» mière fois dans l'onde tran-
» quille du lac d'Eden. « Cette
» belle créature que tu vois &
» qui te charme, c'eſt toi-même. »
» Le génie reſſemble alors à un
» ami tendre qui nous accompa-
» gne déguiſé : nous gémiſſons
» de ſon abſence.... Il ſe fait
» connoître en nous embraſſant ;
» & notre ſurpriſe égale notre
» joie. »

Perſonne, je penſe, ne traitera ces réflexions de chimères; & pour peu qu'on les approfondiſſe, on conviendra qu'il y a bien des vérités dans ce que l'Auteur appelle ſes *conjectures*. Si les Anglois s'égarent ſouvent par trop de licence & de témérité, les François pourroient bien être accuſés quelquefois de lâcheté dans le champ du génie; ſouvent ils étouffent leur talent à force de goût & de ſervitude. Le vrai goût, c'eſt-à-dire, ce tact naturel qui fait ſentir les vraies beautés, perfectionné par l'habitude de comparer, eſt peut-être auſſi rare que le génie. Mais il en eſt un fort commun. C'eſt le goût de tous ceux qui n'ont ni imagination, ni ſenſibilité, ou qui n'en

ont reçu qu'une meſure foible, qu'ils prennent encore ſoin d'affoiblir tous les jours. Ceux-là ne vantent dans un ouvrage que deux qualités; c'eſt qu'il ſoit *bien écrit*, & *bien fait*. Mais qu'entendent-ils par *bien fait* ? Un plan exact, mais étroit; une forme élégante, mais commune & petite. Pénétrez dans l'intérieur. Qu'y trouvez-vous ? Trop ſouvent des idées communes, empruntées des ouvrages d'autrui, revêtues peut-être d'autres termes ou développées un peu davantage. Au lieu de méditer ſoi-même chaque partie de ſon ſujet, de le féconder en l'échauffant long-tems au feu de ſa propre imagination, on recueille froidement tout ce que les autres

ont

ont écrit qui peut s'y rapporter : on s'environne de cette multitude de lambeaux mal assortis ; on offusque, on masque son ame sous l'amas de ces décombres. Elle ne sçait plus voir l'original qui est en elle, & ne se regarde que dans toutes ces images qui ne sont point la sienne. On n'ose pas écrire un instant seul & libre : c'est toujours sous les yeux de mille témoins, sous la dictée de tous ces maîtres, dont la présence gêne votre ame & tient l'imagination dans les entraves. L'ouvrage est fini ; le style en est pur ; il est même élégant : mais vous le saviez par cœur avant de l'avoir lu. Vous n'y trouvez point de ces idées qui interrompent le lecteur, donnent

une ſecouſſe à l'ame, & l'avertiſſent de penſer. Rien qui vous étonne, rien qui inonde tout à coup votre ame de lumière, en éclaire un coin nouveau que vous n'aviez pas obſervé, ou l'affecte d'émotions vives & durables.

A la fin de votre lecture vous êtes tenté d'adreſſer à l'Auteur abſent le reproche que mériteroit un homme qui vous fait chercher par la ville, avec une précipitation qui ſemble annoncer qu'il a quelque choſe de très-important à vous communiquer. Compagnie, plaiſirs, affaires, vous quittez tout; vous volez à lui, inquiet, troublé, agité de crainte & d'eſpérance. Vous arrivez; vous croyez qu'il va vous parler de vous, de votre ami, de

votre famille, d'un grand bonheur, d'un grand malheur, du moins de quelque événement important ou ſecret, qui intéreſſe la patrie, l'eſpéce humaine..... Vous êtes tout étonné de n'apprendre qu'une nouvelle indifférente que vous ſaviez comme lui par le bruit public. « Eſt-ce » là tout ce que vous aviez à me » dire, » lui direz-vous en le quittant avec humeur.

Loin qu'Young reſſemble à cette claſſe d'Ecrivains qui reſtent médiocres & copiſtes, parce qu'ils ſont nés pour l'être, ou qui le deviennent à la fin à force d'abâtardir par ce goût d'eſclave des talens diſtingués; il ne faut pas même chercher dans ſes Nuits l'ouvrage d'un Auteur, qui, vou-

lant ſe faire un nom dans les lettres, imagine le ſujet & raſſemble les matériaux d'un poëme, en deſſine à loiſir le plan, en combine les parties, meuble ſa mémoire des connoiſſances relatives, choiſit les idées qu'il doit employer, conſulte les règles de l'art & le goût de ſa nation, & ne ſe propoſe d'autre but que le ſuccès & la gloire; qui a des heures réglées de ſolitude & de travail, reprend la tâche qu'il s'eſt impoſée, féconde ſon imagination, s'unit aux perſonnages qu'il veut faire parler, aux objets qu'il veut peindre, & ſe donne pour quelques heures des paſſions, des ſentimens & des idées étrangères à l'état de ſon ame, continuant ainſi ſon application & ſon tra-

vail, juſqu'à ce qu'il ait élevé l'édifice qu'il a conçu à la hauteur qu'il a marquée, & dans l'étendue qu'il a circonſcrite.

Mais, concevez un homme d'un caractère grave & ſérieux, intimement perſuadé de l'immortalité de l'ame, ſe nourriſſant par devoir & par goût des vérités qu'enſeignent la Religion & la Morale, accoutumé à les méditer, conformant ſa vie à ſa croyance, vivant en homme de bien dans le monde & à la Cour où le retiennent la faveur des grands, & l'envie de faire une fortune proportionnée à ſon mérite, quoique porté à la retraite par le penchant de ſon ame mélancolique & méditative : à 47 ans, commençant à ſe dégoûter

du monde, & déjà détrompé des vaines promeſſes de la fortune ; cherchant à repoſer ſon cœur ſur le cœur d'une compagne digne de lui ; trouvant dans un ſeul mariage une épouſe vertueuſe & tendre, & deux jeunes amis dans les deux enfans dont il remplace le père ; goûtant dix années les plaiſirs & le charme d'une ſociété ſi douce ; c'eſt alors que Philandre meurt, que Narciſſe meurt, & ſon épouſe auſſi ! Philandre eſt enlevé par une mort ſoudaine ; Narciſſe périt d'une maladie de langueur : en vain il s'eſt hâté de la conduire en France, eſpérant la ranimer ſous un climat plus doux. Il y laiſſe ſa cendre, privée des honneurs de la ſépulture. Il repaſſe

les mers le déſeſpoir dans le cœur. Il retrouve l'épouſe qui lui reſtoit dans les agonies du trépas. Il la voit s'éteindre ſous ſes yeux: en trois mois il a perdu tout ce qu'il avoit de plus cher: en trois mois il a élevé trois tombeaux, & il ſe trouve ſeul dans ſa demeure à l'âge de près de 60 ans. Donnez du génie à cet homme infortuné, une imagination vive & brûlante, une ame profondément ſenſible: apprenez qu'il eſt Anglois & qu'il vit à la campagne; ſuppoſez qu'il écrit ce qu'il ſent & ce qu'il penſe, à meſure que les ſentimens & les idées ſe ſuccédent dans ſon ame, & vous pourrez aiſément deviner le ton, le genre, les beautés & les défauts de l'ouvrage.

Que le début doit en être ſombre ! Comme l'état de ſon cœur aura tout à coup changé l'aſpect de l'univers ! Qu'il doit voir l'eſpéce humaine miſérable dans le ſentiment de ſa propre misère ! Comme toutes ſes idées, toutes ſes réflexions doivent aboutir à la mort & au tombeau ! Qu'il doit chérir les ténèbres & la ſolitude de la nuit ! Qu'il doit aimer à n'entendre que ſa voix gémiſſante au milieu du ſilence & de l'obſcurité ! Il cherchera tous les objets qui peuvent flater & nourrir ſa douleur. Qu'il ſentira de violens deſirs d'être toute autre choſe que ce qu'il eſt, de mourir pour changer d'état, de rejoindre ſes amis dans les lieux où il les croit heureux, en ſe

voyant ſi malheureux dans le monde où ils ne ſont plus ! Qu'il trouvera bien plus de douceur à s'entretenir avec leurs fantômes chéris, que dans le commerce des hommes ! Il ne pourra plus ſouffrir de viſage joyeux dans un monde qu'il ne voit qu'au travers d'un crêpe funèbre. Sa compaſſion pour tous ceux qui cherchent d'autres plaiſirs que lui, ſera ſincère & de bonne foi. Il ne verra de tous les objets que le côté affligeant & triſte. Combien de fois, dans cet abandon général, il adreſſera à l'Etre ſuprême ſes plaintes & ſes prières ! Qu'un vieillard de ſoixante ans & malheureux a beſoin d'être vertueux, d'être ſeul, de croire un Dieu, & le dog-

me conſolant de l'immortalité !

En voilà aſſez pour faire juger quels doivent être le ton, le caractère & les couleurs de l'ouvrage ; combien il doit être ſublime par intervalles, preſque toujours irrégulier, monotone & diffus, plein de défauts & de beautés. Mais pour ſentir quelle foule d'idées neuves, d'images hardies, d'expreſſions brûlantes & pénétrées de ſentiment, doivent ſortir de cette ame exaltée par la douleur, & entretenue dans un état ſi nouveau pour l'homme, qu'on faſſe cette réflexion. Si l'Écrivain, au lieu de peindre de mémoire des ſentimens affoiblis, ou de s'en prêter de factices qu'il n'éprouva jamais pour lui-même, exprimoit

ſes idées & ſes ſenſations, à meſure qu'il les reçoit; non pas il eſt vrai dans ces premiers inſtans de trouble, où l'ame employée toute entière à ſentir, ne peut produire hors d'elle que des monoſyllabes, que des ſons inarticulés, & ſe répand en déſordre par tous les organes; mais dans cet inſtant où l'ame ſe partageant entre la ſenſation & la réflexion, commence à devenir aſſez tranquille pour ſe voir agitée, & peut ſe rendre compte de toutes ſes impreſſions; s'il fixoit alors ſur le papier les idées fugitives, les réflexions extraordinaires, les illuminations ſoudaines qui paſſent devant ſa penſée; s'il laiſſoit ſes ſentimens s'exprimer eux-mêmes, que l'ame alors tendue ſeroit bien

autrement retentiſſante, & rendroit bien d'autres ſons ! Quelle énergie, quelle nouveauté d'expreſſion & d'idées ! Quelle différence avantageuſe & frappante on remarqueroit dans les écrits !

Cet état de l'ame, ſi propre à produire des idées originales, étoit à peu près celui dans lequel Young entretenoit la ſienne par des méditations aſſidues & profondes dans le calme de la ſolitude. Nourriſſant avec ſoin le ſentiment d'une mélancolie active, il ſuivoit les mouvemens divers de ſon ame, traçoit toutes ſes penſées dans l'ordre où elles naiſſoient, exprimoit tout ce qu'il ſentoit, & l'exprimoit autant de fois que le même ſentiment renaiſſoit, ſans beaucoup

s'embarraſſer de ſes lecteurs.

Comme je n'ai pas acquis le droit d'avoir pour les miens cette eſpéce d'inſouciance, il eſt tems que je finiſſe des réflexions qu'ils feront bien ſans moi, pour les prévenir ſur les libertés que j'ai priſes dans cette traduction. Ce ſont les défauts que j'ai cru remarquer dans l'ouvrage qui m'y ont autoriſé.

Le plus général & celui qui m'a paru le plus propre à inſpirer le dégoût, c'eſt une abondance ſtérile, une reproduction des mêmes penſées ſous mille formes preſque ſemblables, un retour perpétuel de l'Auteur aux idées qu'il a déjà épuiſées. Les Anglois en ont porté le même jugement. « Au milieu de ces

» vols de penſée preſque au-deſ-
» ſus de la portée de l'eſprit hu-
» main, dit un de leurs Journa-
» liſtes, tels que la * deſcription
» de la mort, qui, cachée dans
» un coin du bal, note les folies
» & les excès d'une troupe de
» jeunes débauchés, l'épitaphe
» de l'univers détruit; Satan ſor-
» tant de ſa priſon au jour du ju-
» gement, on rencontre un mê-
» lange de mauvais jeux de mots

---

* J'ai jugé autrement de cet épiſode biſarre. L'idée eſt ingénieuſe, & la morale en eſt belle. Mais la mort faiſant ſa toilette, paſſant une robe de ſatin par deſſus ſon drap mortuaire, & prenant le bras d'un Médecin pour aller au bal, m'a paru une maſcarade burleſque & peu digne du ton noble & ſérieux de l'ouvrage. Je l'ai rejettée dans les notes.

» qui dégoûtent le lecteur. Sou-
» vent une belle penſée qui s'an-
» nonçoit avec éclat, finit par
» une pointe inſipide. Young ne
» ſçavoit pas s'arrêter : il épui-
» ſoit ſon ſujet & fatiguoit ſes
» idées : comme Ovide il ne quitte
» point une métaphore qu'il ne
» l'ait tourmentée en tout ſens,
» & exténuée à force de la dé-
» compoſer. » J'ai élagué toutes ces ſuperfluités, & je les ai raſſemblées à la fin de chaque Nuit ſous le titre de *Notes*, qui ne ſont point mes remarques, mais l'amas de ces fragmens que j'ai mis au rebut, & de tout ce qui m'a paru biſarre, trivial, mauvais, répété & déjà préſenté ſous des images beaucoup plus belles. Mon intention a été de tirer de

l'Young Anglois, un Young François qui pût plaire à ma nation, & qu'on pût lire avec intérêt, ſans ſonger s'il eſt original ou copie. Il me ſemble que c'eſt la méthode qu'on devroit ſuivre en traduiſant les Auteurs des langues étrangères, qui avec un mérite ſupérieur, ne ſont pas des modèles de goût. Par là, tout ce qu'il y a de bon chez nos voiſins nous deviendroit propre, & nous laiſſerions le mauvais, que nous n'avons aucun beſoin de lire ni de connoître.

Ce n'eſt cependant point l'extrait, ni l'*eſprit* d'Young, mais la traduction entière des Nuits que je donne ici, à un ou deux morceaux près qui ne ſont que les déclamations d'un Proteſtant contre

contre le Pape, quelques autres vers épars où il annonce froidement les ſujets qu'il va traiter, comme un Prédicateur qui fait la diviſion de ſon ſermon, & deux vers fanatiques qui ont échappé à l'ame bienfaiſante de l'Auteur, & que j'ai rayés de l'original Anglois que je poſſède. J'ai penſé qu'on ne ſeroit peut être pas fâché de connoître en entier un poëme ſi ſingulier & depuis long-tems célèbre dans l'Europe. Mais m'étant propoſé pour but, comme je l'ai déjà dit, de faire de cette traduction un ouvrage qui pût trouver une place dans notre littérature, j'ai encore jetté à la fin de chaque Nuit, dans ce que j'appelle *Notes*, tous les morceaux, tous les

paſſages qui appartenoient uniquement à la Théologie & aux dogmes particuliers de la révélation, & j'ai choiſi ce qui étoit d'une morale plus univerſelle, comme l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'ame.

Un autre défaut que j'ai entrepris, non pas de faire diſparoître tout-à-fait, je le crois impoſſible, mais du moins de diminuer, c'eſt le peu d'ordre qui ſe trouvoit dans l'aſſemblage des différens morceaux dont chaque Nuit étoit compoſée. Elles n'ont point un objet diſtinct & particulier. Elles ne forment point un tout ſéparé. Il quitte une matière dans un chant pour la reprendre dans un autre. Il y revient pluſieurs fois, ſelon que les mêmes ſentimens ſe renouvellent dans

ſon ame, ou qu'il découvre de nouvelles réflexions & de nouveaux rapports. Ce qui auroit pu ſervir à former une ſeule Nuit, eſt morcelé & diſperſé par lambeaux dans les neuf Nuits de l'original, ſans que chaque portion appartienne plutôt à une Nuit qu'à toute autre. On conçoit aiſément que l'Auteur méditant ſans plan & ſans méthode ſur les principales vérités de la morale & de la Religion, devoit retomber ſouvent ſur les mêmes ſujets; que l'idée de la mort lui rappelloit autant de fois la vanité de la vie, l'immortalité, &c, & qu'il devoit ſans ceſſe rentrer & tourner dans le même cercle.

Rien ne m'a paru porter une atteinte plus mortelle à l'intérêt

qui a beſoin d'être entretenu dans un ouvrage auſſi ſérieux, & qui par lui-même fatigue le lecteur, en le forçant continuellement à penſer. Ce défaut ôtoit à chaque Nuit le charme de la variété, dont la première ſource eſt dans la nouveauté des objets. C'eſt du moins l'impreſſion que j'ai reſſentie à la lecture de mon premier eſſai où j'avois exactement ſuivi l'ordre de l'original. Malgré le penchant qui porte un Traducteur à tout admirer dans l'Auteur qu'il a une fois adopté, malgré les élans fréquens & les idées ſublimes qui réveillent l'admiration à chaque page des Nuits, le ſentiment déplaiſant que cauſoit la vue de ce déſordre & de cette éternelle uniformité, ne

s'effaçoit point de mon ame. J'ai donc regardé cette première traduction, comme un Architecte feroit l'amas des matériaux d'un édifice, taillés & tout prêts à placer, mais entaſſés au haſard dans huit ou neuf places différentes & mêlés dans des décombres. J'ai aſſemblé, aſſorti de mon mieux ſous un titre commun tous les fragmens qui pouvoient s'y rapporter, & former une eſpéce d'enſemble. La même raiſon m'a fait multiplier ces titres; & des neuf Nuits de l'original, j'en ai formé vingt-quatre. Je ſçais qu'en remettant en maſſe toutes ces portions & ces parcelles du tout, on pourroit leur donner des combinaiſons différentes de celle que j'ai préférée. Mais ce qui m'a pa-

ru néceſſaire, c'étoit un arrangement quelconque, & tel ou tel arrangement devient indifférent dans un ouvrage dont toutes les parties n'ayant entr'elles aucune liaiſon particulière & néceſſaire, ne s'uniſſent que par les rapports communs & généraux qu'elles ont avec les deux ou trois vérités fondamentales qui renferment le principe & le germe de toutes les penſées de ce Poëme. Dans cette eſpéce de bouleverſement de mon original, je ne crois avoir qu'un reproche légitime à craindre; celui d'avoir attenté au déſordre ſublime de la douleur & du génie. Mais je me flate de n'avoir pas profané ces élans de l'enthouſiaſme, ces mouvemens de l'ame, cette ſucceſſion rapide

& tumultueuſe des tranſports d'une ame agitée qui s'élance & bondit d'idées en idées, de ſentimens en ſentimens. Il ne faut qu'une ſenſibilité ordinaire, pour vous faire reconnoître d'abord que ces endroits ſont conſacrés au génie, & vous avertir d'en écarter la main téméraire & glacée de la méthode.

Au reſte j'ai tâché de traduire auſſi littéralement que j'ai pu, à raiſon de mon talent, & de la différence du génie des deux langues. Quand il m'eſt venu quelque idée qui pouvoit ſervir de liaiſon aux autres, quelque épithéte qui completoit une image, la rendoit plus lumineuſe, ou donnoit plus d'harmonie au ſtyle, j'ai cru que c'étoit mon droit de

l'employer. S'il étoit vrai que j'euſſe quelquefois embelli l'original, ce ſeroit une bonne fortune dont je lui rends tout l'honneur. Je ne la devrois qu'au ſentiment dont il me pénétroit. Quand notre langue réſiſtoit à l'expreſſion Angloiſe, j'ai traduit l'idée; & quand l'idée conſervoit encore un air trop étranger aux nôtres, j'ai traduit le ſentiment. Pour me faire mieux entendre, j'en citerai un exemple. A la fin des notes de la quatrième Nuit on lit: « Le ſouvenir de la mort » de Narciſſe fait rebrouſſer les » penſées les plus joyeuſes de » l'âge le plus gai droit à la vallée » des morts. » Voilà le mot à mot de l'Anglois. Laiſſant cette image trop ſauvage pour nous,

j'y ai ſubſtitué l'idée qu'elle faiſoit naître. « Le jeune homme » dans la fougue de l'âge & des » plaiſirs ſuſpendra ſa joie pour » s'attendrir ſur ton ſort : il ira, » mélancolique & penſif, rêver » à toi au milieu des tombeaux.»

Je ne doute point que cette prophétie de l'Auteur ne ſe ſoit accomplie juſqu'à un certain point. Plus d'un lecteur aura donné des larmes à Narciſſe, à Philandre, à Lucie. Plus d'un homme ſe ſera enfermé avec Young, aura paſſé des heures délicieuſes à rêver avec lui à la mort, à l'immortalité, aux malheurs de la condition humaine, aux étranges phénomènes de cette vie. S'il ſe trouve bien des gens qui répétent, que cet Auteur eſt

trop triſte ; que ſi on ſe livroit à ces idées ſombres, on ne vivroit pas, il s'en trouvera d'autres auſſi qui les contrediront. « Que ne » ſuit-on les lecteurs au fond de » leur cabinet, dit * M. le Comte » de Biſſi ; on verroit que les ou- » vrages mélancoliques ſont ceux » qui plaiſent & attachent le » plus. » Soyez, tant qu'il vous plaira, gai, léger, plaiſant dans la ſociété : dès que vous êtes ſeul, vous n'aimez plus tant à rire. Un ouvrage perpétuellement plaiſant vous fatiguera bientôt, vous ennuyera. Ce n'eſt pas lui que vous choiſirez pour vous conſoler,

* Dans les réflexions qui précédent ſa Traduction de la première des Nuits, imprimée dans les *Variétés littéraires.*

pour vous égayer, ſi vous avez quelque ſujet particulier de triſteſſe, ou ſi vous éprouvez ce ſentiment vague & confus qu'on nomme ennui, & dont le vrai remède eſt placé dans l'attendriſſement de l'ame & dans les pleurs de la ſenſibilité. Dès que l'ame eſt atteinte de ce mal-aiſe, lorſqu'elle éprouve cette eſpéce de plénitude & de ſatiété qui lui donne du dégoût pour la vie, rapportez-la dans la ſolitude : livrez-la quelques heures à ces Auteurs mélancoliques qui étoient dans un état analogue au ſien, lorſqu'ils ont écrit, & dès qu'ils auront tiré d'elle quelques larmes, vous ne tarderez pas à la ſentir ſoulagée.

Il me reſte à parler des autres

ouvrages d'Young que jai ajoutés à ſes Nuits.

On peut regarder ſon Poëme ſur le Jugement dernier comme un heureux eſſai de ſon génie dans le genre où il devoit exceller. Il annonce cette imagination brillante & féconde dont il a déployé toutes les richeſſes dans ſes Nuits : il décèle ſon amour pour les ſujets lugubres & ſombres. Il le donna vers l'année 1723, & les Anglois le reçurent avec les plus grands applaudiſſemens. J'en ai ſupprimé quelques morceaux qui déparoient l'ouvrage, & faiſoient longueur ſur-tout après la lecture des Nuits.

On ſera moins content de ſa Paraphraſe d'une partie du livre de Job. Cette longue ſuite d'in-

terrogations ſans réponſe, & le défaut de variété dans les tours, y jettent une monotonie fatiguante, qu'il n'étoit guères poſſible de corriger. Peut-être cependant qu'elle a encore des beautés qui peuvent du moins faire ſupporter ce défaut. Young dut trouver des charmes à lire, à traduire le livre de Job, dont les ſentimens étoient ſi conformes à ceux qu'il éprouvoit lui-même dans ſes malheurs.

Le Public ne ſera pas fâché de trouver enſuite l'Epître qu'il adreſſe dans ſa vieilleſſe à M. de Voltaire.

Soit qu'il écrivît en vers ou en proſe, il ne traitoit jamais des ſujets frivoles. Nous avons de lui ſix lettres fort longues dédiées à

une Dame. Elles ſont plus dévotes que morales, & appartiennent moins à l'homme de lettres qu'au directeur. On y retrouve ſon goût pour des allégories qu'il rend juſtes à force d'eſprit, mais qui n'en reſtent pas moins biſarres & mauvaiſes. C'eſt ainſi que dans l'Epître dédicatoire qui eſt à la tête de ces lettres, il ſe donne beaucoup de peine pour créer ou trouver des rapports entre les centaures de la Fable & les libertins de nos jours; & c'eſt de cette ſource qu'il tire ſans fin des alluſions, des métaphores, & une foule d'idées acceſſoires qui ne valent pas mieux que l'idée principale. De tems en tems cependant elles ſont ſemées de réflexions & de morceaux plus di-

gnes de lui. Il y reſte peu de choſe à glaner après ce que j'en ai recueilli ſous les titres de *Revue de la vie*, & de *Penſées ſur différens ſujets*. Il écrivit ces lettres en 1754.

Il en avoit publié une autre dès 1728, ſous le titre d'*Apologie de la Providence*, ou *véritable eſtimation de la vie humaine*. C'eſt un de ſes meilleurs ouvrages de proſe. Le ſujet eſt conforme au nouvel état où il venoit de ſe fixer. On voit qu'il l'écrivit de cœur & dans un tems de ſatisfaction. Il venoit d'être nommé Chapelain du Roi.

Il s'eſt auſſi eſſayé dans le genre lyrique, mais ſans ſuccès. Ce Poëte ſi ſublime, ſi original dans ſes Nuits, n'eſt plus dans ſes Odes qu'un

Verſificateur froid & vulgaire. Cette imagination ſi fougueuſe, ſi amoureuſe du déſordre, s'éteint dès qu'il touche la lyre. Des penſées communes laiſſent preſque toutes ſes ſtrophes vuides & ſans mérite. Ce n'étoit pas cependant la faute du ſujet. Un Poëte Anglois devroit être moins ſtérile qu'un autre lorſqu'il vante les avantages du Commerce & l'Empire de la mer, & l'Auteur étoit alors dans la vigueur de l'âge: mais ce n'étoient pas là les idées qui lui étoient le plus familières.

Ses autres piéces fugitives ſont une Epitre à Adiſſon ſur la mort de la Reine Anne, & l'avénement du Roi George en 1714; des vers ſur l'inſtallation de M. Walpole, d'autres ſur les événemens

mens politiques de 1745, piéces très-médiocres ; une Epître à M. Tickell ſur la mort d'Adiſſon en 1719 : elle n'a rien de bien remarquable que l'Ecrivain célèbre qu'elle intéreſſe & le témoignage honorable qu'il rend aux vertus de ſon ami. L'Epître à Mylord Landsdowne, en 1712, mérite d'être traduite en entier.

Les deux Epitres qu'il adreſſa à Pope en 1730, ſur les mauvais Auteurs de ſon ſiécle, doivent être ajoutées aux ſept Satyres qui en portent le nom & qu'il a réunies ſous le titre commun de *la Paſſion univerſelle*, ou *l'Amour de la renommée*. Il étoit fort jeune lorſqu'il les compoſa. Elles ſont regardées par les Anglois comme une de ſes princi-

pales productions. « Si la pureté » du ſtyle, dit le Journaliſte » que nous avons déjà cité, le » brillant de l'eſprit & la ſimpli- » cité du ſujet peuvent aſſurer à » un Auteur les applaudiſſemens » du Public, Young a droit d'y » prétendre. Cependant, ajoute- » t-il, je ne ſçais pourquoi ces » Satyres, qui avoient d'abord » été ſi bien accueillies & géné- » ralement eſtimées, ſont au- » jourd'hui paſſées de mode. Le » Docteur Swift en donne pour » raiſon que l'Auteur auroit dû » être ou plus gai ou plus mé- » chant. On y remarque auſſi le » défaut général de preſque tous » ſes ouvrages. Ses Satyres ne » ſont qu'un enchaînement d'é- » pigrammes ſur le même ſujet,

» qui plaiſent d'abord & finiſſent
» par fatiguer. »

Le poëme, où il me paroît avoir montré le plus de ſageſſe & de goût, c'eſt *la force de la Religion*, ou *l'Amour vaincu*, qu'il donna peu de tems après ſon *Jugement dernier*. Le ſujet eſt des plus propres à intéreſſer. La malheureuſe Eliſabeth, dont on connoît la fin tragique, en eſt l'Héroïne. Si ma traduction * a quelque mérite, & ſi j'ai rendu mon original, on ne ſera point étonné du grand ſuccès qu'il eut en Angleterre. Les critiques trouvèrent pourtant que tous les ſoins

* On va mettre ſous preſſe la traduction de ce Poëme, qui paroîtra ſéparément des Nuits.

que ſe donnoit l'Auteur pour rendre ſes vers coulans & faciles ne leur avoient pas encore ôté tout-à-fait l'air du travail & de la contrainte. Malgré ce défaut, qui devient inſenſible pour nous, ce petit ouvrage attira tous les yeux ſur ſes talens & établit ſa réputation. Beautés d'imagination, de ſentiment, de morale, tout eſt prodigué dans ce récit poëtique & touchant. On y trouve les ſcènes les plus théâtrales & les tableaux les plus pathétiques. Young eſt ſublime dès qu'il peut s'attriſter. C'eſt le peintre du malheur.

Ce Curé ſi éloquent, cet Orateur ſublime de la morale & de la vertu étoit entré par le théâtre dans la carrière des lettres. On

connoît ſa Tragédie de *Buſiris*, dont M. de la Place a enrichi notre littérature. Elle fut jouée en 1719 ſur le théâtre de Drury-Lane, & ce fut le premier eſſai marqué de ſes talens. Elle fut bientôt ſuivie d'une ſeconde, intitulée *la Vengeance*, qui fut repréſentée en 1721. A l'âge de 69 ans, en 1753, il oſa ſe remontrer ſur la ſcène & donner *les Frères* (Démétrius & Perſée) piéce qui me paroît bien inférieure à la *Vengeance*, où il y a des choſes à admirer.

Cette Tragédie, ſes conjectures ſur la compoſition originale, ſon eſtimation de la vie, & les autres ouvrages dont je viens de faire l'énumération, & que je traduis ſoit en entier, ſoit

par extrait, ſuivant leur mérite, formeront encore, je penſe, un troiſième volume très-intéreſſant, & nous aurons tout ce qu'il y a de bon dans les quatre volumes *in*-12 de l'édition de 1765, qui eſt la dernière & la plus complette.

Comme je n'ai connu les détails de la vie d'Young qu'après que ma traduction étoit imprimée, je n'ai point été à portée de corriger une erreur qui s'eſt gliſſée dans la quatrième Nuit, page 81, ligne 16 : il faut effacer ces mots : « & rejoint ſon Amant. » Philandre n'étoit point & ne pouvoit être l'Amant de Narciſſe ; il étoit ſon frère.

AVIS AU LECTEUR.

Il eſt des Lecteurs pour leſquels il ne ſera peut-être pas inutile d'obſerver, 1°. *qu'Young, en prouvant l'immortalité de l'ame par les conſéquences abſurdes qui réſulteroient de l'hypothèſe contraire, pouſſe ces conſéquences trop loin, & qu'il n'eſt pas vrai qu'il n'y eût plus de devoirs pour l'homme, quand il le ſeroit, que ſon ame doit périr.*

2°. *Qu'en faiſant le triſte tableau des misères humaines, il ne prétend pas qu'elles ſoient toutes l'effet néceſſaire de notre condition. Il convient qu'il dépend de nous de nous délivrer de la plus grande partie, en ſoumettant nos paſſions à la raiſon.*

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier une Traduction de différens Poëmes du feu Docteur YOUNG. L'importance des leçons données au genre humain par ce Chantre éloquent de la vertu ; ſon noble enthouſiaſme pour la dignité de notre être & pour la grandeur de nos deſtinées ; la vigueur & les touches fières qui caractériſent ſon pinceau, les rendent dignes d'être connus de toutes les nations. C'eſt donc augmenter nos richeſſes philoſophiques & littéraires, que de faire paſſer dans notre langue les ouvrages d'un Auteur, dont le nom doit être cher aux Partiſans de la ſaine morale, ainſi qu'aux Amateurs de la haute Poëſie. A Paris, le 15 Mars 1769.

RÉMOND DE SAINTE-ALBINE.

PREMIERE NUIT.

LES

COMPLAINTES

OU

LES NUITS D'YOUNG.

PREMIERE NUIT,

Adreſſée à Monſieur ARTHUR ONSLOW, *Orateur de la Chambre des Communes.*

DOUX ſommeil, toi dont le baume répare la nature épuiſée ..... Helas ! il m'abandonne. Semblable au monde corrompu, il fuit les mal-

heureux. Exact à ſe rendre aux lieux où ſourit la fortune, il évite d'une aîle rapide la demeure où il entend gémir, & va ſe repoſer ſur des yeux qui ne ſont point trempés de larmes.

Après quelques momens d'un repos agité; & depuis long-temps je n'en connois plus de tranquille, je me réveille.... Heureux ceux qui ne ſe réveillent plus! Ce ſouhait même eſt vain, s'il eſt vrai que les ſonges obſédent les tombeaux.

Quels flots tumultueux de rêves inſenſés ont battu mes ſens pendant le ſommeil de ma raiſon! Comme j'errois de malheurs en malheurs! J'éprouvois toutes les horreurs du déſeſpoir pour des infortunes imaginaires. Rendu à moi même & retrouvant ma raiſon, qu'ai-je gagné à m'éveiller? Hélas! Je n'ai fait que changer de maux, & je trouve la vérité plus cruelle encore que le menſonge. Les journées ſont trop courtes,

pour ſuffire à ma douleur. Et la nuit, oui, la nuit la plus noire, au moment même où elle s'enveloppe des ténebres les plus profondes, eſt encore moins triſte que ma deſtinée, moins ſombre que mon ame.

Maintenant arrivée au milieu de ſon cercle, aſſiſe au haut des airs ſur ſon Trône d'ébene, la nuit, comme un Dieu dans une majeſté voilée & ſans rayons, étend ſon ſceptre de plomb ſur un monde aſſoupi. Quel ſilence abſolu ! Quelle obſcurité profonde ! L'œil ne voit aucun objet : l'oreille n'entend aucun ſon. Toute la création dort ! Tout paroît mort. Il ſemble que le mouvement qui donne la vie à l'Univers ſe ſoit arrêté, & que la nature faſſe une pauſe. Repos terrible, image prophétique de la fin du monde. Quelle ne tarde plus ! Deſtin, hâte-toi de tirer le rideau : je ne peux plus perdre.

Silence ! Obſcurité ! Couple ſolem-

nel, auguſtes enfans de l'antique nuit, Peres des tendres penſées, vous dont la préſence releve l'homme abattu, & l'affermit ſur ſa raiſon, aſſiſtez-moi: je vous remercierai dans le tombeau. C'eſt-là votre empire; c'eſt-là que ce corps fragile dont la pouſſière vous appartient, doit bientôt en tombant rendre hommage à votre terrible divinité. Mais que fais-je en implorant votre vaine puiſſance? Qu'êtes-vous devant celui dont la voix interrompant le ſilence éternel du chaos, envoya les étoiles du matin commencer leur courſe joyeuſe au-deſſus du monde naiſſant, & lui annoncer ſon Créateur? Etre ſuprême, c'eſt toi que j'invoque. Toi, qui du ſein du néant fis jaillir le ſoleil dans l'Univers comme une étincelle brillante, frappe mon ame & fais-y luire la ſageſſe. Voici l'heure où l'avare, au milieu des mortels endormis, veille à côté de ſon tréſor. Tu es le mien: c'eſt ſur toi

que mes yeux ſont ouverts. C'eſt dans ton ſein que je cherche un aſyle.

Mon ame, comme mes ſens, eſt dans les ténebres. Daigne, à travers cette double nuit qui l'environne, daigne tranſmettre juſqu'à elle un rayon qui l'éclaire & la conſole. Je voudrois, faiſant trève à mes chagrins, éloigner ma penſée du ſpectacle de mes maux, & parcourir utilement les ſcènes variées de la vie & de la mort. Sois mon guide. Inſpire-moi de grandes vérités. Dirige mes actions ainſi que mes chants. Enſeigne à ma raiſon à diſcerner le bien : force ma volonté à le vouloir : Enchaîne-moi à la vertu : que je m'acquitte enfin avec elle des longs arrérages que je lui dois, & que la coupe de ta vengeance ne ſe ſoit pas épuiſée en vain ſur cette tête dévouée.

Une heure ſonne : . . . . Nous ne comptons les heures qu'après qu'elles ſont perdues. C'eſt donc ſageſſe à

l'homme de donner au tems une voix. Le ſon de l'airain retentit au fond de mon ame. Je la ſens treſſaillir comme à la voix de l'ange du jugement. Si j'ai bien entendu, la cloche a ſonné la dernière de mes heures. Où ſont maintenant celles qui l'ont précédée? Elles ſont avec les années qui ont vû naître le monde. Ce ſignal m'annonce qu'il faut quitter la vie. O combien il me reſte de choſes à faire! Mes eſpérances & mes craintes ſe réveillent dans le trouble. Tout mon être eſt en alarme. Où vais-je?... Du bord étroit de la vie, j'abaiſſe mes regards tremblans? Dieu! Quel abîme ſans fond! Epouvantable éternité, c'eſt toi que mon œil rencontre. Je n'en peux douter: tu dois t'attacher à mon être.... Et comment l'éternité peut-elle appartenir à un être fragile, à moi qui n'ai pas une heure en propriété?

Que l'homme eſt un être étonnant!

Après Dieu, c'eſt le plus inconcevable. Pour avoir une idée juſte de lui-même, il faut qu'il la compoſe de mille idées qui lui paroiſſent extravagantes. Quel contraſte de richeſſe & de pauvreté, d'abjection & de grandeur! Que l'homme eſt vil! Que l'homme eſt auguſte! Et le Dieu qui a fait cette étrange créature, qu'eſt-il donc? Aſſemblage merveilleux de deux natures différentes, l'homme eſt le centre d'où partent deux infinis oppoſés: il forme la nuance délicate qui unit les deux extrêmes. Anneau brillant, il occupe le milieu dans la chaîne immenſe des êtres qui deſcend depuis Dieu juſqu'au néant. Rayon éteint de la divinité; eſquiſſe imparfaite, portrait effacé de la grandeur ſuprême; le frêle enfant de la pouſſière & l'héritier de la gloire; un foible immortel; un inſecte infini; un ver, un Dieu! ... Epouvanté de moi, je me confonds & me perds dans mon être. Ma penſée étrangère dans

ſa propre demeure me parcourt tout entier avec un étonnement mêlé d'effroi. Mon ame ſe cherche & ſe replie ſur elle-même pour ſe voir. Interdite & flottante elle ſe regarde avidement & frémit en ne pouvant ſe reconnoître. Quel étrange myſtère l'Homme eſt pour lui-même ! Que de majeſté il conſerve dans cet état de miſère où il eſt abaiſſé ! Quel air triomphant regne encore dans les traits de cet être ſouffrant ! Ma raiſon indéciſe & muette reſte ſuſpendue entre la terreur & la joie, & ne ſçait que prononcer ſur mon être. Tantôt l'admiration me ravit & me fait éprouver ſes tranſports ; tantôt la frayeur m'abat, & je ſuis tremblant devant moi.... Hélas ! Qui peut conſerver ma vie ? .... Mais auſſi qui peut détruite mon être ? Le bras d'un Ange ne ſauroit me préſerver du tombeau : mais des légions d'Anges ne peuvent m'y tenir relégué.

Non, l'immortalité de mon ame

n'eſt point une ſimple conjecture ; tous les objets de la nature s'offrent à me la prouver. Le Ciel attentif au bonheur de l'homme a diſpoſé par-tout des lumieres qui l'éclairent ſur lui-même. Le ſommeil même eſt chargé de l'inſtruire. Quand ce Dieu taciturne ſoumet à ſa douce puiſſance mes membres aſſoupis, mon ame toujours éveillée pourſuit ſans le ſecours des ſens ſon vol infatigable. Tantôt elle foule d'un pied fantaſtique la verdure & les fleurs. Tantôt enfoncée dans la ſombre épaiſſeur d'une forêt ſolitaire, elle la traverſe triſte & penſive : elle s'afflige de ne pouvoir découvrir les traces conſolantes des pas du voyageur. Quelquefois tombée ſoudain du ſommet d'un rocher, elle ſe ſent avec horreur rouler de précipices en précipices ; c'eſt la ſurface d'un lac qui l'a reçue dans ſa chûte ; elle nage avec effort au travers de ſon onde écumante, regagne ſes bords eſcar-

pés, & gravit péniblement le penchant de la montagne. Combien de fois elle ſe ſent portée ſur l'aîle des vents au milieu d'une foule de fantômes biſarrement vêtus, légers enfans de l'imagination. Mais ſoit qu'elle jouiſſe d'un doux menſonge, ſoit qu'elle ſouffre de ſes chimères, ſes erreurs mêmes lui diſent qu'elle eſt d'une nature plus noble que la pouſſière qui s'éleve ſous mes pas, que ſon activité n'a point de bornes, qu'elle aime à prendre l'eſſor vers les hauteurs, & que toujours prête à s'enlever vers le lieu de ſon origine, elle plane librement au-deſſus du corps mortel que ſon poids attache à la terre. Ainſi la nuit dans ſon ſilence même me révele une ame immortelle. La nuit dans ſon obſcurité m'annonce un jour éternel. Le ſommeil qui engourdit mes ſens, inſtruit ma raiſon, & les vains ſonges ne voltigent point en vain autour de moi.

Les ſonges de la nuit peuvent nous donner des leçons utiles. Ce ſont les rêves que l'homme fait éveillé, qui lui ſont funeſtes. Combien de fois j'ai formé des aſſemblages d'idées plus extravagans que les tableaux deſordonnés du ſommeil ! Je voulois unir des choſes inſociables & donner un être à l'impoſſible. Inſenſé ! Je me promettois des plaiſirs ſtables ſur le théâtre changeant du monde ; des jours clairs & ſereins au milieu des tourmentes de la vie ; un bonheur calme ſur les flots agités ! Quel Univers enchanteur habitoit ma jeuneſſe ! De quelles riches couleurs mon imagination me peignoit tous les objets ! Ce n'étoient que rians tableaux ! que perſpectives agréables & variées, que plaiſirs ſur plaiſirs dans un long enchaînement. Dans quels tranſports je me promenois au milieu de cette draperie magnifique dont j'avois tapiſſé mon ſéjour. Semblable au ver qui file

la ſoie, je m'enveloppois de ces voiles tiſſus par ma folie. J'épaiſſiſſois le bandeau qui déroboit à ma raiſon la vue des Cieux & de la vérité. Perdant par degrés ſa lumiere, aveuglé par mes mains, & rampant dans les ténebres que j'avois formées, je me roulois dans ma chaîne & m'en entourois ſans fin. J'idolâtrois mon erreur : le monde & mon cœur étroitement unis, cimentés enſemble étoient devenus inſéparables. Je me repaiſſois du fol eſpoir de trouver ici le bonheur; lorſque tout-à-coup je me ſuis éveillé au bruit perçant de la cloche funèbre qui ne ceſſe de ſonner tout le jour & d'envoyer des milliers d'hommes aux autels de l'inſatiable mort. Frappé de terreur à mon réveil, je me ſuis regardé & j'ai frémi en me voyant moi-même à demi décédé. Où ſont maintenant ces flateuſes illuſions, & ces richeſſes imaginaires. De cet Empire ſi brillant & ſi vaſte où mon ame

faiſoit la ſouveraine, que lui reſte-t-il aujourd'hui ? Une frêle demeure d'argile qui déjà tombe en ruines de toutes parts. Oui; les fils dont l'induſtrieuſe araignée ourdit ſa toile, ſont des cables auprès des liens qui attachent l'homme au bonheur & à la vie. Ils ſe rompent au moindre ſouffle.

Demeures céleſtes, où les immortels goûtent des plaiſirs qui n'ont point de bornes ni dans leur meſure, ni dans leur durée, ce n'eſt que dans votre ſein qu'on peut trouver le bonheur. Dès qu'il peut finir, il ceſſe d'en être un. Le bonheur ſuiroit des Cieux, ſi la crainte de le perdre y pouvoit entrer. Mais il eſt en ſureté dans cet aſyle, où ne peut monter l'influence de ces ſphères qui, roulant ſur nos têtes, entraînent les mondes inférieurs dans le tourbillon de leur inconſtance & verſent ſur eux les changemens & le malheur. C'eſt ici le théâtre des triſtes viciſſitudes. Chaque heure enfante des

révolutions sur notre globe infortuné. Qu'il est rare que dans la variété de ses combinaisons infinies, le sort amene les plus heureuses, & ce sont toujours celles qui passent le plus rapidement. Si le tems est armé d'une faulx énorme dont le large tranchant coupe comme l'herbe des campagnes les Empires dans leur racine; chacune des heures a aussi son glaive en main. Elles vont moissonnant nos plaisirs à mesure qu'ils naissent, & se font un jeu cruel de détruire autour de nous tous les germes du bonheur. Avec quelle rapidité j'ai vû le mien décroître & s'évanouir: quand on l'emprunte de la fortune ou des hommes, il est inconstant comme elle, il passe comme eux. (*a*) Le bonheur sur la terre! Mot d'orgueil; où est la chose? J'ai cru le saisir & je n'ai embrassé qu'une ombre. On n'en peut trouver ici-bas que dans la vertu. Elle se le donne, comme le soleil se donne sa lumière.

elle ne le perd point, en perdant des biens périſſables. Ah! ſi j'avois bien peſé les objets de mes deſirs, avant de m'y attacher, que je me ſerois épargné d'amertume & de regrets!

O mort, ſouveraine propriétaire de tous les êtres, il t'appartient d'effacer les Empires ſous tes pas & d'éteindre les aſtres. Le ſoleil lui-même, tu ne dois le ſouffrir qu'un tems dans l'Univers. Un jour viendra que ton bras le détrônant de ſa ſphère le précipitera dans la nuit. Ne peux-tu donc te contenter de ces grandes victimes? Pourquoi ta haine s'attache-t-elle à un atôme, & me choiſit-elle pour s'épuiſer ſur moi?

Ne te ſuffiſoit-il pas qu'un de tes traits m'eût atteint, ſans m'en décocher trois coup ſur coup. Ils ont déchiré mon cœur de trois bleſſures mortelles, avant que l'aſtre de la nuit eût arrondi trois fois ſon globe mélancolique. C'eſt en vain que le tems

coule & change mes heures ; en vain je change de ſituations & de lieux. Le plaiſir a fait avec moi un divorce éternel. Il ne vient plus s'unir à mes réflexions. Elles s'aigriſſent toutes ſur mon cœur & l'abbreuvent d'amertume. La penſée, trop active pour mon repos, me tourmente ſans relâche. La cruelle, profitant du calme & des ténebres de la nuit, m'entraîne dans le paſſé, promettant de m'y conſoler. Imprudent, je la ſuis dans les ſombres détours de ces tems qui ne ſont plus : mais, comme un aſſaſſin perfide, elle me trahit & m'y perce le ſein. Elle s'étudie à me chercher par-tout des chagrins. Elle me reniene aux lieux où furent mes plaiſirs : & je n'y trouve plus qu'un déſert, où leurs fantômes ſont reſtés pour tourmenter ma mémoire. Je déplore les richeſſes évanouies de mes premieres années ; je gémis ſur les débris épars de mon bonheur : tous les objets qui m'avoient

voient charmé, tous ces biens ſi chers dont je jouiſſois avec tranſport, me font aujourd'hui trembler d'effroi; & chacun de mes plaiſirs paſſés enfonce un trait dans mon cœur.

Mais pourquoi me plaindre, ou pourquoi ne plaindre que moi? Le flambeau de l'Univers ne luit-il que pour moi? Suis-je le ſeul infortuné? Ah! Je déplore une deſtinée commune à des milliers d'hommes. Sous une forme ou ſous une autre il ſe fait à tous les mortels une ſubſtitution éternelle des douleurs de leur mere: la peine eſt un ſûr héritage que la femme tranſmet à tous ſes enfans avec la vie.

Quelle foule de fléaux divers opprime l'humanité! La guerre, la famine, la peſte, les orages, l'incendie, les volcans, les diviſions inteſtines, les tyrans déſolent tour à tour & ravagent enſemble l'eſpéce humaine. Ici des hommes dépoſſédés de la lumiere, enſevelis vivans dans la

profondeur des mines, oublient qu'il eſt un ſoleil : ſur les mers, des êtres immortels, comme le deſpote qui les enchaîne à la rame, y vivent attachés; toujours luttans contre les tempêtes; tant qu'ils reſpirent, ils ſillonnent les flots, & ne recueillent que le déſeſpoir. D'autres pour des Maîtres durs, mutilés dans les combats, vont aujourd'hui étendant le bras qui leur reſte, mendier un morceau de pain noir le long des Royaumes que leur valeur à ſauvés. (*) La miſère & les maladies incurables dans une ligue cruelle aſſaillent à la fois une multitude de déſeſpérés, & ne leur laiſſent d'afyle que dans le tombeau. Vois-tu cette foule de morts que les hôpitaux gémiſſans rejettent de leur ſein? Vois-tu cette autre foule de mourans qui ſe preſſent à leurs portes & ſollicitent la place que

(*) Louis XIV voulut, par l'établiſſement des Invalides, dérober aux yeux de l'humanité ces affligeans tableaux.

les morts ont laiſſée. Combien d'infortunés, nourris autrefois dans le ſein des plaiſirs, implorent aujourd'hui la main froide & lente de la charité, &, ô vue choquante ! l'implorent en vain ! Riches voluptueux, quand le plaiſir vous laſſe, dans ces momens d'ennui où le monde vous devient inſipide, venez reſpirer dans ces triſtes aſyles : ouvrez vos mains, donnez & ranimez en vous le ſentiment du plaiſir en voyant ce que ſouffrent les malheureux : mais vous êtes ſans pudeur & ſi vous rougiſſez encore, c'eſt de la vertu.

Encore ſi le malheur ne ſaiſiſſoit que le vice ! Mais ni la prudence ni la vertu ne peuvent nous défendre de ſes aveugles mains. Les maladies attaquent la ſobriété comme l'intempérance ; on eſt puni ſans être coupable. Vous fuyez en vain dans le fond des forêts : vous n'empêcherez pas les chagrins de vous y ſuivre. Souvent nos

précautions mêmes nous exposent davantage, & les pas que nous faisons pour éviter la mort, nous la font rencontrer. Le bonheur même ne donne jamais ce qu'en promet le nom: nous nous étonnons tous les jours de trouver tant de différence entre ce bonheur que nous cherchons & l'objet que nous avions confondu avec lui. Nos desirs sont accomplis & nous ne sommes point satisfaits. La vie la plus fortunée a ses peines. Le cours le plus doux de la nature nous fatigue: nos meilleurs amis nous offensent sans le vouloir: ils sont innocens, & notre repos est cependant troublé. Sans accidens, que de calamités! Que d'hostilités, sans ennemis! (*b*) Ah! Nos maux sont innombrables, & je n'ai pas assez de soupirs pour en donner un à chaque espéce de misère.

Que la partie de ce globe occupée par l'homme est petite! Le reste n'est qu'une étendue stérile & désolée; des

rochers, des déſerts, des mers glacées, ou des ſables brûlans, ſauvages repaires des monſtres, des ſerpens, des poiſons & de la mort. Cet affreux tableau de notre globe eſt celui de notre vie. Quelle eſt miſérable cette Royauté dont l'homme eſt ſi fier ! Que ſes plaiſirs ſont reſſerrés ! Que ſes maux ſont vaſtes ! Les noirs chagrins l'aſſiégent, les douleurs le déchirent, les paſſions l'agitent & le tourmentent, les fléaux le dévorent, le gouffre de la mort s'ouvre à chaque inſtant ſous ſes pas & menace de l'engloutir. O lune, notre malheureux globe eſt encore plus changeant que le tien. Je te vois pâle & triſte ; ſerois-tu un témoin ſenſible des malheurs de l'eſpéce humaine ?

Que faiſois-je en ne pleurant que ſur moi ? Le foible enfant & le malheureux vieillard n'ont d'eſpoir que dans la pitié d'autrui. La nature a voulu par-là nous apprendre à être

compatiſſans. Un cœur qui ne ſouffre que de ſes maux, mérite les peines qu'il endure. Une ſenſibilité généreuſe qui intéreſſe le genre humain dans ſes pleurs, s'ennoblit & ſe transforme en vertu. En plaignant les autres, nous nous conſolons nous-mêmes : en partageant leurs malheurs, nous ſentons moins la violence des nôtres. Recevez donc, ô mes ſemblables, la part que je vous dois dans mes larmes.

Que la félicité humaine eſt un objet de pitié pour l'homme dont l'œil peut percer dans l'avenir ſeulement de l'intervalle d'une heure ! La fortune te ſourit, Lorenzo. Tu te laiſſes endormir à ſes chants flateurs. Tremble en recevant ſes dons, elle vend le bonheur. N'attens pas l'orage pour t'allarmer. Le calme eſt plus menaçant que la tempête. Les faveurs du Ciel ſont des épreuves & non des récompenſes. Jouis du préſent, en te défiant de l'avenir. Ne crois point que

je me faſſe un plaiſir barbare de troubler ta paix : je voudrois l'aſſurer ; mais ta joie ne m'en impoſe point. Ton orgueil, je le ſais, ſollicite de moi l'aveu de ton bonheur. Pardonne à un ami qui ne ſait point mentir pour te flater. Tes plaiſirs ſont le gage de tes peines. Bercé dans un ſonge agréable, tu rêves au bonheur ſur les bords d'un précipice. Sais-tu que le mortel heureux contracte une dette avec le malheur ? L'adverſité comme un créancier ſévère s'apprête à te demander les intérêts accumulés de ſes délais : elle fait de la proſpérité paſſée un fouet déchirant qui rend le ſentiment de l'infortune plus poignant & plus cruel. Ne te livres donc point aux excès de la joie. En la modérant, tu la goûteras mieux. Les tranſports trop vifs étouffent le bonheur dans nos mains, & une jouiſſance trop exaltée nous laiſſe plus malheureux que nous ne l'étions par la privation même.

Nos vains plaiſirs, comme de faux amis dont la tendreſſe s'eſt changée en haine, ſe révoltent contre nous; & déchirant le ſein qu'ils ont careſſé, ils empoiſonnent la paix de nos jours. Lorenzo, crains ce que les hommes appellent bonheur (*c*).

Le mien eſt mort avec toi, mon cher Philandre. Ton dernier ſoupir a rompu le charme : la terre deſenchantée a perdu ſon éclat. Où ſont ces fantômes brillans, cette riche parure dont ta préſence l'embelliſſoit? Je ne vois plus qu'un déſert ſombre & nud, une terre dépouillée, inondée de pleurs, où je ſuis laiſſé, dans ma vieilleſſe, abandonné comme un être de rebut. Le grand enchanteur eſt mort! & ce pays d'illuſion s'eſt effacé. Quel changement ſubit! Que l'Univers me paroît différent de ce qu'il étoit hier! Cher Philandre! tu n'es donc plus qu'une cendre inutile & vaine, jettée & perdue dans la nuit du tom-

beau ! Tu touchois à l'objet de tes plus cheres espérances. Qu'il t'avoit coûté de travaux & d'efforts ! Qu'elle noble ardeur t'enflammoit pour la vertu ! Comme ta jeunesse marchoit à grands pas vers elle ! Mais tandis que ta gloire éblouït nos yeux ; la mort perfide cachée dans ton sein & riant de tes projets, travailloit dans l'ombre & minoit sourdement ta vie.

La prévoyance de l'homme ne peut jamais passer la conjecture. C'est l'événement qui la nomme sagesse ou folie. Souvent l'idée la plus riante finit par devenir une pensée douloureuse. Que notre vue est foible & bornée ! Elle ne peut porter au-delà du moment présent. L'instant qui fuit est derrière un nuage épais. Nous voulons le pénétrer, mais en vain. Le tems ne nous est distribué que par parcelles : chaque moment jure au destin de garder sur notre sort un profond silence, jusqu'à ce qu'il vienne se mêler au cours de notre

vie. Et dans ce ſilence de l'avenir, chaque moment peut commencer l'éternité.

Par les loix de la nature, tout ce que nous pouvons jamais être, nous pouvons le devenir à l'heure même. Aucune de nos heures n'a de prérogatives ſur les autres. Quelle préſomption plus téméraire peut donc s'élever dans le cœur de l'homme, que celle de compter ſur le lendemain! Où eſt-il, ce lendemain? Combien d'hommes iront le chercher dans un autre monde! Ici il n'eſt ſûr pour perſonne: & c'eſt ſur un Peut-être, tant décrié par ſes menſonges continuels, que nous bâtiſſons des eſpérances ſans fin, comme ſur la baſe la plus ſolide. Nous ourdiſſons des plans éternels, comme ſi nous tenions le fuſeau dans nos mains, & que nous puſſions allonger ſans ceſſe le fil de notre vie: tout gros de projets & d'eſpoir pour le jour qui ſuit, nous expirons aujourd'hui... (*d*). Philandre

n'étoit pas dans l'âge de commander ſon cercueil !

De toutes nos erreurs, la plus étrange eſt que nous ne croyons jamais avoir vêcu, mais toujours être ſur le point de vivre. Tous ſe promettent d'être ſages un jour. L'homme actuel applaudit d'avance à l'homme futur; & l'amour propre prend un à compte d'orgueil ſur cette ſageſſe à venir! Qu'elle ſera belle cette vie qu'ils ne vivront jamais ! Le tems dont nous pouvons diſpoſer eſt abandonné à la folie : celui qui eſt dans les mains du deſtin, nous l'aſſignons à la ſageſſe (*e*). Quand nous ſommes jeunes & pleins de vie, nous nous repoſons fiérement ſur le préſent ſans aucune inquiétude de l'avenir, & nous nous croyons plus ſages que nos peres. A trente ans l'homme ſoupçonne qu'il pourroit bien agir en inſenſé. Il en eſt convaincu à quarante, & réforme ſon plan. A cinquante il ſe reproche

ſes délais honteux, & ſon projet d'être ſage devient enfin une réſolution arrêtée : il la renouvelle encore.... C'eſt demain qu'il l'exécute.... Il meurt toujours le même. Ainſi le délai nous vole le tems année par année, juſqu'à ce qu'elles ſoient épuiſées, & nous ne nous laiſſons qu'un moment pour les grands intérêts de l'éternité.

Les hommes vivent comme s'ils ne devoient jamais mourir ; à les voir agir, on diroit qu'ils n'en ſont pas bien perſuadés. Il s'allarment pourtant, lorſque la mort frappe près d'eux quelque coup inattendu. Les cœurs ſont dans l'effroi. Mais quoique nos amis diſparoiſſent, & que nous ſoyons bleſſés nous-mêmes du coup qui les tue, la plaie ne tarde pas à ſe cicatriſer. Nous oublions que la foudre eſt tombée, dès que ſes feux ſont éteints. La trace du vol de l'oiſeau ne s'efface pas plus vîte dans les airs,

ni le ſillon du vaiſſeau ſur les ondes, que la penſée de la mort dans le cœur de l'homme. Nous l'enſeveliſſons dans le tombeau même où nous enfermons ceux qui nous étoient chers : elle s'y perd avec les larmes dont nous avons arroſé leurs cendres. Quoi ! J'oublierois Philandre ! Non jamais !... Comme mon cœur ſe gonfle !... Qu'il eſt plein !.... Non, quand je laiſſerois un libre cours à ma douleur, la nuit toute entière, la plus longue nuit ne l'épuiſeroit pas ; & l'alouette légère viendroit troubler de ſes chants mes triſtes plaintes.

J'entends déjà ſa voix perçante : qu'elle eſt matinale à éveiller l'aurore ! Tendre Philomele, comme toi, je cherche la nuit. Comme toi, le cœur bleſſé d'un trait qui le déchire, j'eſſaie d'aſſoupir mes douleurs par mes chants mélancoliques : nous pouſſons enſemble nos accens vers les cieux.

Nous n'avons que les étoiles pour témoins. Elles paroiſſent s'arrêter pour t'entendre : la nature entière eſt inſenſible à ma voix. Mais il fut des chantres ſublimes dont la voix plus raviſſante que la tienne charme tous les ſiécles. Dans ces heures de ſilence, enveloppé du noir manteau de la nuit, je cherche à me remplir de leur enthouſiaſme, pour tromper mes maux, & ſoulever mon ame ſous le poids qui l'oppreſſe. Je me pénetre de leurs tranſports, mais je ne peux m'élever à leur génie. Divin Homere, ſublime Milton, privés tous deux de la lumiére, vous chantiez dans des ténébres involontaires : je m'y enfonce par choix & je les prefere à la clarté du jour. Oh : que ne ſuis-je animé des mêmes feux qui vous embraſoient ! Que n'ai-je la voix du chantre de ma patrie qui a fait revivre ſous nos yeux le chantre de la Gréce ! Pope a chanté l'homme : Je chante l'homme

immortel. Souvent je m'élance au-delà des bornes de la vie : car qui peut me plaire maintenant que l'immortalité ? Je ſuis malheureux ici. Ah ! Si Pope au lieu de s'arrêter dans le cercle étroit du tems avoit pourſuivi la trace de ſon vol hardi, elle l'eût conduit aux portes brillantes de l'éternité. C'eſt lui, qui ſe ſeroit ſoutenu ſur ſes aîles de feu dans les hauteurs d'où tombe ma foibleſſe. Il eût chanté l'immortalité de l'homme ! Il eût été le conſolateur du genre humain & le mien !

NOTES.

(*a*) Prétendre au bonheur ici-bas, c'eſt réſiſter au décrets de Dieu, c'eſt entreprendre ſur les droits du Ciel.

(*b*) Sur la terre l'homme le plus vertueux ne manque jamais d'ennemis.

(*c*) Quiconque bâtit ſon bonheur ſur une baſe qui n'eſt pas immortelle, le condamne à périr.

(d) Le plus grand des malheurs de l'homme eſt une mort à la fois lente & ſubite. Qu'il eſt terrible d'être encore ſurpris après tant de tems pour prévoir ! Sois ſage dès aujourd'hui. C'eſt folie de différer. Le jour préſent s'excuſera toujours ſur le jour qui ſuit, juſqu'à ce qu'il ne reſte plus de jours pour être ſage.

(e) Un fou mépriſe un autre fou & continue de l'être. La ſageſſe humaine en fait rarement davantage.

DEUXIEME NUIT,

Au Comte de Wilmington.

L'AMITIÉ.

Je viens d'entendre la voix perçante du coq vigilant : c'eſt une ſentinelle que Dieu a placée près de l'homme pour l'éveiller dans la nuit, & rappeller ſes penſées vers ſon auteur. L'œil de l'Éternel eſt ouvert ſur l'Univers & ſur moi.... Hélas, qu'il me voit malheureux ! Mes yeux ſe chargent de pleurs..... Les laiſſerai-je couler ? ..... Où eſt donc mon courage ? Et ſans le courage où eſt l'homme ? ne ſais-je pas à quelles conditions l'homme reçoit la vie ? En naiſſant, il s'engage à ſouffrir. Le moyen de mériter moins ſes maux, c'eſt de les accepter, de les ſupporter en paix.

Cher Philandre, toi, dont l'ame vertueuſe étoit un tréſor de morale, & dont la bouche éloquente étoit l'organe de la ſageſſe; avec quel plaiſir nous nous entretenions enſemble de ſujets triſtes & ſérieux! Nous écartions les penſées vaines & ſtériles, faites pour ces ouvrages à la mode, conſacrés à la frivolité. Nous les abandonnions ſans regret à ces auteurs qui ſe font une étude de les chercher. Fiers d'allumer des paſſions viles au feu d'une imagination impure, & de peupler les temples de Cythère d'hommes dégénérés & corrompus, ils ont trouvé le ſecret de ſe paſſer de raiſon. Philandre & moi, nous nous occupions du ſoin de perfectionner la nôtre, nous nous aimions pour devenir plus vertueux. Que de beaux jours d'été nous avons embellis, aſſis enſemble au bord d'un ruiſſeau & reſpirant avec l'haleine du zéphir le doux ſentiment de l'amitié! Que de jours d'hiver

nous avons abrégés encore dans la chaleur de nos diſputes innocentes!

Amitié, fruit délicieux, que le Ciel a permis à la terre de produire, pour faire le charme de la vie, le nectar que l'abeille exprime des fleurs parfumées, eſt moins doux que toi. Quand la félicité daigne deſcendre ſur la terre & viſiter les mortels, elle cherche, elle ne trouve que le ſein d'un ami où elle puiſſe ſe repoſer. Elle ſe plaît avec deux cœurs unis, appuyés l'un ſur l'autre, endormis enſemble dans une paix voluptueuſe. Le tems ni la mort ne peuvent te flêtrir. Tu ſurvis dans mon cœur à mon ami qui n'eſt plus : la joie que tu fais naître n'eſt point paſſagère; elle eſt éternelle : amitié, je ne me laſſe point de te chanter dans mes vers.

Sais-tu, Lorenzo, combien de tréſors divers on poſſede dans un ſeul ami? L'homme y puiſe la ſageſſe

& le bonheur, couple uni par la nature, & qu'on ne peut ſéparer ſans les détruire. Le corps a beſoin d'exercice pour goûter le repos. Les âmes ont beſoin de converſer enſemble, pour méditer ſeules avec fruit. Si nous nous bornons à la méditation, nous reſtons dans une indigence ſuperbe. Dans la ſolitude, la penſée brute & ſauvage erre à l'aventure, ſe fatigue à traverſer des eſpaces imaginaires, & périt au milieu de ces déſerts. La converſation donne un frein à ſa fougue, la dreſſe & lui apprend à parcourir le cercle de la raiſon. Elle donne encore à nos idées plus d'étendue & de chaleur. La piquante émulation vient au ſecours de l'eſprit & donne au langage cette énergie & ces graces qui méritent l'eſtime.

Le choc des opinions contraires fait jaillir l'étincelle cachée de la vérité. Elle s'offre plus vîte, elle ſe

montre plus brillante à
qui l'implorent enſemble
as point à qui tu puiſſes
ame, tes penſées ſolitaires
informes & avortent dan
C'eſt en ſe communiqua
ſe fécondent mutuellem
prêtent le mouvement &
le ſilence les retient
muettes, elles (a) périſſ
& l'oubli les efface de l'a

Et s'il ſuffiſoit de penſe
nous reçu le don de la p
idées s'épurent en paſſa
lévres. C'eſt la parole
& complette les penſées
qui les tire de la mine,
pur de ſon alliage, & les f
pour l'ornement, ſoit
uſage. L'expreſſion frapp
d'un coin qui marque ſa
elle eſt d'un bon titre,
mettre en réſerve.

Il en eſt des connoiſſa

C

me des bienfaits. Donner, c'eſt acquérir : en enſeignant, nous apprenons. En répandant, en débitant ſes productions, l'ame s'en ſaiſit & s'en aſſûre la poſſeſſion. Combien de verités reſtent enſevelies & perdues ſous l'amas d'une érudition mal digérée, & qui auroient pu briller d'un éclat utile, ſi le feu des entretiens avoit conſumé l'enveloppe nuiſible qui les couvre. La mer dégage ſes flots de leur écume par leurs mouvemens oppoſés, tandis que le lac immobile corrompt ſes eaux.

Arrachons-nous donc de tems en tems du ſein de notre retraite, pour aller nous éclairer de la raiſon d'un ami. Mais ſur-tout quittons ſouvent la ſolitude pour aller dans ſes bras goûter le bonheur. Que je plains l'homme triſte & mélancolique qui s'obſtine à vivre entiérement iſolé! Qu'eſt-ce en effet que la ſageſſe, ſi

ce n'eſt l'art de trouver le bonheur ? Celle qui manque ce but, eſt plus folle que la folie même : elle n'en a ni la gaité, ni le grelot. Oui, le fou de la raiſon eſt plus extravagant que le fou de la nature : il eſt plus malheureux que lui. Les vrais ſages ont des amis. Jalouſe d'entretenir l'amitié parmi les mortels, la nature les force à partager le bonheur, s'ils veulent en jouir. Elle l'étouffe ou l'appauvrit dans les mains de l'ingrat qui veut en priver ſon ſemblable & le retenir pour lui. Le bonheur eſt un commerce, un échange de plaiſirs. Jamais homme n'a été ſeul auſſi heureux qu'il pouvoit l'être. Nous avons beſoin d'un ami pour nous plaire, pour nous goûter nous-mêmes. Quand le ſentiment du plaiſir deſcendu dans nos cœurs s'y arrête ; ſans force & ſans chaleur il s'éteint bientôt. Mais s'il en ſort pour ſe répandre & ſe communiquer, s'il

y revient réfléchi du ſein d'un ami, ah ! c'eſt alors que nous le ſentons brûlant, & qu'il nous embraſe. Le bonheur veut deux êtres.

Prends-garde de te méprendre : l'amitié vertueuſe eſt la ſeule véritable. Loin de toi celle que la raiſon n'a pas fait naître, & que le vice enfante. Dans le feu d'une paſſion impure l'ame ſe fond & s'écoule, mais cette ſenſibilité paſſe bientôt, l'ame ſe reſſerre & reprend ſa dureté. La vertu ſeule peut amollir un cœur, & le pénétrer d'une ſenſibilité qui dure toute la vie. Qu'il eſt beau de faire enſemble le bien, & de courir en s'aimant dans la carrière de la vertu ! Cette noble émulation eſt le plus précieux don de l'amitié, l'amitié s'accroît elle-même par cette douce rivalité : elle éleve deux amis à la perfection la plus ſublime : ils entrent de front dans le ſejour de l'immortalité, où l'Etre ſuprême con-

tinue de les rendre à jamais heureux enſemble.

Mais quel eſt le mortel à qui l'amitié ſe donne? Pour la trouver chez les autres, il faut la cultiver chez ſoi. Des préjugés nombreux qui captivent les Grands, le plus invincible eſt l'aveugle perſuaſion où ils ſont, que l'amitié ſacrée eſt une proie facile pour eux, que l'éclat de l'or eſt un appas où elle ſe prend, & qu'il y a dans le ſourire d'un Duc un charme auquel elle ne peut réſiſter. Comme la coquette, ils tendent leurs piéges pour attraper les cœurs d'autrui, ſans jamais donner le leur. Mais qu'ils apprennent que nous ſavons retenir le nôtre, s'ils ne lui préſentent que cette mépriſable amorce. Riches indigens, vous vous trompez dans le calcul de vos revenus, ſi vous y comptez notre attachement pour votre perſonne. Vous vous flattez d'acheter l'amitié avec de l'or!

Eſpoir impudent! l'amour ſeul peut payer l'amour. Réprimez l'orgueil qui vous abuſe. Montrez le cœur d'un ami, ſi vous voulez le trouver dans les autres. Tous marchandent ce tréſor : il en eſt peu qui veuillent l'acheter ce qu'il vaut.

S'il en coûte pour l'acquérir, il en coûte encore pour le conſerver; rien n'eſt ſi délicat que l'amitié. Sa ſenſibilité eſt extrême. Un rien l'affecte. Les atteintes les plus légères peuvent lui devenir mortelles : la réſerve la bleſſe : la défiance la tue. Délibère ſur tout avec ton ami : mais auparavant delibére avec toi-même, pour le bien choiſir. Tous ceux qui t'en offrent le viſage, n'en ont pas le cœur à te donner. Ne te laiſſe point ſéduire à l'apparence. Crains les principes cachés d'une corruption intérieure. Peſe, examine long-tems : fais ton choix avec lenteur : eſt-il fait? Bannis tout ſoupçon. C'eſt folie de don-

ner ſon cœur & de le reprendre : de ſe fixer, pour retomber encore dans l'irréſolution. Prononce ſur ton ami pour la vie : dès que tu l'as nommé, abondonne-toi à lui juſqu'à la mort. Cette confiance ſans réſerve t'honore encore plus que lui. Si tu cours quelque riſque, ſonge que c'eſt pour le plus grand des biens, tu ne peux jamais l'acheter trop cher.

Un tendre ami vaut mieux qu'une couronne ;
Un Monarque n'a rien, s'il ne poſſéde un cœur
Un monde entier ne vaut pas le bonheur :
C'eſt l'amitié qui nous le donne.
Pour gagner un ami je céderois un Trône.

Ainſi chantoit Philandre, quand l'amitié nous réuniſſoit. Ma préſence inſpiroit ſa muſe, échauffoit ſon cœur. Bacchus, ce Dieu charmant, Pere des ſaillies & de la gaîté, nous verſoit en riant le vin & la joie. La coupe en main, je buvois à Philandre longue ſanté & vertu. Ah,

l'amitié eſt le nectar de la vie ! Mais pour être parfait il faut auſſi que les années ajoutent à ſa qualité: l'amitié nouvelle n'a ni force ni douceur. Vingt années avoient épuré & mûri la nôtre. Pendant vingt ans j'en ai goûté la douce ivreſſe dans les bras de Philandre. Ah! Où retrouver ſon beau naturel, ſon ame ſenſible & ſes nobles ſentimens? Son cœur vrai ne connut jamais l'impoſture. Le ſourire de la bienfaiſance étoit ſur ſes lévres. Son ame étoit un tréſor inépuiſable de vertus. De quels plaiſirs elle enivroit la mienne dans les doux épanchemens de la confiance! Félicité céleſte, félicité ſi rare ſur la terre, je t'ai goutée, je t'ai perdue!..... Il n'eſt plus pour moi de Philandre!

Cher Philandre, puis-je trop pleurer ta perte? Dois-je craindre d'être trop ſenſible & de me livrer à tout le déſordre de ma douleur?..... Je l'ai beaucoup aimé, je l'aime plus en-

core depuis que je l'ai perdu. Je n'ai connu ce que je perdois qu'en le voyant mourir (*b*). C'eſt en s'éloignant de mes yeux, c'eſt en prenant ſon vol vers l'Immortalité, que ſon ame a déployé toute ſa richeſſe & tout l'éclat de ſes vertus. Que ne m'a-t-il laiſſé ſon génie pour le peindre tel que je l'ai vû dans ſon lit de mort, pour retracer ſa ſublime grandeur dans cette chûte ſi profonde de l'humanité ! Le tableau touchant de l'homme vertueux dans les bras de la mort, n'a jamais encore été tenté par aucun mortel. Il mériteroit une main divine, & ce ſeroit aux anges à prendre les crayons. Les anges l'ont vu : ils viennent triomphans & joyeux entourer l'homme de bien mourant, ils ſe rangent avec reſpect autour de ſon lit, comme dans un poſte d'honneur. Mais, moi, qui n'ai que ma tendreſſe pour m'inſpirer, aurois-je la témérité de

l'entreprendre? ..... Non, je ne laiſſerai point périr dans un oubli injurieux la gloire de mon ami. J'entens ſa voix au fond de mon cœur. Il m'ordonne de ſaiſir les pinçeaux : l'amitié les conduira... Eſſayons.... Dieux! Quelle ſecrette horreur s'empare de mes ſens! Je crois paſſer de l'éclat du jour dans la ſombre épaiſſeur d'une forêt, ou m'enfoncer ſous les ruines ſouterreines d'un édifice antique & immenſe ; ou, deſcendu ſous les voûtes des morts, découvrir, à la pâle lueur des lampes ſépulcrales, les tombeaux abandonnés & ſilencieux où les rois ne ſont plus flattés.... Arrêtons-nous un moment, pour recueillir mon ame.... J'entre enfin avec reſpect dans le Sanctuaire où repoſe Philandre..... Que vois-je? un lit de mort? Non. C'eſt un lit de triomphe. Voyez ſa gloire : voyez l'homme s'immortaliſer.

Fuyez, profanes, ou n'approchez

qu'avec reſpect. La chambre où l'homme de bien ſe retire pour conſommer ſa vie & ſes deſtins, eſt un Sanctuaire dont les portes ouvrent ſur les cieux. C'eſt ici que le flambeau de la vérité luit dans tout ſon éclat. Ici tombe le maſque de l'hypocrite, ici le cœur ſe découvre & paroît nud. Ce qu'on voit eſt ce qui eſt. C'eſt au bord du tombeau que la vertu ſe déclare. (*c*) Dieu déchire le voile & montre ſes amis. Quelque maſque impoſant que l'orgueil prête aux héros de la gloire & de la vanité, leur grandeur empruntée ſe dément: la vertu ſeule a de la Majeſté dans les bras de la mort. Sous la main cruelle de ce tyran ſon héros s'aggrandit. Cher Philandre, avec quelle rigueur il t'a traité!

Frappé ſoudain, ſans avoir été menacé: au midi de tes jours, dans le ſein du bonheur! arraché à tout ce que tu aimois, ſouffrant dans tout ton être,

étendu ſur un lit de feu où la douleur dévorante conſume tous les liens de ta vie ! nul relâche ! L'épuiſement & les terreurs de la foible nature ! L'effroi de l'ame au bord d'un abîme inconnu ! Un ſoleil qui s'efface ! Un tombeau qui s'ouvre ! Une voix qui s'éteint ; & le dernier : ... comment l'exprimer ? Comment le concevoir ? Le dernier..... Le ſilence éternel d'un ami !..... Mais que dis-je ? Où ſont donc ces terreurs, où ſont ces maux horribles, où eſt cette conſternation du mourant ? ..... Je croyois parler d'un mortel.... Philandre ne l'étoit déjà plus.

Au milieu des tranſes de la mort, des vains combats de la nature expirante, quels (*d*) rayons de joie ſe mêloient ſur ſon viſage aux ombres du trépas ! quel calme ! quelle paix ! eſt-ce là l'homme, cet être foible & mortel ? Non. Philandre avoit déjà franchi les bornes de l'humanité.

L'éternel

L'Eternel le ſoutenoit mourant & lui communiquoit ſa gloire. C'étoit Philandre expirant qui exhortoit ſes amis à la vertu : c'étoit lui qui nous conſoloit & nous léguoit (*e*) ſon exemple ! ô comme nos cœurs étoient brûlans ! Rangés en ſilence autour de ſon lit, immobiles d'étonnement, les yeux collés ſur lui, nous admirions, nous pleurions : la douleur & la joie ſe mêloient dans nos larmes.... L'inſtant fatal arrive. Grand dans ſa ruine, d'une grandeur ſans effort, il ne cede pas, il donne ſon ame ſublime, & termine paiſiblement avec la deſtinée. Mortels, croyez à la vertu : croyez qu'il eſt un Dieu qu'elle honore, & qui la récompenſe.

A l'heure où le ſoleil s'abaiſſe ſous l'horiſon, tandis que les vapeurs qui montent, & les ombres qui deſcendent, couvrent déjà de ténebres & de roſée, les vallons ſpacieux ; on voit le haut d'une Tour, ou le ſom net

élevé d'une montagne, retenir encore les derniers rayons de l'aſtre diſparu. Ainſi dans ces ſombres inſtans qui répandent l'horreur & la nuit ſur la foule rempante des ames vulgaires, Philandre toujours calme & ſerein, dans une majeſté tranquille, levoit au-deſſus des ombres de la mort ſa tête éclatante. La paix de ſon ame ſe peint dans tous ſes traits, l'eſpérance étincelle ſur ſon front auguſte. La deſtruction le pare, le couronne de lumiere, & le préſente immortel à l'Etre ſuprême.

NOTES.

(*a*) Les Penſées renfermées trop long-tems dans l'ame, s'altèrent & ſe corrompent, comme des balots de marchandiſes qui ont beſoin d'un air renouvellé, & d'être déployées au ſoleil.

(*b*) Les brillantes couleurs du plumage des oiſeaux reſtent cachées & comme à demi éteintes, tant qu'ils ſe repoſent ſur la terre & près de nos yeux : mais lorſqu'ils s'élevent dans les airs, nous voyons l'or & l'azur ſe développer ſur leurs ailes

rendues. Ainſi j'ai vu briller d'un plus grand éclat les belles qualités & les vertus de Philandre, au moment où il a pris ſon eſſor vers les Cieux. Si jamais ame a dû y monter, c'eſt la ſienne. Ah, plût à Dieu que cet aigle, que ce génie eût laiſſé tomber dans ſon vol une de ſes plumes éclatantes. Je l'euſſe ramaſſée, & j'euſſe alors écrit des choſes que mes amis auroient pu louer, que mes ennemis auroient eu la prudence d'épargner, que mes rivaux mêmes auroient eu de la peine à condamner, & qui euſſent trouvé grace devant l'envie des Zoïles. A la honte de l'eſprit, le ſujet le plus touchant, le plus ſublime & le plus important pour l'homme, le tableau de l'homme juſte dans ſon lit de mort, n'a encore été eſſayé par aucun génie ni Payen ni Chrétien.

(c) Le viſage du juſte mourant, eſt un livre ouvert où l'homme de bien trouve ſa conſolation, où le vice lit en ſilence ſa honte, & pâlit de confuſion.

(d) Comme on voit l'éclat des étoiles lutter avec les ombres de la nuit.

(e) Legs plus riche que n'en peut faire Mammon à ſon unique héritier.

TROISIEME NUIT,

au Comte de WILMINGTON.

LE TEMS.

LORENZO, c'eſt du tems & de ſon uſage que ma Muſe ſe propoſe de t'entretenir. Puiſſé-je être aſſez heureux pour captiver ton oreille ! Puiſſent mes chants aller juſqu'à ton cœur, & le pénétrer d'une émotion ſalutaire ! Je me conſolerois par le plaiſir de t'être utile : Je verrois quelques rayons entr'ouvrir, éclaircir le nuage épais & triſte dont je ſuis inveſti ; & ce ſeroit du ſein de ma douleur que j'aurois fait ſortir ma gloire. Je vais offrir à tes réflexions d'importantes vérités : je les prends ſur la tombe de mon cher Philandre. La tombe d'un ami eſt la plus éloquente !

Sçachons converſer avec elle; toute muette qu'eſt cette cendre, ſon ſilence nous inſtruit & nous fait de terribles leçons.

Tu te vantes de regretter Philandre ? Mais ta vie d'accord avec tes larmes rend-elle le même témoignage ? Regretter ſincérement les morts, c'eſt entreprendre une vie conforme à la derniere volonté des mourans. Que la renommée répande la nouvelle de pluſieurs vols réçens, l'avare friſſonne à ces récits, il tremble pour ſon tréſor; ſon tréſor lui devient plus cher : & repouſſant le ſommeil, il fait une garde plus ſévère & plus longue. Averti par le malheur de tant de mortels périſſans autour de toi, deviens-tu plus économe de ces jours dont la mort les a dépoſſédés, & qui te ſont encore laiſſés ?

Le tems, ce bien plus ſacré, plus précieux que l'or, eſt pour l'homme un fardeau plus peſant & plus vil

que le plomb. Nous recevons avec indifférence & sans en tenir compte les jours qui nous sont distribués : nous dissipons les années l'une après l'autre, sans acquitter la dette de la vertu. Mortel, sçais-tu ce que vaut un instant ? cours le demander à l'homme étendu sur son lit de mort... La jeunesse n'est pas aussi riche en jours qu'elle le pense follement. La mort, l'insidieuse mort est à ta porte ; elle épie dans l'ombre l'instant de te surprendre : dès qu'une fois son bras invincible t'aura saisi, il n'est plus de liberté, il n'est plus d'espoir pour son captif : la chaîne de l'inexorable éternité t'étreindra : il faudra payer la dette que tu as contractée en naissant, avec la somme des intérêts que ta vie stérile a entassés. Prodiguons tout le reste ; mais soyons avares du tems. Ne donnons aucun de nos momens sans en recevoir la valeur. Ne laissons les heures sortir de nos mains

qu'avec épargne, qu'avec fruit, qu'avec regret; comme nous cédons notre or ou une portion de notre ſang; & que chacun de nos jours groſſiſſe le tréſor de nos vertus.

Il y a ſi peu de tems que je me voyois chancelant ſur le bord de ma tombe, & qu'il ne me reſtoit plus dans mon déſeſpoir d'autre ſentiment de la vie, que l'horreur de la perdre! Sçavant Mead, graces à tes ſoins généreux, le tems eſt encore mon bien. Pour ces jours que tu m'as rendus, que ne puis-je te donner en retour l'immortalité de la gloire! Mais mon génie ſe refuſe à mon deſir. Ma Muſe eſt languiſſante & mortelle, & ton art n'a point de remèdes pour rajeunir la penſée. Accepte mon vœu. Ma reconnoiſſance ne s'affoiblit point avec mes forces: je la ſens toujours vivre & brûler dans mon cœur, tandis que mon imagination eſt prête à s'étein-

dre ſous les mains glacées de la vieilleſſe.

La nature tient ſous nos yeux une école où elle inſtruit le genre humain : l'emploi du tems eſt la leçon qu'elle lui répete. Nous mourons tous les ſoirs : nous renaiſſons tous les matins : chaque jour eſt une vie complette & différente. Cette différence nous échappe ; & nous confondons le jour qui nous luit avec celui qui l'a précédé. Cependant, comme on ne ſe baigne jamais deux fois dans les mêmes eaux d'un fleuve, on ne ſe réveille point deux fois dans la même vie. Le fleuve & la vie s'écoulent & changent ſans ceſſe, ſans paroître changer. Nous ne remarquons pas ce volume immenſe & des ondes & des jours qui eſt allé s'abîmer pour jamais dans l'océan des mers & dans celui du tems. Occupés d'amuſemens frivoles, nous ſuivons gaiement les flots qui nous entraînent : nous deſcendons

doucement & les yeux fermés la pente rapide qui nous mene à la mort. Soudain l'écueil caché ſort de l'onde, & ſe découvre au milieu des vagues blanchiſſantes. Nous frémiſſons : l'effroi précipite autour de nous nos regards éperdus : notre ame s'éveille & friſſonne dans tous nos ſens.... ô déſeſpoir ! la frêle barque touche, éclate, ſe briſe, & diſparoît.

Les ſiécles ont vu naître aſſez de Philoſophes qui ont raiſonné ſur le prix du tems, & recommandé ſon uſage. Mais que le ſage qui ſçait apprécier une heure & lui faire rapporter toute ſa valeur, eſt un être rare! Il fut pourtant un Prince qui s'écria ſur le Trône « j'ai perdu un jour ». Oui, cet Empereur vertueux eût encore été le premier des mortels, quand il n'eût pas porté de couronne : il méritoit de régner ſur l'Univers.

Il a parlé comme le repréſentant de l'eſpéce humaine; comme la raiſon par-

le à tous les hommes : elle leur crie, que le tems qui fuit vaut une éternité, puiſqu'il peut la donner; qu'il eſt dans nos mains un inſtrument fécond en merveilles, & l'agent tout-puiſſant du bien ou du mal. De tous les biens périſſables c'eſt le ſeul qui nous appartienne : le reſte eſt ſoumis au pouvoir du hazard. Mais l'ame eſclave des ſens, juge du tems comme eux : c'eſt un néant pour elle, comme pour les yeux qui ne peuvent le voir, & pour les mains qui ne ſçauroient le toucher.

Loin de racheter le tems qui eſt perdu, nous achetons à grands frais les moyens d'en perdre le reſte. Nous l'aliénons ſans remords pour de vaines bagatelles. Nous laiſſons des vides ſtériles & nombreux dans l'eſpace de notre vie. Ce n'eſt pas là l'exemple que nous donne la nature. Elle employe tous les inſtans. Actif & laborieux comme elle, l'homme de bien féconde tous les momens de ſa durée.

Le tems ne le ſurprend jamais ſans trouver la vertu dans ſes actions ou dans ſes projets. Elle remplit, elle immortaliſe tous les inſtans de ſon exiſtence fugitive. Aucun ne paſſe ſans l'enrichir. Roi de ſes heures, il leve ſur elles un tribut, & chacune lui paye en fuyant un revenu immenſe. Il peut manquer de pouvoir pour faire tout le bien qu'il deſire : n'importe : puiſqu'il le veut, il l'a fait : la volonté vaut l'action même, & l'homme ne répond point de ſon impuiſſance. Pour n'avoir rien donné, il n'eſt pas moins généreux. Les actes que la vertu produit ſeront toujours bornés, malgré elle. Mais elle ne reçoit point de bornes dans la volonté de l'homme : là ſon empire eſt indépendant & vaſte comme l'ame. Nul Etre ne peut reſſerrer ni gêner la penſée. Mortel, ſois vertueux dans tes penſées ; elles ſont entendues de l'Etre ſuprême !

Où le trouverai-je ce Dieu bienfai-

ſant ? Anges, dites-moi où il réſide ? Vous le ſçavez : vous êtes près de ſon Trône : vous l'environnez avec reſpect de vos brillantes aîles. Ah, verrai-je l'éclat qui ſort de ſa face majeſtueuſe ? Reconnoîtrai-je la trace de ſes pas immortels à la foule de fleurs qu'ils font éclorre ? Montrez-moi ce Monarque indépendant du lendemain, qui ſourit au paſſé d'un air triomphant, & dont les heures ne peuvent dans leur fuite entamer la durée éternelle.

L'homme, cet être paſſager dont elles ravagent en ſi peu de tems l'exiſtence, l'homme diſſipe le tréſor de ſes jours avec ingratitude. Le loiſir, l'heureux loiſir eſt maudit de nous comme une peine inſupportable. Il ſemble qu'alors le char du tems reſte immobile, & nous laiſſe traîner ſeuls le fardeau peſant de la vie. Nous gémiſſons accablés ſous le poids d'une heure. L'imagination ſe tourmente

ſans relâche pour inventer des moyens de précipiter ces momens trop lents, & de nous délivrer rapidement de nous-mêmes : nous épuiſons notre fortune pour dépenſer nos jours dans de vains amuſemens. On nous voit errans ſur la terre pour nous ſauver de la penſée, comme d'un tyran. Dans notre démence, nous élevons nos clameurs inſenſées contre la nature : nous l'accuſons de nous meſurer la vie d'une main avare, & nous accuſons la vie d'être trop longue. Que la mort tant de fois appellée par nos vœux, vienne s'offrir à nous & nous tendre une main ſecourable, nous la repouſſons, nous la nommons cruelle. C'eſt alors que les années & les ſiécles ſe preſſent & ſe confondent en un point : tout le paſſé ne paroît qu'un inſtant. Quand le tems vient à nous, nous le voyons ſous la forme d'un vieillard décrépit, accablé d'années, ſe traînant à peine. Ses ailes repliées

derrière lui ne ſont point apperçues de nos yeux. Voyez-le, dès qu'il nous atteint : déployées ſoudain, comme il fuit les aîles étendues & plus rapidement que les vents ! Qu'il eſt déjà loin de nous ! L'homme interdit, éperdu, le pourſuit de ſes cris & maudit ſa vîteſſe.

Par quelle fatalité arrive-t il que le préſent & le paſſé nous tourmentent également, & que ni la vie ni la mort ne peuvent nous plaire. Pourquoi ces jours ſtériles ſont-ils inſipides tant qu'ils durent, & reviennent-ils, dès qu'ils ne ſont plus, importuner notre mémoire de leurs fantômes ? Pourquoi l'horreur des cachots nous paroît-elle moins affreuſe que l'ennui ? Pourquoi le captif eſt-il moins chargé du poids de ſes fers, que ne l'eſt du poids du tems l'homme frivole qui vit ſans penſer ? N'accuſons que nous-mêmes de ces contradictions étranges, & rendons juſtice à la nature. Ce n'eſt

pas elle qui eſt avare de jours, c'eſt l'homme qui en eſt prodigue. Il en eſt puni : c'eſt une loi de l'Eternel, que l'homme qui abuſe du tems, & qui conſume ſa vie dans la frivolité, ſera tourmenté de ſa propre exiſtence.

Dieu a attaché le plaiſir à l'emploi du tems; la peine à ſa perte. Si l'ennui nous gagne, courons au travail : le remede eſt infaillible. Ne prenons jamais l'inaction pour le repos. Les ſoins de la vie en ſont la conſolation & l'agrément. Celui qui n'en a point eſt obligé de s'en créer, de s'en impoſer de volontaires, ſous peine de reſter malheureux. L'ame jouit, quand elle eſt occupée. Oiſive, elle éprouve des tourmens inſupportables. La joie eſt un fruit qui ne peut croître que dans le champ du travail, & quand ce n'eſt pas un plaiſir, c'eſt un ſupplice d'exiſter.

A l'heure mémorable, dont une éternité prépara l'étonnante merveil-

le, lorſque Dieu voulant produire fé-conda le néant, conçut dans ſon ſein la nature, enfanta l'Univers & fit couler une émanation de ſon Etre dans des milliers de monde, lorſqu'il entreprit l'horloge merveilleuſe des ſpheres, pour meſurer par leurs révolutions la durée des êtres; alors le tems naquit. Lancé du ſein de l'immobile éternité dans l'eſpace où ſe mouvoit l'Univers, il commença de fuir pour ne plus s'arrêter, entraînant avec lui les heures & les jours, les années & les ſiécles. Infatigable, il tend avec la viteſſe de l'éclair vers l'éternité, & court ſans relâche pour l'atteindre. Il ne doit arriver à ce terme de ſon repos, qu'au moment où tous ces mondes ébranlés, renverſés de leurs baſes à la voix du Créateur, retomberont enſemble dans la nuit du chaos d'où cette voix les appella. Juſqu'à ce que cette heure fatale arrive, Dieu lui ordonna de pourſuivre toujours ſon vol, & de

ſe

ſe hâter avec les tempêtes, les flots & les aſtres, ſans jamais attendre l'homme. C'eſt à l'homme de ſe hâter avec lui. Veut-il rallentir la courſe fougueuſe du tems impitoyable qui l'entraîne à la mort : veut-il jouir des heures quand elles paſſent, & n'être pas ſujet à les regretter quand elles ſont écoulées ; qu'il les conſacre à la vertu. Leur fuite eſt inſenſible pour l'homme de bien. Il ne ſe plaint ni du tems, ni de la vie, ni de la mort ! il marche en paix & d'un pas égal avec la nature.

Mais l'inſenſé qui perd ſes jours, lutte contre elle & s'oppoſe à Dieu. En voulant réſiſter au Créateur, il fait violence à ſon être, & ſouffre de ſes téméraires efforts. Une guerre intérieure s'éleve dans ſon ſein. Les deſirs combattent les deſirs. Le cœur eſt déchiré entre mille paſſions contraires. Prodigues des ans, & toujours

amoureux de la vie, nous repouſſons le tems loin de nous, nous le preſſons de s'éloigner, & bientôt nous voulons le rappeller. Nous cherchons & nous fuyons la mort. Semblables à deux époux mal aſſortis & toujours mécontens l'un de l'autre, l'ame & le corps ſe querellent tant qu'ils ſont unis : faut-il ſe ſéparer ; ils ſe déſeſperent.

Tel eſt le ſort réſervé à l'homme frivole. Il fuit l'ennui : l'ennui s'attache à ſes pas & le pourſuit toute ſa vie. Voyez ces élégans petits maîtres, ces Sybarites efféminés, êtres délicats & charmans à la vûe, toujours parés de fleurs, toujours vêtus des couleurs les plus riantes. La moindre fatigue les accableroit : leur main ſeroit bleſſée du poids d'un fuſeau : leur exiſtence même leur eſt à charge. Sans les amuſemens variés qui ſoutiennent & renouvellent leur être, ils ſuccomberoient. Tant que le jour dure, on les voit, com-

me ces insectes légers & brillans, folâtrer & s'ébattre aux rayons printaniers du Soleil. C'est pour eux qu'il verse l'or de sa lumière dans les beaux jours d'été : pour eux l'hiver est forcé de produire des roses. Que le zéphir, s'il ne veut être grondé, ait soin d'entretenir toujours dans les airs une haleine douce & caressante. Les deux mondes leur doivent des parfums, des sucs exquis, des chants agréables, des robes tissues par des mains étrangères. Il leur faut des folies changeantes, des idées toutes neuves, des plaisirs tout frais, pour leur aider à traîner sans murmure le poids de leur existence pendant l'inépuisable longueur d'une rapide journée. Hommes toujours en enfance, & que les erreurs bercent en riant, songez-vous que vous abusez d'une ame immortelle, & que vous prenez des hochets dans un jour de combat? Pour vous s'amuser, c'est vivre. Répondez. Est-

ce auſſi s'amuſer que de mourir ? Comment paſſerez-vous le tems dans votre lit de mort ? Quand la maladie ſera déclarée incurable, quand vos eſprits glacés ſuſpendront leur cours, quand vous ſortirez de l'enchantement de la vie, & que tous ces objets fuiront de vos yeux, auſſi rapidement que s'éloignent les rivages, les cités, & leurs tours brillantes devant le vaiſſeau arraché de ſes ancres & du port, entraîné par la tempête au milieu des flots qui vont l'engloutir..... Où ſeront alors vos jeux frivoles & vos vaines grandeurs? Où ſerez vous vous-mêmes ?..... Je me trompe... Vous ſerez encore au milieu d'un convoi pompeux, couverts d'un drapd funéraire élégant & riche, enfermés ſous un tombeau de marbre que ſoutiendront de ſuperbes colonnes... Ah ſi les mortels ſont encore les vains dans le cercueil; faut-il s'étonner des vanités & des preſtiges de la vie ?

Crois-tu, Lorenzo, que la mort ſoit loin de toi ? Ne l'as-tu pas déjà vûe voler ſur ta tête, & te menacer de frapper bientôt le coup fatal? Où ſont ces heures dont le ſourire gai te promettoit le plaiſir ? Elles ont couru ſe perdre dans ce gouffre profond qui ne rejette jamais ce qu'il engloutit. Que te ſert-il qu'elles t'ayent legué en s'évanouiſſant une ombre vaine de renommée qui va s'évanouir comme elles ? Il ne te reſte d'elles que leurs images informes ſans traits & ſans couleurs, errantes devant ta mémoire pour affliger tes penſées : & les heures que le deſtin te laiſſe encore, ſont déjà montées ſur le char du tems : comme elles vont fuir avec lui ! Vois ſon char voler, ſon eſſieu qui s'embraſe dans la rapidité de ſon mouvement : encore un moment... Le Soleil s'éteint devant toi, & l'Univers eſt effacé.

Hélas, pour nous donner l'alar-

me eſt-il donc beſoin que le tonnerre de la mort éclate à nos pieds, qu'un cœur ſoit ſous nos yeux arraché d'un cœur, & qu'un ami ſoit vu le ſein ſanglant ſur la tombe de ſon ami? Chaque cadran qui s'offre à nos regards nous montre notre deſtinée tracée ſur nos murs. Il nous dit dans ſon langage muet : « ô homme, ta royauté va finir, & tant qu'elle dure, elle eſt plus vaine que l'ombre ». Troublés & pâles d'effroi, comme l'Aſſyrien ſuperbe, nous écrierons-nous avec lui? « Comment & par qui périrai-je »? Ne portons-nous pas dans notre ſein des ſemences de mort? Ne nourriſſons-nous pas le ſerpent caché qui nous tue? Il vit de notre ſubſtance; il n'attend que le moment d'être aſſez fort pour nous dévorer.

Cette ombre ſolaire eſt à la fois la meſure & l'image de la vie : toutes deux, en apparence immobiles, courent ſans s'arrêter d'un point du tems à

l'autre. L'œil des ſens ne ſaiſit point leur fuite imperceptible : l'œil de la raiſon découvre dans ce repos apparent un mouvement continuel, & voit l'ombre cheminer avec rapidité : l'heure de notre vie eſt bientôt parcourue, & nous avons paſſé avec elle.

Mais l'erreur nous maîtriſe avec tant d'empire, nous nous laiſſons ſi aiſément aveugler par les paſſions qui nous flattent, que la fuite du tems n'eſt pas mieux ſentie de l'ame que des ſens. N'eſtimant le nombre de nos années écoulées qu'à l'aide du calcul, & non par ſentiment, nous avons peine à croire qu'elle nous ayent vieillis. Pour peu que l'hiver laiſſe briller quelques jours ſereins, nous nous croyons encore au printems. Nous ſemons gaiement les eſpérances du jeune âge dans les rides de la vieilleſſe. C'eſt ainſi que le tems d'un pied léger gliſſe ſur nos têtes ſans nous éveiller de nos rêves. Il n'eſt point

d'homme qui ne ſe trompe d'un jour ſur ſa durée : le ſage même eſt toujours en retard avec ſes heures. Wilmington, tu te laiſſes devancer par le Soleil ; tu ne marches pas de front avec lui vers ton but. L'eſpoir de vivre renaît avec chaque aurore. Cette erreur eſt celle qui nous abandonne la derniere & qui met le comble à toutes les erreurs de la vie.

Le vrai ſage s'entretient avec ſes heures paſſées : il leur demande quel compte elles ont rendu de lui à l'Etre ſuprême. La ſuite de leurs réponſes forme ce que nous appellons l'expérience. Vieillard, elle te crie, qu'ici bas tout eſt néant ; que plus on goûte la joie, plus on en découvre la vanité, & que les tranſports du plaiſir même nous détrompent de la chimère du bonheur : Inſtruit par ſes leçons, averti par ces cheveux dont ta tête eſt blanchie, leve l'ancre, & va à la découverte d'un ſéjour plus fortuné :

détache tes penſées de ce monde, & donne-leur un mouvement vers l'éternité.

Ce monde, où nous vivons enivrés d'une folle joie, qu'eſt-il en effet? un vaſte ſéjour de deuil, chargé de tombeaux, tapiſſé d'emblêmes funèbres que la mort ſuſpend ſans ceſſe autour de nous. Le nuage qui porte le trépas fond ſur nos têtes en plein midi, & nous enſevelit nous & nos projets dans la nuit du cercueil. Du fragile théâtre de la vie, où nous folâtrons, du milieu de nos feſtins & de nos danſes tout à coup interrompues, nous tombons dans l'abîme où s'engloutit l'eſpéce humaine. Soulevés par un ſouffle du ſein de la terre, agités un moment dans l'athmoſphere qui nous anime, nous rentrons auſſitôt dans la pouſſière de nos ancêtres que nous foulions ſous nos pas, pour être foulés nous-mêmes ſous les pas de nos enfans, & dormir ſous la

terre, juſqu'à ce que le pied du Tout-Puiſſant, renverſant ce frêle Univers, éparpille la pouſſière de notre globe, & que nous fuyions éperdus des ruines de nos tombeaux à la clarté d'un jour éternel. L'homme naît; étonné de vivre il jette un regard autour de lui : par-tout ſes yeux rencontrent les épitaphes preſſés des mortels qui l'ont précédé : il pouſſe en les liſant un profond ſoupir, & s'abîme. Il a ſubi le ſort qu'il déploroit. Pleurer un inſtant les autres, être pleurés nous-mêmes l'inſtant qui ſuit; voilà notre partage.

Que l'homme eſt inſenſible ! Le tems fuit; la mort accourt, la cloche funèbre retentit dans l'air, l'éternité menace; tout eſt en mouvement, tout eſt en allarme, tout fait effort : tous les êtres ſe hâtent, avancent vers leur terme : tous avertiſſent, preſſent l'homme d'avancer vers le ſien : & l'homme ſeul, lui dont l'alternative

eſt extrême, dont la deſtinée ſera irrévocable, lui qui ſuſpendu par un fil ſur l'abîme, ſe balance un moment au-deſſus, & tombe; l'homme tranquille s'aſſoupit & ſommeille en paix au bruit de cette tempête univerſelle des êtres ! Eveille-toi, malheureux. Jette les ſceptres & les couronnes; mais retiens tes années, & ſois-en économe. Saiſis l'inſtant qui fuit. L'éternité repoſe ſur l'aîle d'une heure : force le tems d'arrêter ſon char, de te remettre le tréſor de ta deſtinée qu'il emporte. Implore-le, conjure-le de te rendre encore les jours qu'il t'a prêtés. Ce prodige eſt poſſible à la vertu. Elle peut faire revivre dans le jour préſent ceux que l'homme a laiſſé périr : elle peut entaſſer dans l'eſpace étroit d'un moment la valeur d'une vie entière.

Mortels, rappellez la vertu pour reconquérir toutes les heures uſur-

pées par la frivolité : rendez l'exiſtence à cet amas de momens que le vice a anéantis (*a*). Songez que perdre le tems, c'eſt perdre plus que du ſang. C'eſt mutiler ſon être : c'eſt commettre un vrai ſuicide.

NOTE.

(*a*) Les hommes frivoles ſe fatiguent à pourſuivre, à diſputer les pailles légères qui flottent ſur le torrent des jours. Pourquoi mépriſent-ils la voix de la raiſon, de ce Dieu qui murmure au fond de leur cœur ? Pourquoi courir demander à la folie un bonheur qui eſt ſous notre main ?

Le tems eſt un Dieu tout-puiſſant. Il n'eſt jamais neutre, & ne reſte jamais indifférent. Ce n'eſt pas pour l'être qu'il a été envoyé des Cieux en ambaſſade vers l'homme, lorſqu'il fut ſéparé de l'orbe myſtérieux & parfaitement rond de l'éternité, & jetté au deſſous des Cieux qui veillent ſur lui dans ſon nouveau ſéjour. Les heures, les jours, les mois, les années ſont ſes nombreux enfans : tandis qu'il vole, ils ſe jouent & s'agitent autour de lui, comme une multitude d'aîles, ou plutôt comme autant de plumes inégales qui compoſent les vaſtes aîles de leur Père.

Pourquoi hâter encore le vol du tems déjà ſi rapide par lui-même ? Pourquoi accélérer par nos vanités légères la fuite de nos jours ? Sçais-tu ce qui en

réſulte ? L'homme fuit du tems, le tems fuit de l'homme, & cette double fuite en ſens oppoſés doit néceſſairement finir bientôt par le divorce éternel de l'homme & du tems.

O, que tous les jours paſſés fuſſent encore à venir ! Ainſi penſe l'homme à ſon réveil ! Dieu fait pour nous ce miracle étonnant. Le jour d'hier eſt revenu dans le jour d'aujourd'hui avec le pouvoir d'expier nos fautes, de nous relever de notre chûte, de nous enrichir, & de ramener la paix dans notre ame. Ne ſouffrons pas qu'il ſubiſſe encore le ſort du jour qui l'a précédé, qu'il expire dans la folie, & que s'évaporant comme une vaine fumée, il laiſſe notre ame noircie & ſouillée. Tant de jours ſi libéralement accordés ne ſerviront-ils qu'à nous appauvrir ? L'homme ne ſe laſſera-t-il point de commettre le crime, parce que Dieu ne ſe laſſe point d'être généreux ?

Les heures, comme les Parthes, nous bleſſent en fuyant, lorſque la folie borne notre vue au tombeau, engourdit en nous tout ſentiment de l'avenir, éteint toute paſſion pour les biens immortels, rompt toute correſpondance avec les cieux, enchaîne notre liberté, empriſonne dans le corps tous nos deſirs, coupe les aîles de l'ame qui les avoit reçues pour prendre ſon eſſor vers l'éternité, la force de tendre vers le centre de la terre, & de ramper dans la pouſſière. Alors l'homme perd de vue le but éclatant de ſa carrière, & demeure abattu. Nos facultés ſont abruties, enſevelies dans la fange impure du monde, ce gouffre où s'engloutiſſent des ames immortelles, deſtinées à s'élever juſqu'aux Cieux, à y briller ſur des trônes qui ne devoient jamais changer de maîtres. Quoique formé du limon de la terre, l'homme qui tombe, tombe de la hauteur des Cieux.

Que l'homme eſt un être reſpectable ! quiconque ſçait ſe reſpecter ſoi-même, mépriſe le monde.

L'eſprit de chaque jour décédé, revient errer autour de nous : ſelon l'uſage que nous en avons fait, il nous adreſſe le ſourire gracieux d'un Ange, ou nous montre le front menaçant d'une furie.

Au jour du jugement quand la terre ceſſera d'être, auſſi troublés que les fourmis dont le pied a détruit le petit monde où elles vivent, nous nous leverons pour ſubir une deſtinée éternelle, heureuſe, ou malheureuſe, ſuivant le choix qu'aura fait la volonté deſpotique de l'homme.

Les cadrans deviennent inutiles dès que le Soleil eſt couché : les avertiſſemens que nous donne la mort le deviennent auſſi pour l'homme que l'aſtre radieux de ſa raiſon éclaire.

Tuer le tems, c'eſt écraſer le germe naiſſant d'où devoit ſortir un Ange.

QUATRIEME NUIT,

Adreſſée à la Ducheſſe de P. D. (*a*)

NARCISSE.

Ignoſcenda quidem, ſcirent ſi ignoſcere Manes!

Virgile.

SORTANT des rêves biſarres où le ſommeil égaroit ma penſée, je m'éveille encore une fois! La nuit tient l'Univers enveloppé de ſes ombres. Le ſeul flambeau de la raiſon luit devant mon ame. Hélas! C'eſt pour verſer des larmes que mes yeux s'ouvrent dans les ténèbres! L'amant plein d'eſpoir & d'impatience court aux lieux fortunés où l'attend ſon amante. Auſſi exact que lui, je me trouve ponctuellement au rendez-vous où m'attend la douleur. Voici l'heure que je lui ai jurée; voici l'heure où nous veil-

lons ſeuls toutes les nuits, où nous nous entretenons enſemble, mes maux & moi !

Divinité des ames ſenſibles, ô lune, ô toi qui dans les heures de ſilence règnes en paix & ſeule ſur la foule des aſtres, deſcends de ton trône d'argent, quitte les airs, & viens m'inſpirer des chants dignes des Cieux. Aimable ſœur du Soleil, tu conduis en ſon abſence la marche nocturne & ſolemnelle des ſpheres : tu entends l'harmonie de leurs mouvemens. Elle ne parvient jamais à l'oreille des mortels éloignés. Daigne, dans un ſonge favorable, répéter à mon ame leurs céleſtes accords, & que leur douce mélodie paſſe dans les accens plaintifs de ma muſe.

Ah ! Je ſens déjà ta mélancolique influence ; elle pénetre mon ame attendrie. Mon ſujet te plaît & t'intéreſſe. Je pleure la perte d'une beauté modeſte & touchante comme la tien-

ne...

ne. . . . ô ma chere Narciſſe, je crois te voir pâle & triſte; je crois t'entendre dire à mon ame; « il eſt nuit » pour moi, ma jeuneſſe & mes plus » chères eſpérances ſont enſevelies dans une nuit éternelle » ! . . . . Non jamais la nuit qui s'éleva du tombeau de Philandre, ne fut ſi noire & ne m'enveloppa de vapeurs auſſi mortelles ! ô chaîne de malheurs ! Ils viennent rarement ſeuls. Ils aiment à ſe ſuivre par troupes, à ſe preſſer en foule ſur les pas d'un malheureux ! La tombe où Philandre eſt deſcendu n'étoit pas encore fermée, que Narciſſe le ſuit & rejoint ſon amant. Occupé à gémir ſur la cendre de mon ami, il me faut auſſi pleurer ma fille. Elle vient uſurper les triſtes droits de Philandre, & me demander pour elle les larmes que je verſois pour lui.

En frappant coup ſur coup, la mort confond mes ſoupirs, & jette le trouble & la diviſion entre mes maux.

Ma douleur incertaine ne ſçait où s'arrêter, ni lequel des deux pleurer le premier. O mon ami, ô ma fille! mon cœur ſe déchire entre vous. Cher Philandre, c'étoit donc ta deſtinée de m'offrir dans ta perte le préſage funeſte d'une ſeconde perte! Le coup qui t'a frappé me menaçoit d'un autre! Comme cet oiſeau ſiniſtre que je vois voler ſur ma tête & menacer ma paix, la mort, en te dévorant ſous mes yeux, m'annonçoit qu'une ſeconde victime alloit encore devenir ſa proie. La cruelle a plongé Narciſſe dans le tombeau, au printems de ſes jours; lorſque ſa jeune ame ne faiſoit que de s'ouvrir à la vie & au bonheur. Le bonheur! Hélas! En eſt-il ici bas? C'eſt un fruit interdit à la bouche affamée des mortels!

Qu'elle étoit belle! Qu'elle avoit de douceur! Combien ſon innocence ajoutoit de charmes aux charmes de ſa jeuneſſe! Que d'enjouement & de

gaieté ! Rien ne manquoit à ſon bonheur. (*b*) La fortune & la vertu lui prodiguoient tous leurs dons d'une main libérale. Pour en jouir, il ne lui falloit que des jours. Hélas ! tant d'éclat n'a ſervi qu'à la faire remarquer plutôt de la mort. Comme elle a été tout à coup précipitée du faîte du bonheur ! ainſi tombe, atteint d'un plomb meurtrier, le chantre mélodieux des forêts, au moment même où il charmoit les airs par ſon brillant ramage. Il expire au milieu de ſa douce chanſon interrompue..... Il n'eſt plus de voix dans le bocage que ſes concerts animoient, & l'on y ſent rentrer la ſombre horreur d'un vaſte & triſte ſilence. O ma fille, dans quelle ſolitude profonde tu as laiſſé ton Pere ! Je ne l'entendrai donc plus, cette voix touchante qui alloit à mon cœur. Mon oreille eſt encore remplie du doux murmure de ſes derniers ſons. Le frémiſſement délicieux qu'elle

excitoit au fond de mon ame émue, y dure encore, & la pénetre d'une triſteſſe mêlée de volupté... mais la triſteſſe eſt la plus forte... O ma fille, ma fille..... Je voudrois t'oublier!

Beauté, jeuneſſe, voix ſéduiſante, gaieté, vertu, cœur fait pour aimer... Qu'a de plus le Ciel à donner aux mortels? Le Ciel avoit fait tous ces dons à ma fille; ma fille étoit mon tréſor; & moi j'étois... Ah! j'étois le père le plus heureux.... Titre brillant & vain qui me cachoit l'abîme de miſère où j'allois tomber! La mort offenſée de mon bonheur, a fait ſigne au ver d'attaquer cette roſe ſi belle. A peine fleurie, il l'a piquée; elle eſt tombée avant d'être fanée: elle a été la proie d'un moment.

Que les biens de la vie ſont trompeurs! Ils nous donnent un moment de plaiſir, & nous livrent à la peine qui nous abreuve à longs traits de

toute ſon amertume. O combien le ſentiment de la perte eſt plus vif que celui de la jouiſſance ! Le nom de pere me cauſe plus de triſteſſe qu'il ne m'a jamais donné de joie. En quel état j'ai vû ma fille ! telle qu'un jeune arbriſſeau, renverſé par un orage du printems, lorſque tous ſes boutons ouverts venoient de s'épanouir en fleurs, j'ai vû Narciſſe étendue, belle encore dans les bras de la mort ! En la voyant mourir, les ſanglots de la tendreſſe & de la pitié me ſuffoquoient. Je ne l'ai jamais tant aimée qu'au moment où je l'ai perdue ! Quel eſt le ſage auſtère qui n'excuſera pas mes ſoupirs ? Mépriſez l'homme ſuperbe qui rougit de pleurer. L'homme ne s'avilit point en répandant des larmes. La raiſon permet les pleurs à un être malheureux & ſenſible ; elle n'en défend que l'excès. O vous que la mort a privés d'une fille accomplie, ayez pitié de moi !

Dès que je vis ſes beaux yeux perdre leur éclat & ne plus jeter que des regards éteints & languiſſans ſur les objets de la vie; une pâleur mortelle décolorei ſes joues de roſes, & de noirs préſages paſſer dans l'ame de tous ceux qui la voyoient; eh qui pouvoit ſe raſſaſier de la voir! Peres ſenſibles, jugez avec quelle précipitation je l'arrachai de ſon climat natal, où le noir Borée ſouffloit le froid du trépas! Mes Bras paternels la portèrent plus près (*) du Soleil. J'eſpérois que le Soleil la ranimeroit de ſes rayons bienfaiſans. Mais l'aſtre inſenſible voit languir avec indifférence la beauté comme les fleurs; il a laiſſé Narciſſe pencher ſa tête mourante & ſuccomber dans mes bras, comme il laiſſe un lis ſe courber & mourir dans nos jardins.

(*) A Montpellier.

Lis majeſtueux, & vous peuple de fleurs qui émaillez la verdure de nos champs; vous qui vivez d'ambroiſie, vous qui buvez les doux rayons de l'aſtre qui vous colore, & rajeuniſſez vos attraits dans les roſées du matin & du ſoir, vous aimiez que ma fille vous cueillît, vous deveniez plus belles dans ſes mains, vous portiez à ſes ſens délicats un parfum voluptueux & pur comme ſon ame. Aimables fugitives, êtres charmans, qui exiſtez avec l'homme, qui naiſſez pour embellir ſon ſéjour : ô combien votre ſort eſt plus heureux que le ſien ! Vous paſſez, il eſt vrai, comme lui, dans un rapide inſtant : mais vous ne partagez pas ſes éternelles douleurs !

Telle eſt notre triſte deſtinée. Pour goûter le plaiſir, il faut éprouver le trouble & les tranſports de la paſſion. Mais nos paſſions ne s'attachent qu'à des objets fragiles qui périſſent tôt ou tard. Le chagrin ſuccede : & que le

chagrin eſt cuiſant après le tranſport du plaiſir ! Homme préſomptueux qui oſes eſpérer le bonheur ſur la terre, ne ſçais-tu pas encore qu'il ne peut jamais croître ſur cette terre ingrate & malheureuſe ? Lorenzo, toi dont les deſirs l'appellent à tout moment, que mes malheurs t'inſtruiſent. Sois ſage aux dépens de ton ami. Ne t'appuie point ſur la terre. Ses biens ſont plus frêles que les roſeaux : toujours armé d'une pointe pénétrante qui déchire, le plaiſir, en s'enfuyant, nous perce le cœur, & le laiſſe ſanglant & déſeſpéré.

Idée cruelle, éloigne-toi : puiſque je n'ai plus d'eſpoir, ceſſe de me tourmenter.... Mes efforts ſont vains ; je ne peux renoncer à ſonger à ma fille ; je ne peux en détacher mon ame... L'image que nous voulons repouſſer, s'irrite contre nous, réveille tous nos maux, les rallie, les ramene à la charge & nous accable. O ma fille,

enlevée à la fleur de tes ans, à ton heure nuptiale : au moment où la fortune te sourioit avec ton amant, lorsque ton ame ouverte au plaisir commençoit à sentir le bonheur d'être, lorsque les aveugles mortels te nommoient hautement la plus heureuse des amantes .... c'est alors que ta cendre reste sur une terre étrangère ! Ses durs habitans n'ont pû te refuser des larmes. Parce que tu n'adorois pas Dieu à leur manière, ils s'étonnoient de s'attendrir sur toi. Mais si les cruels ont pleuré, ils n'en étoient pas plus humains. Tandis que la nature les forçoit de donner des larmes involontaires à la mort de Narcisse, la superstition insensible se livrant à son extravagance lui refuse un tombeau (*).

(*) On voit que c'est la douleur d'un Père et d'un Protestant qui parle.

O zèle barbare & haï d'un Dieu bienfaiſant ! Ces hommes impitoyables ont refuſé de répandre une pouſſière ſur une pouſſière ; bienfait dont ils ne privent pas les plus vils animaux ! Que pouvois-je faire ? Qui pouvois-je implorer ? par un pieux ſacrilége j'ai dérobé furtivement un tombeau pour ma fille... Mais j'ai outragé ſa cendre. Lâche dans mon devoir, craintif dans l'excès même de ma douleur, mes mains l'ont placée à la hâte dans ce tombeau. Au milieu de la nuit, enveloppé des ténébres, d'un pied tremblant, étouffant mes ſanglots, reſſemblant plus à ſon aſſaſſin qu'à ſon ami, je lui ai murmuré tout bas mes derniers adieux, je me ſuis enfui comme un coupable.... Pere ingrat & lâche, tu n'as point écrit ſon nom ſur ſa tombe. Inconnue, oubliée, ta fille eſt foulée ſous les pas de ces étrangers inhumains ! Que ma crainte étoit vile & crimi-

nelle ! Comment ai-je pu redouter ſes ennemis, tandis que j'obéiſſois aux loix les plus ſolemnelles de la nature ? Chere ombre, pardonne à la néceſſité cruelle. La douleur & l'indignation ſe diſputoient mon cœur : l'exécration ſe mêloit à ma prière. J'étois tranſporté de fureur contre l'homme, en adorant ſon Dieu. Je ne pouvois voir ſans horreur cette terre ſauvage poſſéder le tréſor ſacré de ta cendre. J'ai foulé de rage ſous mes pieds ce ſol barbare, & j'ai encore été plus humain que ſes habitans, en leur ſouhaitant à tous dans ma juſte douleur le tombeau qu'ils t'ont refuſé.

Mon reſſentiment peut-il être criminel ? Le crime eſt d'outrager les morts. Que les morts ſont ſacrés ! La main qui déploya ſur le firmament ce voile brillant d'azur, & qui donna l'or pour vêtement au Soleil, n'eſt-elle pas auſſi la main qui travailla la pouſſière reſpectable de l'homme, &

en fit le chef-d'œuvre de la création ? Dans le moment où les passions se taisent, où l'humanité s'éveille, où la haine meurt, où l'ennemi pardonne ; c'est alors que la superstition s'irrite contre une cendre, & insulte un corps innocent (*c*) !

Que cette conduite est révoltante dans une race d'êtres malheureux, qui ne sont nés que de l'amour, qui ne subsistent que par l'amour, qui ne goûtent de bonheur qu'à s'aimer, & qui n'ont pour s'aimer qu'un instant, que le destin reprend aussi-tôt & abîme dans une nuit éternelle ! Non, la nature ne voit point dans son sein de monstre plus étrange & plus affreux que ne l'est un homme insensible au malheur d'un homme. Combien de fois l'homme est perfide jusques dans ses caresses ! S'il secourt son semblable, son orgueil distribue les affronts avec les bienfaits. Sa pitié, son humanité outragent l'infortuné en lui tendant

la main. Qu'il doit donc être terrible quand il ſe venge ! O lune, pâlis d'effroi : aſtres paiſibles, fuyez, cachez-vous dans les voiles de la nuit, épargnez-vous l'horreur de m'entendre. L'homme eſt pour l'homme le fléau le plus cruel & le plus inévitable. Le grain noircit l'horiſon & préſage la tempête. Avant de s'abîmer les tours s'entrouvrent : un tonnerre ſouterrain annonce l'exploſion enflammée des volcans. La terre tremblante avertit qu'elle va dévorer. La fumée ondoyante décèle l'incendie. Mais la foudre qui part des mains de l'homme, ne brille, ne tonne qu'à l'inſtant où elle écraſe. Il cache de plus en plus ſon poignard ſous le manteau de l'amitié, juſqu'à ce qu'il l'ait appuyé ſur le cœur de ſa victime. M'accuſera-t-on d'exagérer ? Plût à Dieu ! Dieu qui voit à nud le cœur de l'homme, en a voilé, en a ſauvé à tous les êtres le hideux ſpectacle.

Trouvera-t-on que je me ſois trop livré à mon reſſentiment ? Eh quel homme peut reſter calme & froid, lorſqu'il ſouffre dans la partie la plus ſenſible, dans ſes amis ? O honte du genre humain ! Le vertueux Philandre avoit des ennemis ! Il a goûté toute l'amertume de cette triſte vérité, & je la ſentois en lui. Mais hélas ! ni lui ni moi nous ne ſentons plus. O Narciſſe, plaie récente de mon cœur, tous mes chagrins paſſés ſe ſont abîmés dans le ſentiment de ta perte. Elle m'a laiſſé bien d'autres ſoins & bien d'autres douleurs. Mon cœur eſt déchiré d'autant de traits, que (*d*) j'ai vû de maux ſe raſſembler ſur ta tête. Il ſemble que le deſtin eût fait de toi un choix cruel, pour me rendre ta mort plus amère, & la nuit de ta tombe plus profonde. O ma fille, ſi tu entends encore la voix de ton pere, repaſſe avec lui dans ta mémoire les circonſtances qui ont ſi triſ-

tement diſtingué ton trépas des morts ordinaires. Elles ſont toutes préſentes à mon ame, & chacune d'elles, comme une hydre inépuiſable me tourmente à la fois de mille douleurs. Quelle eſt la vertu qui ne ſuccomberoit pas ? Et quel effort puis-je faire ſous le fardeau des maux qui m'accablent ? Des torrens de larmes ne ceſſent de rouler ſur mes joues flétries: il ne me vient pas une penſée, une réflexion qui n'en groſſiſſe le cours. J'ai beau en verſer : je ne peux en épuiſer la ſource : elles ne me ſoulagent point, ma douleur s'en irrite. Non, mes larmes, ni celles de mes amis ne peuvent ſuffire pour une telle perte. Chere Narciſſe, je communiquerai ma triſteſſe à l'univers entier : je t'obtiendrai les pleurs du genre humain. Par-tout où la renommée portera ton nom, par-tout où mes vers rediront ta mort funeſte, tu recevras les ſoupirs des cœurs ſenſibles : le jeune

homme dans la fougue de l'âge & des plaisirs, suspendra sa joie pour s'attendrir sur ton sort : il ira, mélancolique & pensif, rêver à toi au milieu des tombeaux.

NOTES.

(a) Rival d'Endymion, je fais ma cour à la sœur du jour dont les regards sont pleins de douceur. Ma muse est la premiere qui ait imploré son assistance. Toi, (*) qui dernierement empruntas le visage de Cynthia & voilas tes attraits de son éclat modeste ; ô qui sçais t'inspirer toi-même dans les heures paisibles de la nuit, dis pourquoi Cynthia ne seroit pas la Déesse des Poëtes ! Comme tu pris son croissant & ses attributs, elle aussi prend ton caractère, & n'en est que plus Déesse.

Est il donc des esprits opiniâtres qui osent contester les avantages qui naîtroient de cette révolution dans le monde poëtique ? ô vous, favoris des muses, adressez dans le silence de la nuit vos vœux ardens à la sphere lunaire ; ne souffrez plus que l'ambitieux Dieu du jour envahisse les droits de sa sœur, qui peut aussi bien que lui vous inspirer des chants immortels.

O lune, quel est le nom qui te plaît davantage ? T'appellerai-je Cynthia, ou Cyllene, ou Phébé, ou

(*) La Duchesse de P.---D. avoit paru sous les attributs de la Lune au bal du Duc de Norfolke.

si tu aimes mieux te nommer la belle P---D. des Cieux ? Le charme de ce nom n'est-il pas plus puissant pour te faire descendre sur la terre, que les magiques enchantemens de la fabuleuse Circé ? Viens, mais apporte avec toi des célestes banquets le génie du chant, & verse-le dans mon sein. Au milieu des songes que tu fais naître, je suis le premier des Poëtes qui t'aye rendu des hommages, mais je ne serai pas le dernier, si tu es aussi bienfaisante que le promet ton nom. Oui, tu me seras propice : tu t'intéresseras au sujet que je vais chanter : il est comme toi doux, modeste & mélancolique : tu es femme, tu es belle : & je célebre une belle.

La larme infidèle qui naissoit dans mes yeux pour Philandre, est usurpée par Narcisse, ou se partage en tombant entre ma fille & mon ami. --- Les traits rivaux de la mort se disputent mes soupirs. -- Des boutons de joie qui germent sous le climat rigoureux de la vie humaine, il en est bien peu qui s'épanouissent en fleurs avant que l'inclémence de nos destins les ait flétris & desséchés. --- La fortune avoit bâti le nid de Narcisse sur les hauteurs : mais la mort aime à frapper un but élevé. --- Voix mélodieuse, beauté, jeunesse, amour, vertu, gaieté : de ce groupe d'idées brillantes, de ces fleurs de paradis, j'en fais un bouquet avant qu'elles soient entiérement fanées : je me prosterne & le présente aux Cieux. --- De même que les corps animés augmentent de poids, dès qu'ils sont dépouillés de la vie ; ainsi un bien perdu pèse plus pour la tristesse, qu'un bien gagné ne pèse pour la joie.

Ils ont outragé la cendre d'un ange. --- Lucifer fut plus excusable dans sa fureur, quand il disputa les ossemens du Patriarche. Ce n'étoit pas tant la méchanceté que l'orgueil, qui excitoit les transports de sa rage.

Un eſſain de maux plus nombreux que la nuée de ſauterelles qui couvrit le pays que le Nil arroſe, s'eſt aſſemblé ſur ta tête. — Le ſouvenir de la mort de Narciſſe fait rebrouſſer les penſées les plus joyeuſes de l'âge le plus gai droit à la vallée des morts, cette vallée ſilencieuſe, ou la nuit repoſant ſur des deſtinées imparfaites les couvre ſous l'abri de ſes aîles noires, & attend le jour terrible qui doit mettre fin à tous les changemens, & fixer tout dans un état permanent.

CINQUIEME NUIT,

Le remede contre la crainte de la mort.

YORCK, ma muſe oſe s'élever juſqu'à toi. Ne t'offenſe point de ſon audace : c'eſt la reconnoiſſance qui la conduit à ſon bienfaiteur. Quoique jeune & careſſé de la fortune qui te ſourit, ton oreille ne ſera point bleſſée de mes chants ſérieux.

Que la crainte de la mort eſt profondément imprimée dans le cœur de l'homme ! Ecoute mes vers : je chante ſon ſouverain remède.

Heureux l'homme qui dégoûté des plaiſirs factices d'un monde tumultueux, & de tous ces vains objets qui s'interpoſent entre notre ame & la vérité, s'enfonce par choix ſous l'ombre épaiſſe & ſilencieuſe

des cyprès, visite les voutes sépulcrales que le flambeau du trépas éclaire, lit les épitaphes des morts, pèse leur poussière, & se plaît au milieu des tombeaux! Ce sombre empire, où la mort est assise au milieu des ruines, offre à l'homme un asyle paisible où son ame doit entrer souvent & promener ses pensées solitaires. Que l'air qu'on y respire est salutaire à la vérité, & mortel pour l'orgueil! O mon ame, entrons-y sans effroi. Cherchons ici ces idées consolantes dont l'homme a tant besoin sur la terre. Pesons la vie & la mort; osons envisager la mort en face, & bravant ses terreurs par un mépris généreux, cueillons sur les tombeaux la palme des grandes ames. Puisse ma sagesse s'enrichir de mes malheurs & me payer mes larmes! (a)

Suis-moi, Lorenzo. Viens: lisons ensemble sur la pierre qui couvre ta

chere Narciſſe .. quel traité de morale ſublime elle tient ouvert ! Que ſon langage muet eſt pathétique ! Quels orateurs peuvent toucher comme elle une ame ſenſible ? L'éloquence des paroles peut nous émouvoir : mais que ſes images ſont foibles & mortes auprès des impreſſions vives & profondes dont la vue de cette pierre nous pénetre ! Avec quelle force elle parle à nos yeux ! Que de leçons renfermées dans la date que j'y vois gravée ! ..... demande-lui, ſi la beauté, ſi la jeuneſſe, ſi tout ce qui eſt aimable eſt de longue durée ! Homme, oſe donc déſormais compter ſur la vie. A peine puis-je rencontrer un tombeau, qui ne renferme un corps plus jeune que le mien, & qui ne me crie, viens : ..... & dans le monde entier, que trouvé-je qui me rappelle & m'attache à la vie ?

Mais quel objet nouveau frappe

mes regards. La tombe de Narciſſe vient de s'ouvrir devant moi. C'eſt l'auguſte vérité que j'en vois ſortir brillante & radieuſe, comme du fond de ſon ſanctuaire. Elle s'avance, je la ſens qui s'empare de mon ame, l'illuſion ſe diſſipe, les nuages dont les paſſions obſcurciſſoient ma raiſon, s'évanouiſſent, l'ombre a fui; à l'éclat de cette vive lumière mon horiſon s'étend, de nouvelles facultés viennent enrichir mon être. Je vois les objets inviſibles, je touche & je ſens les objets éloignés. Je ſuis préſent à l'avenir. Le monde & ſes plaiſirs impoſteurs ne m'en impoſent plus. (Ce n'eſt que dans la triſteſſe que l'homme ſçait les apprécier!) Les piéges que le vice me tendoit ſous les fleurs ſont découverts: le voile de la vertu tombe & me laiſſe contempler tous ſes charmes. Comme la vie s'écoule devant moi! Je vois les hommes tomber comme les feuilles de l'au-

tomne; les objets de leurs deſirs me paroiſſent auſſi légers, auſſi vils que la pouſſière qui s'éleve ſous leurs pas. Plus je conſidere la vie, plus elle me paroît vaine.

Ah ! C'eſt maintenant que je ſors de l'enchantement. Je conçois enfin les avis ſalutaires que la mort faiſoit retentir à mon oreille, & que j'ai ſi long-tems négligés. Loin d'en être émû, je vivois inſenſible & ſans allarmes ! Je me ſens atteint & frappé de tous les traits qu'elle a décochés ſur mes amis. Plus la fléche lancée dans l'air tarde à retomber, plus la bleſſure qu'elle fait eſt large & profonde. Dieu ! Que ſa pointe eſt pénétrante ! Qui appaiſera la douleur brûlante qui me parcourt & me dévore ? Quelle main bienfaiſante viendra retirer de mon ame cette penſée empoiſonnée, & verſer ſur mes plaies un baume rafraîchiſſant ? Ne pourrai-je donc ſans frémir atta-

cher, repoſer ſur la tombe un œil courageux & ſerein ?

Et pourquoi frémir à la penſée de la mort ? Ce paſſage n'eſt pas ſi terrible que nous l'imaginons. Ingénieux à nous créer des allarmes, nous nous tourmentons de nos chimères; nous formons un fantôme; nous lui donnons des traits menaçans; & bientôt oubliant qu'il eſt notre ouvrage, notre peur l'anime, nous friſſonnons à ſes pieds & nous ne pouvons plus lever les yeux ſur lui ſans pâlir de terreur.

L'image infidèle que nous formons d'après nos conjectures, n'a preſque aucune reſſemblance avec l'original. Et quel peintre a pû ſaiſir les véritables traits de la mort ? Ce tyran ne ſe repoſe jamais un inſtant. La crainte agite le pinceau dans nos mains tremblantes. L'imagination exagère. L'ignorance charge le portrait de ſes ombres, & la raiſon s'en épouvante.

Où eſt-elle, la mort ? Toujours future ou paſſée ; dès qu'elle eſt préſente, elle n'eſt déjà plus. Avant que l'eſpérance nous abandonne, le ſentiment eſt mort. Pourquoi nous remplir de noirs préſages ? Quand nous ſommes frappés nous recevons le coup, mais ſans en ſentir la douleur. La cloche funèbre, le drap mortuaire, la bêche, le tombeau, la foſſe humide & profonde, les ténèbres & les vers, tous les fantômes qui s'élevent ſur le ſoir de la vie & obſedent le vieillard ſont la terreur des vivans, & non pas celle des morts. Victime de ſa folle imagination & malheureux par ſon erreur, l'homme invente une mort, qui n'eſt point celle que la nature a faite, & par la crainte d'une ſeule, il en éprouve mille. Ecartons d'une main courageuſe ces ſimulacres trompeurs. La tombe eſt hermétiquement fermée; il n'en tranſpire aucun ſecret chez les vivans.

Quand la mort ſeroit auſſi effroyable, auſſi hideuſe que nous la peignons, qu'a donc le vieillard à craindre d'elle? Ne devroit-il pas, ſi les années le rendoient ſage, courir au devant d'elle, & lui demander un abri charitable dans ſes obſcures demeures? La vie a-t-elle donc tant d'attraits? En trouvons-nous toujours le deſir dans nos cœurs? Nos chants ne ſont-ils que des chants de joie? Ah! ſi l'homme laiſſoit ſa penſée s'arrêter ſur cette foule d'objets de dégoût dont nous ſommes entourés, ſon cœur quelque intrépide qu'il pût être, ſuccomberoit de douleur, en voyant la vanité de la vie, les vices des hommes, les foibleſſes de la vertu, les erreurs du ſage même, les maux ſans ceſſe renaiſſans, les biens imparfaits, toujours détruits dans le germe, & laiſſant après eux la peine qui ne meurt jamais.

Comment pouvons-nous nous

attacher de plus en plus à ce rocher ſauvage, ſtérile en biens, hériſſé de maux, dont le ſommet ſe couvre d'orages à toutes les heures, & ſous lequel menace un gouffre dévorant, fameux par les naufrages de l'eſpérance humaine ?

Sans parler de cette foule de maux inévitables dont l'homme eſt la proie: ſe paſſe-t-il un ſeul jour qui ne nous entende faire à la vie quelque reproche, qui ne révele au ſage quelque nouveau ſecret, quelque miſère inconnue, & ne le dégoûte d'en voir davantage ? Les heures perfides nous dupent. Tant qu'elles repoſent dans le ſein du tems, avant de nous appartenir, elles flattent nos deſirs, elles ne nous promettent que des douceurs. Qu'il eſt inſenſé celui qui les croit ! Elles nous trahiſſent l'une après l'autre : au lieu d'apporter un plaiſir, chacune d'elles nous laiſſe une peine & s'enfuit avec l'année. Cepen-

dant l'homme ne ſe rebute point de l'eſpérance : toujours crédule & toujours trompé, il ne ſort d'une erreur que pour retomber dans une autre ; l'expérience ne le corrige point : il veut voir l'inſtant qu'il n'a point vû. Ainſi la vie diſſimule avec nous juſqu'au dernier de nos jours, ſes maux ſont un ſecret qu'elle n'avoue qu'à l'homme expirant.

(*b*) Vivre toujours ici ? Eh pourquoi ? Pour ne voir que ce qu'on a vû, n'entendre que des redites, paſſer & repaſſer avec ennui ſur les mêmes traces, tourner avec fatigue dans un cercle éternel, revenir de la haine à l'amour & de l'amour à la haine, déſavouer aujourd'hui les deſirs du jour d'hier, bâiller ſur les mêmes plaiſirs, être forcés ſouvent d'implorer le malheur pour nous délivrer de l'uniformité dont nous ſommes excédés, & goûter du moins la triſte conſolation du changement.

Combien de fois dans les tranſports même du plaiſir, ſommes-nous tentés de demander : n'y a-t-il rien de plus ? Que le plaiſir eſt pauvre & borné ! La vie eſt ſi courte, & il meurt encore avant elle ! A peine avons-nous parcouru la moitié du cercle de nos jours, que le fond des ſentimens agréables eſt épuiſé. Il ne reſte plus de ſenſations neuves à eſſayer. Nous ſommes réduits à vivre de répétitions dont l'ennuyeuſe uniformité nous laſſe. Nous ne trouvons dans le préſent, que le goût inſipide du paſſé : les ſens raſſaſiés ſont prêts à le rejetter. Hélas ! nos premières années, comme des ancêtres prodigues, deshéritent en quelque ſorte les dernières; elles en diſſipent d'avance les plaiſirs & les douceurs.

Le malheur de vieillir vient encore aggraver & combler tous les autres : on ſe tourmente alors pour exprimer des jours une ſubſtance qui

n'y eſt plus. Le goût eſt uſé, les ſens ſont morts; les reſſorts de la machine décrépite ſe relâchent, les canaux s'obſtruent, les roues s'embarraſſent, s'arrêtent l'une après l'autre. Les alimens deviennent un fardeau qui tue au lieu de réparer; le plus ſobre éprouve les effets de l'intempérance: la joie même devient dangereuſe; ſi le vieillard prend encore ſa coupe dans ſes débiles mains, il tremble qu'à chaque inſtant la mort ne vienne l'arracher. La vie n'eſt plus qu'un champ épuiſé & nud qui ne produit plus. Pour charmer des jours ingrats, on eſt réduit à recueillir ſur le paſſé quelques réflexions, quelques commentaires agréables ſur les rôles qu'on a joués dans le monde, & ſur les vains projets qu'on a formés. Ainſi les plaiſirs ſe détachent de l'homme, s'envolent l'un après l'autre, & laiſſent le malheureux affamé dans une ſolitude aride & dépouillée, au mi-

lieu d'une nuit totale, plus ſombre que celle qui enveloppe maintenant l'hémiſphère. Heureux celui qui peut alors ſe promettre l'approbation du Juge ſuprême, au moment où l'ame, forcée d'abandonner ſa dépouille, va rendre à la fortune tous ſes faux ornemens, & laiſſe tomber ſon maſque de chair en quittant le théâtre de la vie.

Ce tems eſt venu pour moi : le monde que j'habitois n'eſt plus : un nouveau ſuccède, où règnent de nouveaux uſages. Une troupe légère d'acteurs étrangers arrivent ſur la ſcène pour m'en chaſſer ou pour s'y divertir de moi. Comme ils s'étonnent de me voir ! Je les regarde avec la même ſurpriſe. Mon voiſin m'eſt inconnu. Hélas ! Ce n'eſt pas là ce qui m'afflige le plus, il eſt un chagrin plus cruel que je ne dois qu'à la vieilleſſe & au malheur d'être trop long-tems privé de la mort. Mon roi, qui me

faiſoit autrefois un accueil ſi gracieux ne me reconnoît plus. Retirons-nous du monde. Que me faut-il de plus pour m'en dégoûter ?

Mais quoi ? Ce malheur m'eſt-il particulier ? Je ſuis oublié aujourd'hui ? Eh ! l'on s'eſt ſi long-tems ſouvenu de moi. Un objet qui s'offre de trop près à la vue, l'importune & l'offuſque, & ſon ardeur à ſe montrer l'empêche d'être apperçu. Lorſque je vais confier mes peines à l'oreille des courtiſans, ils m'écoutent avidement, ils ſavourent avec un plaiſir ſecret ce nectar ſi délicieux pour les grands, & me ſerrant la main, ils me prient en grace de revenir demain. Refus, peux-tu te maſquer ſous une forme plus ſéduiſante ?

York, ne crois point que je m'écarte de mon ſujet ? C'eſt diminuer la crainte de la mort que de rabaiſſer le prix de la vie. Plus on a d'indifférence pour elle, & mieux on en jouit :

il

il faut la traiter comme ces coquettes capricieuſes qui accordent de préférence leurs faveurs à l'amant adroit qui affecte le plus de les dédaigner.

Depuis deux fois le tems que les Grecs employèrent à réduire la ſuperbe Troye, je m'obſtinois à aſſiéger ſans ſuccès les faveurs de la Cour. Hélas ! Que l'ambition eſt un mauvais moyen de s'enrichir ! elle n'a fait qu'appauvrir encore le peu que je poſſédois, en empoiſonnant ſa jouiſſance. Pourquoi deſirer ? C'eſt de toutes les occupations la plus cruelle. Donnez-moi l'homme le plus robuſte & dans la ſanté la plus floriſſante : l'ambition en fera bientôt une ombre pâle & décharnée ſemblable à moi. Euſſiez-vous tous les tréſors du nouveau monde, ſi vous avez encore de l'ambition & des deſirs, vous reſterez pauvre. Air pur, repas frugal, dons précieux de la vie champêtre, c'eſt vous qui m'avez enfin guéri de

cette maladie contagieuſe des cours.

Bénie ſoit à jamais la main divine qui m'a conduit ſous l'abri de cette humble chaumière, où j'ai retrouvé le doux repos de mon ame. Le monde eſt un vaiſſeau pompeux flottant ſur des mers dangereuſes : on le regarde avec plaiſir : mais on ne l'aborde qu'avec péril. Ici en ſûreté, jetté à terre ſur une ſimple planche, j'entens le tumulte confus de la foule, comme le mugiſſement des mers éloignées, ou le bruit ſourd de la tempête mourante; & méditant dans un calme profond mon ſujet ſérieux, j'apprends à combattre les terreurs de la mort. Ici, comme un berger, qui du fond de ſa cabane, appuyé ſur ſa houlette, & faiſant réſonner ſon chalumeau, promène ſes regards ſur la vaſte étendue des campagnes, je ſuis de l'œil la chaſſe féroce de l'ardente ambition : je vois une meute nombreuſe d'hommes bruyans, bri-

ſant les barrières des loix, franchiſſant les bornes de la juſtice, loups pour la rapine, renards pour la ruſe, tantôt pourſuivant, tantôt pourſuivis & tour à tour la proie l'un de l'autre, juſqu'à ce que le trépas, cet infatigable chaſſeur, vienne les engloutir tous dans leur dernier terrier.

Pourquoi tant de fatigues pour des triomphes ſi courts ? La fortune des riches, la gloire des Héros, la majeſté des Rois, tout finit par « cy gît. » Des peines à ſouffrir, des biens qu'il faut laiſſer, tel eſt l'inventaire exact de la vie, & la pouſſière en pouſſière eſt le terme de toutes les grandeurs de la terre. Si mes chants paſſent à la poſtérité, elle apprendra qu'il exiſta un homme nourri parmi les courtiſans, quoique né dans l'Angleterre, qui fit réflexion que la fortune pourroit bien arriver trop tard d'un jour, qui ne s'eſt point

amuſé ſur ſon lit de mort à arranger des projets de fortune & de vie, & qui a penſé que la néceſſité de mourir valoit bien la peine de l'en diſtraire.

La jeuneſſe ſans expérience, attirée par une lueur trompeuſe, ſe précipite ſur une foule de maux. Les années inſtruiſent l'homme; il ſe détrompe en vieilliſſant : mais dès qu'il a trouvé l'art de vivre, les portes de la mort s'ouvrent.

J'entens la vieilleſſe inſatiable crier ſans ceſſe. « Encore des jours, encore des richeſſes, encore des plaiſirs ». Il n'eſt plus de plaiſirs, quand le ſentiment eſt éteint. Il ne ſuffit pas de poſſéder l'objet : Pour en jouir, il faut des ſens. Vainement nous nous fatiguons à tendre de nouveau, à rajuſter l'arc uſé dont la nature relâche & briſe ſucceſſivement toutes les cordes. Quel excès de folie ! Comme on voit les ombres s'allonger à me-

ſure que le ſoleil s'abaiſſe, nos deſirs croiſſent & s'étendent ſans fin ſur le ſoir de la vie.

Quelle fureur vous poſſede, vous qui voulez mourir riches ? O mes contemporains, reſtes de vous-mêmes, chétives ruines humaines, chancelantes ſur le bord du tombeau ; nous verra-t-on comme ces arbres décrépits, pouſſer encore plus profondément nos viles racines ſur ce ſol malheureux ; & l'embraſſer plus étroitement, à meſure que nous vieilliſſons ? Nos mains flêtries & ridées ſeront-elles toujours étendues dans le vuide de l'air, tremblantes à la fois de vieilleſſe & d'ardeur pour ſaiſir des fantômes qui les fuient ? L'homme a beſoin de ſi peu & pour ſi peu de tems ! Tout à l'heure il va rendre à la nature avare ſa propre pouſſière, qu'elle ne lui a prêtée que pour une heure.

C'eſt bien aſſez, triſte vieillard,

d'avoir vécû au milieu des orages : va du moins mourir ſous l'abri du port. Tu devrois fuir les témoins & la foule, cacher dans l'ombre de la retraite la décadence de ta raiſon, l'affoibliſſement de ta volonté & les ruines de ton être. Tu devrois te prédire à toi-même ton avenir, & t'eſſayer à la mort. Que ne vas-tu rêver en ſilence & promener tes pas ſolitaires au bord du ſombre rivage d'où tu dois bientôt t'embarquer ſur une mer inconnue ? Enrichis ton ame : amaſſes ſur ton bord une ample proviſion de vertus, & attens en paix le vent qui doit d'un ſouffle te lancer dans des mondes éloignés : qu'ils paroîtront nouveaux à l'homme qui ne ſe ſera pas accoutumé à les reconnoître de loin par la penſée ! . . . .

Quand les hochets de la vie s'échappent de nos mains défaillantes, il ne faut plus rien eſpérer des ſens : il eſt tems de fouiller dans ſon ame,

d'y puiſer des plaiſirs plus nobles, & d'exercer ſes facultés ſur des objets immortels. Ce n'eſt plus dans le préſent, c'eſt au-delà du tombeau qu'il faut chercher le bonheur. Sur la terre, il ne reſte d'autre bien à prétendre que l'eſtime & la paix. La première s'accorde à la réputation d'être ſage : la ſageſſe ſeule peut donner la ſeconde. Si nous ſouffrons que la folie nous enleve l'une & l'autre, que nous reſtera-t-il pour conſoler nos derniers jours ? La vertu ſeule peut les rendre joyeux & ſereins. Avec elle le vieillard s'avance gaiement vers le tombeau. Il ne craint point, il ſouhaite plutôt de mourir. La mort n'eſt terrible que pour le crime : c'eſt de lui qu'elle emprunte ſon maſque effrayant : c'eſt lui qui aiguiſe le tranchant de ſon glaive.

Aide-moi, Narciſſe, aide-moi à faire ma paix avec le trépas; à détacher mon cœur de ces biens qui ne

me ſuivront point. Avant que la cloche funèbre m'envoye enrichir la terre de ma pouſſière, que la mort trouve tous les liens qui m'attachoient au monde, briſés par mes mains, & que ſon glaive n'ait plus que le fil de mes jours à couper. Si ma raiſon trop prompte à s'aſſoupir, s'endort dans la nuit au bord du précipice, que ton ombre ſe préſente à moi, qu'elle me réveille par le ſentiment de la douleur, & force mes yeux à reſter ouverts pour obſerver la mort qui s'avance. Il n'eſt plus beſoin de ſecouſſes violentes ni d'accidens étrangers pour me détruire. La nature a déjà ſigné l'ordre de mon départ : la mort l'a dans ſes mains ; elle n'attend peut-être qu'un moment de plus pour me le ſignifier.

Lorſque je me retourne pour regarder le long des années écoulées derrière moi, & que je n'y trouve plus tant d'hommes qui plus jeunes,

plus robuſtes & moins imprudens, pouvoient ſe promettre de fournir une longue carrière; j'ai peine à croire que je leur ſurvis. . . . . Mais que dis-je ? Eſt-ce que je vis ? Ah ! je ne fais plus qu'achever de mourir. Sçavant Méad, je ne reconnois point ma vie dans cette exiſtence délabrée que tu fais ſubſiſter. Si je reſpire encore, c'eſt le chef-d'œuvre de ton art : mais j'ai depuis long-tems enterré ma vie avec la force des nerfs & l'énergie de la penſée. Mon être ſe diſſout & s'écoule ſous le poids de la vieilleſſe & de la maladie; je ne fais plus qu'épuiſer la lie de mes jours. Tous mes ſens ont fermé les portes de mon ame; ma raiſon en s'éteignant me dit de hâter mon cercueil & me dénonce à la pouſſière.

Craindré-je de ſubir une dernière fois le ſort que j'ai ſubi dans tous les inſtans que j'ai vécu ? La mort eſt-elle donc pour moi un phénomène étran-

ge & nouveau ? En naiſſant nous commencons à mourir : quand l'homme grandit, ſa vie décroît. C'eſt un flambeau qui ſe conſume en s'allumant. Puiſque la mort a dévoré ma jeuneſſe & uſé mes forces, je lui abandonne le reſte ſans regret, & je ne m'effraye plus de ſon cri ſiniſtre.

C'eſt ta voix que j'entens, arbitre ſouverain de la vie & du trépas. Soleil immortel de la nature, toi, qui du ſein des ténèbres où j'étois plongé, plus vil que l'inſecte & que la pouſſière que je foule, me fis éclorre par un de tes rayons féconds, pour marcher triomphant dans la lumière & m'enivrer de l'éclat du jour, tu ne m'as donné l'exiſtence que pour me rendre heureux. Tu m'appelles à une terre inconnue. Je t'obéis avec joie : je me livre à toi; je ſçais en qui je me confie. C'eſt en toi que je veux vivre. C'eſt là l'unique réalité : la terre n'a

que des fantômes, & la vie & la mort ſont également vaines.

La vie eſt trop flatée, la (c) mort trop calomniée : le ſage qui ſçait uſer de l'une & ne pas redouter l'autre, les compare enſemble & leur rend juſtice.

Empriſonnée dans le corps, l'ame vit ici dans un tombeau. Eſclave, tourmentée dans les ténèbres, à peine peut-elle ſaiſir quelques lueurs de vérité au travers des organes épais des ſens. La mort n'enſevelit que le corps, elle élargit l'ame de ſa priſon, diſſipe devant elle tous les nuages, lui rend le jour & des aîles pour voler à l'immortalité. La mort n'a que des maux imaginaires que la nature ne ſentira point : la vie a des maux réels que la ſageſſe ne peut éviter.

Quoi, diras-tu, l'eſpèce humaine n'a-t-elle donc rien à reprocher à la mort ? De quel amas de débris ſa route eſt ſemée ! Rien n'eſt ſacré pour

elle : fortune, puiſſance, tout ſe renverſe ſur ſon paſſage. Elle n'épargne ni les talens ni les arts; ces génies qui méritoient d'être immortels, ces flambeaux qui éclairoient le monde, ſa main cruelle les éteint, & replonge la race humaine dans les ténèbres de l'ignorance.

J'avoue que la mort humilie les ſages, les conquérans & les rois : mais ces titres ſont vains : attachés à l'argile de nos corps, ils doivent périr avec lui : mais cette ame, cette ame immortelle, l'image de la divinité, n'eſt-ce pas la vie qui la retient dans l'aviliſſement, juſqu'à ce que la ſombre avenue de la tombe l'introduiſe dans les berceaux enchantés du ſéjour de la lumière ?

O mort, tu l'emportes. Sois donc la bien-venue. Je te rends grace de ton arrivée prochaine. La vieilleſſe & la maladie, tes terribles avant-coureurs m'avertiſſent que tu n'es pas

loin. Je les ſens dénouer tous les liens qui m'attachent à la vie. Encore quelques jours & leur ouvrage ſera conſommé. Déjà la cloche s'ébranle & va bientôt appeller à mes funérailles le peu d'amis qui me reſtent. La foible nature y verſera peut être quelques larmes : mais la raiſon plus ſage, félicite le mort, & le voit couronné d'un laurier triomphant.

Avec quelle joie j'abandonnerai alors aux vents cette pouſſière que je traîne, juſqu'au jour, où la rappellant à moi du ſein des élémens & des abîmes de la nature, je la reprendrai brillante & me verrai revivre tout entier ! J'aurai vaincu tous les maux, Mes chagrins & mes regrets ſeront terminés. O mort, ſans toi ils ſeroient immortels ! Sans toi nos vertus ſeroient vaines & nos malheurs ſeroient perdus. Tu vas m'en payer le ſalaire. J'ai pouſſé des cris en naiſſant pour obtenir cette vie miſérable :

quand pouſſerai-je mes derniers ſoupirs, pour en obtenir une ſeconde qui abſolve la première ? Non la vie n'eſt point en-deçà, elle ne commence qu'au-delà du tombeau. La mort nous bleſſe pour nous conſerver. Frappé de ſa main l'homme tombe & ſe releve. Ses fers ſont briſés. Il eſt libre : il eſt roi ; il s'empare des Cieux !

NOTES.

(*a*) Cette riche moiſſon croît ſur le tombeau de Narciſſe. Puiſſe la ſageſſe ſortir du ſein de ma bleſſure mortelle, comme cette fleur lugubre que les Poëtes ont fait naître du ſang qui ſortoit de la bleſſure d'Ajax. Quels ſont les fruits que nous pouvons retirer de la mort de nos amis ? Il faut la faire ſervir à nous réveiller de notre léthargie, à bannir nos terreurs, à humilier notre orgueil, à nous préſerver du vice. Lorenzo, arrête long-tems ton ame ſur la penſée de la mort. Laiſſe agir ſur toi ſon aſcendant ſalutaire. Qu'elle régne ſur toi, cette penſée qui ſeule peut, en réprimant tes folles joies, te préparer au vrai bonheur. Si tu lui ſoumets ton être, elle appaiſera les mouvemens ſéditieux de ton cœur, & te fera conquérir une gloire immortelle. C'eſt de ce moment que commenceront à couler pour toi des jours heureux.

La penſée de la mort eſt un Dieu qui inſpire l'homme & lui conſeille la vertu.

(*b*) Vivre toujours pour être arrêté ici aux portes de la vie réelle ſans jamais y entrer ; pour reſter empriſonné dans les ténèbres de ce monde, ſans jamais voir la lumière de l'éternité ; pour remonter tous les matins la roue vieillie des heures, ſans qu'elles nous apportent rien de nouveau : ſont-ce là les goûts délicats de nos petits maîtres ? Si tels ſont leurs deſirs, ils ſont dignes de faire ſociété avec les animaux, s'il eſt vrai que les animaux ne ſoient pas encore moins groſſiers qu'eux. Faute de vertu, c'eſt-à-dire, faute de penſer, quoiqu'ils ſe piquent le plus de cet avantage, à quoi ſont-ils réduits ? A aimer & haïr tour à tour ce monde ſi vain, à gourmander & à careſſer ſucceſſivement la vie, cette courtiſanne fardée qui les traite d'inſenſés à chaque inſtant du jour, à louer ce qui eſt mauvais de peur de trouver pis : voilà donc la cauſe des tranſports de leur joie ! Il eſt tems, il eſt grand tems de changer de ſcène. Mais quel moyen de leur faire voir & haïr la difformité de l'état où ils ſe complaiſent ? il n'en eſt qu'un ſeul ; mais qui eſt à la portée de tous les hommes : c'eſt la vertu. Cette déeſſe par ſon merveilleux pouvoir tapiſſe de fleurs l'aride rocher de la terre ; reconcilie l'homme avec la vie ; & ce qui eſt bien plus ſurprenant, répand les charmes de la variété ſur l'ennuyeuſe uniformité des jours, & du cercle fatigant de la nature en fait une ligne droite dont on parcourt l'étendue avec plaiſir. Croistu cette vérité, Lorenzo ? prête-moi une oreille attentive & patiente, & tu rougiras d'en douter.

Ceux qui ne connoiſſent & n'ambitionnent que les plaiſirs des ſens, ſont condamnés à paſſer les jours de leur vie languiſſante dans un dégoût continuel. Semblables à cet oiſeau qui chante toujours ſur la même note, les ſaiſons n'ont pour eux aucune variété.

Mais des ames plus élevées dont le goût dédaigne les fruits que le Soleil mûrit ici bas, ſçavent répandre ſur leurs jours autant de variété qu'on en voit régner dans les nuances changeantes du cou brillant de la colombe. Le charme de l'innocence qui ſiége dans leur cœur, ſe répand ſur tous les objets, & la vertu les dore des rayons de ſa lumière. Elles ne connoiſſent point l'ennui : l'objet de leurs deſirs n'eſt point ſujet à vieillir. Soutenues dans leurs efforts ſublimes par une eſpérance céleſte, chaque aurore leur montre de plus près la perfection & le bonheur ; & leur découvre une perſpective nouvelle d'éclat & de gloire, qui ranime leurs forces pour la vertu. Tandis que le cercle de la nature tourne, comme la roue d'un char, au deſſous des hauteurs où elles ſe ſont élevées, la ſcène s'embellit à leurs yeux d'heure en heure. Leur vertu marche vers le bonheur par une ligne directe : vertu que les plus purs motifs de la religion inſpirent ; bonheur que la pratique de la religion peut ſeule aſſurer ! Voulons-nous, lâches déſerteurs de la vertu, renoncer au bonheur qui nous eſt deſtiné ?

C'eſt une vérité aſſez généralement reconnue ; que l'indifférence ſur le bonheur de l'autre vie, appauvrit auſſi les plaiſirs de la vie préſente : mais il en eſt bien peu qui agiſſent en conſéquence. Qu'eſt-ce que cette vie ? qu'elle eſt mal connue de ceux même qui en ſont le plus amoureux ! Aveugles dans nos tranſports, à force d'aimer paſſionnément la vie, nous la rendons moins aimable : nous l'étouffons, pour ainſi dire, dans les embraſſemens forcenés de notre folle ardeur. Nous voyons le tems, de l'œil dont on doit voir l'éternité, & nous prenons ce lieu de paſſage pour le port. La vie, conſidérée comme fin dernière, n'a point de valeur : comme moyen, elle eſt ineſtimable. Quand elle eſt tout pour nous, elle

n'eſt

n'eſt rien ; moins que rien : c'eſt le ſéjour des peines & des maux : quand on n'en fait aucun cas, elle devient d'un prix infini : c'eſt alors le ſéjour de la conſolation & de la paix ; une route agréable, que termine la riche perſpective d'un bonheur éternel : c'eſt alors qu'on ne doit plus la nommer ſans reſpect & ſans éloge ; qu'on ne peut y penſer, ſans ſe ſentir les plus vifs tranſports de la joie. Alors nos jours ſont affranchis de l'ennui : la terre n'eſt plus un rocher nud & ſtérile ; ni la vie une femme fardée & querelleuſe. Ce monde n'eſt vain que pour l'homme frivole. A qui dois-je comparer la ſcène changeante de cette vie, dont la valeur incertaine peut croître ou décroître à l'infini ? O nuit, qui ne ceſſes de m'être propice, prête-moi ici ton ſecours ! Je la comparerai à la lune. Globe indigent & opaque par lui-même, elle brille par l'éclat qu'elle emprunte d'un globe plus élevé. Quand la terre ténébreuſe s'interpoſe entr'eux, alors plongée dans les ombres, ſa lumière s'éclipſe : mais au moment même où elle eſt la plus éclatante, ſa lumière n'eſt qu'une lueur pâle & triſte, devant cette ſource reſplendiſſante de feux & de gloire, dont elle reçoit ſes rayons. La lune, la terre & le ſoleil ſont entr'eux ce que ſont la vie, le crime & l'éternité.

(c) Et la gloire de l'éternité n'eſt pas loin, ô Lorenzo : que la barrière qui ſépare l'homme de bien de l'état d'un ange eſt mince & fragile ! Leurs deſtins ne ſont peut-être ſéparés que par l'intervalle d'un moment, d'une année : & quand cet intervalle ſeroit d'un ſiécle, ce ſiécle n'eſt encore qu'un moment, pour qui ſonge à l'éternité. Hâte-toi d'être ce qu'étoient ſur la terre ceux qui ſont maintenant des Dieux. Sois ce qu'étoit Philandre, & prétends aux Cieux. La timide nature eſt-elle effrayée du ſombre paſſage qui y conduit ? N'en crois point tes terreurs. Reprens ta joie en ſongeant que cette route mène au bonheur,

Elle y a conduit plus d'un mortel qui l'a traversée d'un œil serein. Pourquoi ne t'en ferois-tu pas la même idée ? La religion, le courage, la sagesse te recommandent l'espérance : & cette espérance bien affermie dans le cœur procure à l'homme ce qu'elle promet. Compare la vie & la mort. Etrange parallèle ! Mais il n'est pas moins vrai que pesées dans une exacte balance, c'est la mort qui l'emporte sur la vie. C'est elle, & non pas sa rivale, à qui il faut donner la palme. C'est la vie dont la foiblesse crée les terreurs de la mort. La vie n'a point de véritable joie, que celle que la mort perfectionne & complette. La vie est un débiteur du tombeau.

Lorenzo, rougis de ton fol amour pour la vie, elle qui abbaisse à de viles fonctions des ames célestes, les met aux gages des sens, les force de servir à des tables où les animaux, les reptiles même occupent des places plus élevées qu'elle ; banquets honteux, où une ame immortelle se livre aux sensations grossières de la brute. Rougis de ta peur de la mort ; elle qui t'introduit dans des berceaux enchantés, où l'ame s'enivre du nectar des dieux, servi par des anges ; où des anges partagent & goûtent avec elle les fruits de la félicité éternelle.

La mort est une victoire : elle enchaîne les maux furieux de la vie. L'ambition, la luxure, la vengeance, l'avarice, liées à son char de triomphe, applaudissent à son pouvoir. N'appellons plus ce jour, le jour de notre ruine : nommons-le plutôt le jour de la moisson : c'est alors qu'elle est dans sa maturité. Si en coupant ses épis dorés, la serpette nous fait quelques légères blessures, un baume souverain les a bientôt fermées.

O mort, je sens du plaisir à songer à toi. C'est toi qui inspires à l'homme les plus nobles pensées, & lui conseilles la vertu. Tu es la libératrice qui l'affranchit de ses fers, le récompense & le couronne. Tu es

le terme de toutes les peines. Tu fais naître une joie dont le sentiment est éternel dans l'ame, & dont la source intarissable est dans le sein de son créateur. La mort est la couronne de la vie. Elle nous rend plus de bien que nous n'en avons perdu en perdant l'Eden. La mort qui nous paroît environnée de l'appareil de la terreur, vue de plus près n'offre à nos yeux qu'une Reine paci[illegible] quand mourrai-je à la vanité, à la peine, à la mort ! Quand mourrai-je !.... pour vivre toujours.

La Rédemption.

D'où viennent les crimes de l'homme ? De l'oubli de la mort. Ah ! j'ai trop long-tems vécu dans cet oubli. Maintenant la pensée de la mort me déchire le cœur. Quelle main bienfaisante guérira ma blessure ? Ah, je l'apperçois cette main secourable, avec une joie mêlée de remords ! O main divine & si remarquable, tu es fixée dans les cieux !.. Qu'osé-je dire ? Je blasphême. Hélas, combien ne s'est-elle pas abaissée pour moi au-dessous de ces Cieux qu'elle a formés ! C'est pour moi qu'elle est sanglante. Il découle de ses plaies un baume salutaire qui peut seul me guérir. Grand Dieu, retire du sein de ton fils ce cruel acier.... Malheureux, quel vœu ai-je formé ! puis-je soutenir ce spectacle douloureux !... Mais puis-je aussi renoncer à le contempler ? C'est-là que sont attachées toutes les espérances de l'homme. C'est ce cloud sacré qui soutient l'univers chancelant. Sans lui nous tomberions dans l'abîme : sans lui, nous serions réduits à former l'horrible vœu du désespoir,

à souhaiter que l'univers eût péri dès sa naissance. Quel changement ! Celui qui voit les astres comme une poussière agitée au dessous de son trône, est maintenant voilé de ténèbres, & la poussière de la terre est le lit où il repose. Le ciel a-t-il pu nous aimer à cet excès ? Oh ! quel long gémissement fut poussé sur cet arbre salutaire. Ce n'étoit pas sur lui que gémissoit l'homme-Dieu. Chargé de nos crimes, il a porté ce fardeau volontaire, pour soulager un monde coupable écrasé sous son poids. Un si grand prix eût suffi pour racheter des milliers de mondes. A cette vue les anges ont éprouvé des sensations nouvelles ; ils ont interrompu leurs concerts, & le sentiment de leur bonheur est resté suspendu.

Oh ! que n'ai-je leur voix, pour égaler la grandeur de mon sujet ! Nuit, inspire-moi l'harmonie de tes sphères mélodieuses ! Sera-t-il dit qu'on verra le feu du génie brûler dans les ouvrages des payens, & moi chanter d'un ton languissant la dignité du chrétien ? Ce n'est pas le génie, c'est l'insensibilité des cœurs qu'il faut en accuser. Eveille-toi, mon cœur. Qui pourra t'éveiller, si tu restes insensible à l'idée d'un Dieu qui épuise sa puissance pour le bonheur de l'homme ? Pénetre-toi des grandes vérités, qui ont dissipé les ténèbres profondes du paganisme, & versé sur l'univers les flots dorés d'une lumière éternelle. On ne peut les sentir, sans en être embrasé ; & les sentir, c'est les croire.

Dieu bienfaisant & terrible, ton amour te rend plus redoutable. Tes loix en deviennent plus rigoureuses, & leur infraction plus criminelle. Que mon cœur est tremblant devant l'immensité de ton amour ! Si ta miséricorde est sans bornes, ta justice devient inexorable. C'est pour venger ses droits, que tu as teint la croix du sang de ton fils ; & la plus grande de tes merveilles est que ton fils ait pu mourir. Dois-je dire ou taire une pensée hardie

qui s'offre à moi ? L'homme doit-il vanter ou deteſter davantage un crime qui a pu exciter à la fois tant de vengeance & tant d'amour ? La juſtice ſévére & la miſéricorde au doux ſourire ſe ſont unies : leurs bras ſe ſont enlacés ſur l'amas énorme de nos crimes. Toutes deux ſoutiennent enſemble le trône de l'Eternel dans tout l'éclat de ſa majeſté. Si elles ne s'étoient ainſi reconciliées, la grandeur de Dieu reſtoit outragée, ou bien la perte de l'homme étoit inévitable. Il n'y a qu'une intelligence infinie qui ait pu tirer de cette alternative déſeſpérante une reſſource auſſi merveilleuſe, qui a conſervé & les droits de la juſtice divine, & le bonheur de l'eſpèce humaine. Acte étonnant de la divinité, quel nom te donnerai-je ? Tu es une merveille également inconcevable pour les anges & pour les hommes ; & la toute-puiſſance même ne peut faire ceſſer la ſurpriſe qu'elle a fait naître.

Tous les attributs de Dieu ſont autant de perfections également infinies. Elles forment enſemble un orbe plein & parfait dont tous les rayons ſont égaux. C'eſt tracer de l'Eternel un portrait injurieux, que d'étendre une de ces perfections aux dépens de l'autre ; de vouloir que la miſéricorde l'emporte ſur la juſtice. C'eſt outrager Dieu & le dépouiller de la divinité. Un Dieu tout miſéricordieux ſeroit un Dieu injuſte. Vous qui le peignez ſous ces traits infidèles, quelle eſt donc votre raiſon ? Oubliez-vous que la rançon de l'homme eſt payée ? Que l'inépuiſable fonds des Cieux a été épuiſé pour le racheter, & qu'il a coûté à Dieu un prix inappréciable ? Les anges & tous les eſprits créés ne pourront jamais eſtimer ſa valeur immenſe : c'eſt un ſecret à jamais caché dans le ſein de l'Etre ſuprême.

Et pour qui cette rançon a-t-elle été payée ? O excès d'amour ! C'eſt pour l'homme. Le ſoleil ne put le voir. A ce ſpectacle inattendu ſon char recula d'hor-

reur : il voila ſa face du manteau de la nuit ; nuit qui ne fut pas celle que forme la nature, mais telle que la nature épouvantée frémît à ſon aſpect : éclipſe formidable, que ne produiſit point l'oppoſition des planetes, mais le froncement du ſourcil irrité du Créateur. Soleil, fuyois-tu, pour ne pas voir ſouffrir ton auteur, ou pour te dérober au ſpectacle des crimes de l'homme, dont le poids énorme fit ployer cette tête ſacrée ſous le fardeau de la croix ? Le monde ébranlé dans ſes fondemens en gémit, les entrailles de la terre ſe déchirèrent, ſon ſein fut forcé de s'ouvrir pour enfanter les morts. L'enfer mugit dans ſes abîmes, & le ciel laiſſa tomber des larmes. Le ciel pleura, afin que l'homme pût ſourire. Pour que l'homme fût immortel, un Dieu mourut !

Et la dévotion ſera-t-elle encore un mérite ? N'eſt-ce pas une néceſſité ? Quel cœur de roche ne ſe ſent pas amolli & brûlant d'amour à cette idée ? Plus l'ame repoſe ſes penſées ſur cet objet, plus ſes ſentimens s'exaltent ; dès qu'il ſe préſente à ſes réflexions, elle eſt tranſportée, enflammée de reconnoiſſance. Je me ſens accablé de cette multitude de merveilles. Captive, pour ainſi dire, au milieu des bienfaits que la croix répand ſur elle, mon ame ſe voit de toutes parts empriſonnée dans l'étonnement. La vie de l'homme-Dieu me montre la trace que je dois ſuivre : dans ſa mort je vois le prix qu'on obtient en marchant ſur ſes pas ; & ſon aſcenſion ſublime m'offre la preuve la plus lumineuſe de mon immortalité. Eſt-il vrai qu'il eſt monté dans les Cieux ? Nations, & vous, morts, écoutez : oui : il y eſt monté ; il a briſé les portes de la mort. Ouvrez-vous, portes éternelles & laiſſez entrer le roi de gloire. Quel eſt-il, ce roi de gloire ? C'eſt celui qui eſt deſcendu du trône de ſa gloire pour venir mourir, celui qui a déſarmé la mort, cet ennemi cruel qui dévoroit la race humaine ; celui qui a étonné les Cieux par ſon amour pour l'homme, &

qui a vu avec une ſecrette complaiſance, les anges mêmes ſe perdre dans le myſtère inconcevable de cet amour.

Les portes de la mort briſées, ſon aiguillon arraché, ſon trône renverſé, ſon dernier ſoupir rendu ! Quel homme ne ſuccomberoit pas ſous l'excès de ſa joie ! Terre & Cieux, applaudiſſez : célébrez tous ces biens accumulés ſur l'homme. Ce fut en ce moment que l'humanité prit des aîles, & s'élançant du tombeau ſe ſaiſit de l'immortalité. Ce n'eſt plus l'homme qui eſt mortel, c'eſt la mort : la mort eſt terraſſée pour ne plus ſe relever : l'homme eſt empreint du ſceau de l'éternité. Je vous ſalue, ô cieux, ſi prodigues envers nous. La gloire de tant de bienfaits vous appartient : & l'homme y gagne un bonheur infini.

Mais où m'égare ma joie ? Hélas, ſi c'eſt pour les tourmens que je ſuis immortel, dois-je encore me vanter de mon immortalité ? Oui, je m'en vante, quoique tout couvert de crimes. C'eſt pour le crime, & non pour l'innocence, qu'un Dieu eſt mort : le crime ſeul a pu juſtifier ſa mort : mais il faut auſſi que ſa mort juſtifie le crime aux yeux du ciel indulgent. Si laſſé de mes vices, je les expie par un repentir ſincère, Dieu écrit mon nom dans les Cieux avec cette lance ſacrée qui perça ſon flanc, ſe teignit de ſon ſang, & ouvrit dans ſa plaie une ſource où le genre humain puiſe la force & le courage de combattre le crime. York, c'eſt cette idée qui ſeule peut bannir du cœur de l'homme la crainte de la mort.

O étonnement ! Parcourons les miracles de la bonté divine, & qu'à chaque pas ma ſurpriſe augmente. Le pardon, quand l'offenſe étoit infinie ! & pour pardonner Dieu employe des moyens qui annoncent la valeur inappréciable de ce pardon. Le prix qu'il a coûté eſt le ſang d'un Dieu, que j'ai forcé d'être mon ennemi, que je ne ceſſe d'outrager, quoiqu'il ait dai-

gné s'unir à ma nature, & qu'il l'ait ennoblie; quoi-qu'il m'ait donné le bonheur & qu'il me châtie avec la bonté d'un père, pour m'avertir de le conserver. Je suis un rebelle environné de son tonnerre; & ce n'est pas moi seul: tout l'univers est soulevé contre lui. Toute la race humaine est armée pour le combattre: il n'en est pas un seul qui soit exempt de crime; & cependant il meurt pour le dernier des criminels. Le rachat du plus grand pécheur est ce qui cause sa plus grande joie; comme si l'espèce humaine tenoit le rang le plus élevé dans l'ordre des êtres, & que la grandeur de Dieu augmentât à proportion de sa bienfaisance envers l'homme.

Que tous les cœurs tressaillent & brûlent de reconnoissance! Quelle échelle de miracles! Son dernier degré touche aux Cieux, & son sommet se perd par de-là la pensée des hommes & des anges. Puissé-je monter le long de sa hauteur en chantant des louanges dignes de l'Eternel. Louange, * si la surprise peut te laisser un libre cours, coule à jamais de mon sein, toujours brûlante & sans interruption: que ton encens s'éleve vers les Cieux, & répande un parfum plus doux, que si tous les trésors de l'odoriférante Arabie s'enflammoient & brûloient ensemble.

Retourne vers le premier, vers le plus digne objet de ton amour, à qui jadis tu n'associois point de vils rivaux: retourne vers ce pouvoir primitif, que chan-

* La louange, qui est d'un si grand prix, qui n'appartient qu'aux Cieux, s'abaisse à caresser des oreilles mortelles avec le duvet de ses plumes, que l'homme a arrachées de l'aile des anges: elle plonge dans les poches des grands pour y chercher sa proie. Elle flatte la main stupide qui, noire comme l'enfer, est habile à saisir l'or. O amour de l'or, la plus vile des passions! Pour obtenir un pain couvert de fange, elle entreprend de blanchir des visages d'Ethyopie, & de cacher aux yeux leurs taches & leur noirceur: elle fouille dans les lieux, où des postes vacans, comme des gibets qui ne sont point occupés, attendent leurs ornemens futurs.

tent sans cesse les trônes célestes, devant qui les anges se prosternent confondus. Quel outrage pour Dieu, quelle présomption audacieuse dans les respects que l'homme prodigue à l'homme ! Grand Dieu ! Tandis que les Cieux n'ont d'autre emploi que de célébrer ta gloire, l'homme sera-t-il le seul qui te refusera ses hommages ? Que je cesse de vivre, quand je cesserai de te louer, Roi éternel, que ta grandeur, ta sagesse & ta bonté sont incompréhensibles ! Les diamans & l'or brillant caché dans le sein de la terre, la pompe éclatante des étoiles ne sont devant toi qu'une matière opaque & vile. En vain je demanderois à ces astres qui environnent ton trône, & se nourrissent de ta lumière, l'harmonie de leurs sphères : les plus sublimes transports qu'ils pourroient m'inspirer, n'atteindroient jamais à la dignité des accords qui sont nécessaires pour te chanter.

Je me trompe : l'homme est le seul des êtres à qui il appartienne de te chanter. Les anges ne trouvent point dans les Cieux un bienfait égal au bienfait qui enrichit la terre. Nobles enfans de la lumière, citoyens des plaines éthérées, *voulez vous voir la gloire de votre Dieu ? voyez l'homme.* Les anges seroient jaloux de l'homme, si les anges pouvoient être jaloux : & il s'en est trouvé qui l'ont été. Les anges sont des Dieux : mais ces Dieux n'ont pas été rachetés. C'est-là le triomphe de l'homme, & sa poussière peut garder l'équilibre avec les Cieux. Ils ont chanté la création : ce sujet leur appartient comme à l'homme : mais c'est à l'homme seul, cet enfant de prédilection, à chanter la rédemption, bienfait plus précieux, & qui n'appartient qu'à lui : Les anges n'ont fait que préluder sur ce noble sujet : c'est à l'homme à entonner ces chants immortels. Ce sujet peut élever l'homme au-dessus de lui-même & en faire un ange sur la terre. La rédemption est une création plus su-

blime que la première. Les Cieux furent en travail pour l'enfanter : que dis-je ! la rédemption fut la mort dans le Ciel. Il seroit téméraire de croire une vérité si étrange, s'il n'étoit pas plus téméraire encore d'en douter.

Arrêtons-nous ici, & pesons cette merveille. Si la mort fut dans le Ciel, qu'arriva-t-il donc sur la terre, sur la terre qui frappa le coup ? O ! combien l'homme est aggrandi, apperçu sous ce point de vûe ! Combien sont balancés son origine, & son retour à la poussière ! Combien le vaste intervalle qui l'éloignoit des Cieux, est retréci ! Comme il s'est rapproché des anges ! Qui peut maintenant l'en distinguer ? Malgré les ténèbres du crime & de la matière, de quel éclat brille cet enfant du Ciel qui l'a créé deux fois ! Laissera-t-il perdre le double droit qu'il a acquis à ce divin héritage, & le sacrifiera-t-il à la folie ? La croix sanglante a tout promis à l'homme ; elle a juré sa grace pour jamais. Que pourra lui refuser celui qui a donné sa vie pour lui,

Homme, connois ta grandeur : tu ne parois vil qu'à toi : les anges admirent ta dignité, que tu dédaignes. Mortel dégénéré, le livre de la nature sera-t-il toujours ouvert sous tes yeux, sans que tu daignes y lire ? Que de merveilles tu peux y découvrir aux seuls rayons de ta foible raison ! Toute la nature n'est qu'un vaste commentaire qui développe ta grandeur : ses preuves composées par le Ciel, furent publiées sur la croix. Qui peut s'examiner, & ne pas voir en soi un Dieu terrestre qui participe à la divinité, & à sa vie immortelle ? Si un Dieu meurt, ce n'est pas pour un ver, pour un vil insecte, qu'il verse son sang. A l'idée de l'éternité, mon ame sent une flamme inconnue, oublie le monde, ou plutôt en jouit davantage. Quel autre monde, quel délicieux Eden se découvre à ma vue ! Quelles régions nouvelles &

étrangères au soleil de la terre je traverserai, dans les transports du bonheur !

Pourquoi craindrois-je de dire une vérité, qu'on n'a peut-être renfermée dans le silence, que parce qu'on l'a crue trop hardie ? *Les anges ne sont que des hommes d'une espéce supérieure*, dont la nature est plus légère, plus déliée, & qui ont reçu des aîles pour voler dans les espaces célestes. Et les hommes sont aussi des anges, mais chargés du fardeau de la matière, qu'ils doivent traîner pendant le peu d'heures qu'ils traversent cette vallée fangeuse, & qu'ils gravissent avec effort & d'un pied glissant les derniers degrés de la création. Les anges ont leurs foiblesses ; & les hommes ont leur mérite : ils sont enrollés sur la terre, pour être bientôt appellés par Dieu, & rassemblés sous l'étendart brillant déployé dans les Cieux. Nos freres célestes n'oublient point les hommes leurs alliés : quoiqu'absens & loin d'eux, nous sommes présens à leur amour. L'archange Michel a combattu pour nous ; Raphael a chanté nos triomphes ; Gabriel nous apporte les ordres de l'Eternel : ô homme, allié à une si noble espéce, rougis de te rabaisser au niveau de la brute insensible, & de te confondre avec elle.

Religion, tu es l'ame du bonheur, & le calvaire gémissant est l'ame de la religion ; là brillent toutes les vérités les plus sublimes : là tout fait violence à l'ame, mais une violence douce, & qui exclut la contrainte. Quel autre spectacle peut davantage nous gagner par l'amour ou par la crainte ? Là mon Dieu versa des larmes. Ses larmes éteignirent le soleil.... Il soupira. . . , Ce soupir ébranla les fondemens du monde. S'il est si terrible dans son amour, combien le sera-t-il dans sa colère ? Ma prière pourra-t-elle détourner la vengeance de ta tendresse outragée ? Grand Dieu, mon tout, mon univers, mon flambeau

dans les ténèbres, ma vie dans la mort, mon orgueil dans le tems, ma couronne & mon bonheur dans l'éternité!.. L'éternité eſt trop courte pour te louer, pour ſonder la profondeur de ton amour pour l'homme, pour le dernier des hommes... Pour moi : *ô Dieu ma victime, quel titre.* Qui es-tu donc ? comment t'appellerai-je ? Quand je ſçaurois le nom que te donnent les archanges, je le négligerois pour t'en donner un plus ſublime, *un que je ſens dans mon cœur :* tu es le pere des anges : *mais tu es l'ami de l'homme.* Comme Jacob, tu aimes de préférence le plus jeune de tes enfans.

Toi, qui l'as ſauvé, arrache-le du braſier des paſſions qui le conſument, & éteins-en le feu dans ton ſang. Comme tu te plais à nous accabler de tes bienfaits, à nous faire gémir ſous le poids de la reconnoiſſance qui t'eſt due, à nous favoriſer & à nous confondre ; à rapprocher, & à éloigner l'objet de nos eſpérances, à nous élever par ton amour, & à nous laiſſer retomber dans la langueur & l'épuiſement ! *tes bienfaits ſont ſi grands qu'ils nous forcent d'être ingrats...* Nos chants les plus ſublimes t'outragent encore. Mais puiſque nos efforts & la ſimple volonté obtiennent le ſourire de ton approbation, j'enterre à jamais ſous ce foible monument conſacré à ta louange, la crainte & les terreurs de la mort. Chanter la vie future eſt l'hymne la plus agréable qu'on puiſſe adreſſer aux Cieux.

Paiſibles quiétiſtes, toujours doux & tranquilles dans les hommages que vous adreſſez au Ciel, vous ſouriez de mon enthouſiaſme. Vous craignez de vous faire violence, pour chanter le bonheur de l'homme, & lutter avec les tranſports des anges : mais moi, je ne me plains que d'être encore trop languiſſant & trop froid. Je me plains de ce que le crime & la vieilleſſe glacent mon génie. O toi, que j'offenſe

par la foiblesse de mes chants, daigne abbaisser sur mes vers ces regards de pitié qui s'attendrirent sur la malheureuse Jérusalem ; pardonne-moi ma froideur & l'hiver de ma muse.

La dévotion qui reste froide est indévote : quand elle s'enflamme, c'est alors que les anges répondent par leurs concerts aux transports du cœur de l'homme... Oh quand y serai-je admis ! Mort de mon Dieu, c'est toi qui m'as donné la propriété des Cieux : grand avenir, souverain du passé & du présent ; quand percerai-je ton glorieux sanctuaire, pour y adorer l'Eternel. Quand me verrai-je avec mes frères, avec les esprits célestes auprès du trône de notre père commun ? Oui, je peux l'appeller mon père. Il écoute son fils qui intercede pour moi, & quand il voit l'homme au travers de ses blessures, il souffre que nous lui donnions ce nom si tendre. Voilà ce qui fait au chrétien un devoir de la joie : c'est presque une impiété dans l'homme de bien, que d'être triste.

Vois-tu, Lorenzo, où portent nos espérances ? En touchant la croix, nous recevons la vie. Les anges n'ont point de part à ce bienfait. Ce miracle est plus grand que celui qui *donna une forme & des traits au néant, & de l'éclat aux ténèbres.* C'est une prérogative de l'homme, & qui n'étoit réservée qu'à lui. Cette merveille domine sur la longue chaîne de miracles, qui depuis la naissance du monde, est attachée aux Cieux comme à un point fixe, d'où elle soutient l'ensemble éclatant de la nature, & tout le plan des ouvrages qui ont manifesté la gloire du Créateur. La croix, par un pouvoir céleste, dès qu'elle touche notre ame la guérit de ses maux, sépare du crime la peine qui y est attachée, allume dans l'ombre de la mort le flambeau de l'immortalité, & change la terre en Ciel.

Quand il reviendra, l'homme-Dieu qui est mort

pour nous ; qu'il ſera changé à ſon retour ! où ſera alors l'homme de douleur ? Ce ſera un Dieu terrible environné de tout l'éclat & de toute la majeſté de ſa gloire ; d'innombrables légions d'eſprits le ſuivront en triomphe.

Ton imagination a-t-elle de la peine à ſe prêter à cette idée : des doutes ténébreux viennent-ils ſe placer entre l'événement & la promeſſe d'un Dieu ? Pour en être guéri, je ne te dis point d'aller feuilleter les volumes de la ſcience humaine. Lis la nature ; amie de la vérité, elle prêche le chriſtianiſme au genre humain, & ordonne à la matière de ſecourir notre foi. *N'as-tu jamais vu le vol enflammé de la comete ? Cet illuſtre étranger répand, lorſqu'il paſſe près de nous, la terreur ſur les nations attentives, qui contemplent avec effroi le volume immenſe de ſa queue lumineuſe. Dans ſon vaſte orbite elle ſe perd dans les profondeurs de l'éther, raſe dans ſa route des ſoleils innombrables, & après avoir voyagé dans l'eſpace pendant des ſiécles, elle revient viſiter la terre. Ainſi reviendra au terme marqué de ſa période, celui qui fait briller la comete, & à ſon retour nous ſortirons triomphans du tombeau.*

Si la nature eſt muette ſur cette importante vérité, & qu'elle ne nous inſpire que d'une voix timide une eſpérance incertaine & conjecturale, la foi parle tout haut, & l'annonce diſtinctement. Les ſerpens de l'incrédulité pourroient l'entendre, mais ils ſe détournent, & ſe replongent dans les ténèbres. *La foi bâtit un pont ſur le gouffre de la mort, unit le monde préſent au monde futur, & nous fait parvenir ſans péril ſur le rivage oppoſé.* Les terreurs de la mort forment une barrière qui s'éleve entre l'homme & ſa paix : mais la foi la renverſe. Elle déſarme la deſtruction, & abſout la tombe innocente de nos vains reproches.

Lorenzo, pourquoi refuſerois-tu de croire ? diras-

tu que c'eſt la raiſon qui te fait douter ? Je ſuis auſſi partiſan que toi de la raiſon ſacrée : mon cœur eſt ſon diſciple. Elle m'eſt encore plus chere que la foi, puiſqu'elle en eſt la baſe. Ecoute : ma foi ne s'appuie que ſur un ſeul argument. Le voici. La raiſon, conduite juſqu'où elle peut aller, eſt la foi ; & quand elle s'arrête au milieu de ſa route, malgré les preuves qui la ſollicitent d'avancer toujours, elle ceſſe d'être raiſon. Et telle eſt l'évidence des preuves, que ſi notre foi n'eſt parfaite, la raiſon eſt dépravée, & déclarée fauſſe par le Ciel : l'abſoudre alors & la nommer droite, c'eſt blaſphémer.

Malgré le juſte amour que nous devons à la foi, il faut avouer que la raiſon demande nos premiers regards, & une ſorte de préférence : ſi la fille eſt chere, honorons la mère qui l'enfanta. La raiſon eſt la racine & la tige : la foi n'eſt que la fleur : la fleur ſe flétrira pour mourir, mais la raiſon vivra immortelle, ainſi que ſon père céleſte dont elle eſt émanée. Quand la foi eſt vertu, c'eſt la raiſon qui la fait telle. N'outrage pas le chriſtianiſme : ne crois pas que la raiſon ne ſoit chere qu'à toi. C'eſt la raiſon que Dieu chérit de préférence : c'eſt la raiſon dont ſa colère venge les droits outragés : c'eſt l'obéiſſance à la voix de la raiſon que ſa main récompenſe & couronne. Crois, & montre la raiſon d'un homme. Crois & goûte les plaiſirs d'un Dieu ; crois, & arrête ſur la tombe un œil tranquille & triomphant. La foi ne peut mourir que des bleſſures de ta raiſon. Mais la raiſon qui meurt & s'éteint redouble toutes les horreurs de la mort, envenime ſes traits, & les rend doublement mortels.

Juge de là quels honneurs, quels remercimens ſont dûs à ceux qui nous privent de cet antidote ſalutaire ; qui ſe vantent d'être les amis de la raiſon & de l'homme, & qui ne nous aiment que pour donner la mort

à notre bonheur, & nous montrer sans cesse le gouffre menaçant du trépas ouvert sous nos yeux pour nous dévorer. Ces philosophes orgueilleux font une idole de la raison, pour l'avilir; ils la tuent pour la déifier, comme ces anciens monarques, dont on faisoit des Dieux, après les avoir assassinés. Voilà les lauriers détestables dont ils couronnent leur front. Tandis que l'amour de la vérité retentit dans leurs bouches, leur orgueil tire un épais rideau devant la clarté du jour; ils aiguisent leur courte raison en esprit philosophique, & triomphant à la lueur de leur obscur flambeau, ils crient au genre humain : voyez le soleil, prosternez-vous & adorez.

O toi, Dieu bienfaisant que ton amour a ensanglanté, ils osent parler de morale ! c'est toi qui as créé une morale nouvelle pour le genre humain. *Toute la morale se réduit à t'aimer.* Sans cet amour, fussent-ils aussi sages que Socrate, dont leur orgueil s'arroge le nom vénérable, ils ne sont encore que les premiers des fous modernes.

Le nom de chrétien est le nom le plus sublime que l'homme puisse porter : il s'en trouve pourtant qui effacent de leur front l'heureuse empreinte de la croix, comme une tache impure qui les deshonore ! Si les anges tremblent, c'est à cette horrible vue. Quand l'homme est parvenu à cet excès d'audace & de corruption, les anges se retirent de lui, renoncent à l'emploi de l'assister : ils abandonnent ce malheureux comme un désespéré, aussi confondus d'étonnement, que remplis de tristesse.

SIXIEME NUIT,

SIXIEME NUIT,

L'oubli de la mort.

CHERE Narciſſe, tu étois fraîche & pure comme la roſée du matin; tu n'as brillé comme elle que l'eſpace d'une aurore : comme elle tu es montée de la terre dans les Cieux aux premières heures du jour. O ma fille, ton père en cheveux blancs eſt devenu ton diſciple. Que ta jeuneſſe & ta mort prématurée m'inſtruiſent. Les années ont blanchi ma tête, & je la porte encore élevée & fière! Occupé de la mort des autres, je ne vois pas mon tombeau qui ſe creuſe.

Que de foibleſſes honteuſes les enfans remarquent dans leurs pères! Qu'un vieillard avec des préjugés & des vices de ſoixante ans eſt un cen-

ſeur ridicule des fautes de la jeuneſſe! La ſeconde enfance qui termine la vie eſt moins ſage encore que celle qui la commence. Devenus impuiſſans pour le vice, nous prêchons la vertu. Forcés de renoncer à plaire, nous voulons inſtruire : nous débitons notre morale d'un front auſtère : mais tandis que nous réprimandons les erreurs du jeune homme, il nous voit des défauts bien plus choquans que les ſiens, & qui ajoutent à la difformité de la vieilleſſe (*a*).

Ne pourra-t-on me dire par quel enchantement le fantôme d'un ſiécle vient encore ſe placer entre le vieillard & la mort aſſiſe à ſa porte? Elle frappe, il l'entend, il ſe trouble. Mais bientôt il ſe raſſure & ſe rendort au milieu du bruit. Placés ſur la terre comme ſur un champ de bataille, des milliers de mourans tombent ſous nos yeux ſur des milliers de morts : à chaque inſtant nous évi-

tons les traits lancés autour de nous : ſouvent nous en ſommes atteints & bleſſés nous-mêmes : mais tout couverts de plaies & de ſang nous nous croyons encore immortels. L'eſpérance refleurit chaque jour ſur des troncs deſſéchés. Nés avec le ſiécle qui a meſuré notre vie, nous nous promettons de durer après lui & d'en voir renaître un autre. Ainſi qu'une montre dérangée dont l'aiguille & la ſonnerie ne ſont plus d'accord, l'homme & la nature ne vont jamais enſemble. L'homme ſe croit à ſix heures, tandis que la nature marque minuit.

En vain les vieillards de notre âge nous montrent un front ſillonné par les ans : en vain ce miroir fidèle nous avertit des ravages que le tems a faits ſur nous-mêmes : nous le regardons ſans y voir notre image. Nous obſervons de ſang froid les progrès que la mort fait chez notre voiſin. En la

voyant déjà maîtreſſe de la moitié de ſon corps & préparant un dernier aſſaut pour emporter le reſte : « ce » vieillard ne peut pas vivre, diſons-» nous : ſa mort eſt prochaine » : chargés d'autant d'années & d'infirmités que lui, nous doutons toujours de la nôtre. Plus elle avance ſur nous, moins nous l'appercevons : on diroit que la longue poſſeſſion de la vie nous en rend à la fin propriétaires, & qu'à force d'années l'homme preſcrit contre le tombeau.

Cependant, lorſqu'aſſis près d'un lit funèbre, le cœur dans les angoiſſes, penchés ſur un ami mourant, nous eſſuyons ſes froides ſueurs ou ſoutenons ſa tête qui ſuccombe : lorſque voyant le flambeau de ſa vie ne plus jetter que des lueurs foibles & interrompues, nous comptons avec effroi les momens qui lui reſtent, & que nous croyons dans le ſon de chacune des heures enten-

dre le cri de la mort; alors le charme ceſſe, la douleur éleve un nuage épais, nous perdons de vue la riante perſpective qui nous ſéduiſoit, nos paſſions ſont glacées, le vol ſuperbe de nos deſirs ſe rabaiſſe vers la terre: nous pleurons ſur notre ami; nous tremblons pour nous. Nous ſongeons que bientôt acteurs nous-mêmes nous donnerons le triſte ſpectacle qui nous eſt offert. Enfin rencontrant ſes yeux éteints qui cherchent encore les nôtres, nous recueillons ſes derniers regards; nos cœurs pénétrés par la douleur, amollis par la tendreſſe, reçoivent comme une cire l'empreinte de l'image terrible de la mort, & nos yeux ſe tournent malgré nous vers notre dernier aſyle. Mais ſi nous laiſſons nos penſées ſuivre un moment ſon cercueil, que nous ſommes prompts à les rappeller! Ces traits gravés par la douleur, s'effacent auſſi vîte que les caractères

tracés sur le sable mouvant des rivages. Les joues encore mouillées de larmes, déjà le sourire est revenu sur nos lèvres & la folie dans nos cœurs. Nous devenons bientôt pour l'ami le plus tendre aussi froids que le marbre qui le couvre; & détruisant dans notre mémoire tous les vestiges de sa mort, nous restons insensibles comme les troupeaux qui paissent sur sa tombe & dispersent sa cendre (*b*).

Vieillards infirmes, qui partagez ma folie & ma décrépitude, & dont l'âme est sourde à la voix qui s'élève du tombeau de vos amis, si le tonnerre de la mort sans cesse éclatant sur la tête de vos voisins ne peut ébranler votre oreille insensible, regardez-vous: tombeaux ambulans, lisez sur vous « tu vas mourir ». Et toi Lorenzo, ne te reposes pas sur ta jeunesse. La mort frappe au hazard. Reste donc ferme à ton poste, l'œil tendu,

l'oreille attentive. Veille dans ta force, ſois ſous les armes, ne t'appuie pas ſur ta lance, de peur que le ſommeil ne ſe gliſſe ſur tes yeux, & que cet ennemi terrible ne te ſurprenne aſſoupi (*c*).

Combien dorment maintenant ſous la terre, qui jouoient l'année dernière un rôle brillant ſur ſa ſurface, & dont le nom tient encore le monde attentif au bruit de leur renommée! D'où peut venir ta ſécurité? La mort a-t-elle proclamé une trève avec le genre humain? A-t-elle, raſſaſiée de victimes, ſuſpendu ſon glaive? Elle ne ceſſe de l'agiter dans ſa main. Ni les feuilles, ni les hommes ne tiendront pas mieux cette année que l'année précédente aux arbres & à la vie.

Et comment pouvons-nous oublier que nous ſommes mortels? Eſt-il beſoin d'aller le lire ſur les mauſolées & les tombeaux? Les objets les

plus rians de la vie nous parlent de la mort. Nous ne pouvons faire un pas, ſans rencontrer ſon image multipliée ſous mille formes diverſes. Les arts la ſuſpendent autour de nous dans nos demeures. Par-tout nos murs ſont tapiſſés de morts, dont le pinceau du peintre, & le ciſeau du ſculpteur animent encore la toile & le marbre.

L'homme ennobli par ſes ayeux, parcourt d'un œil ſatisfait la longue file de leurs images; il les range autour de ſes lambris comme des flatteurs qui nourriſſent ſon orgueil. Séduit par l'éclat des couleurs, il croit que ſes palais ſont embellis, égayés de leurs portraits : l'aveugle ne voit pas que ſa demeure eſt attriſtée de cette lugubre parure, & qu'il vit au milieu d'un peuple de morts.

Nos théâtres & nos divertiſſemens mêmes nous retracent l'idée de la mort. La fière Melpomène troublant

le ſilence des tombeaux, évoque du ſein de la pouſſière le héros qui y repoſe, & le force de venir ſur la ſcène divertir les vivans. Spectateurs tranquilles, nous y ſommes aſſis, comme des immortels. Nous nous croyons généreux en donnant des larmes à ſes tragiques aventures, & déplorant ſa deſtinée nous oublions la nôtre.

Ce monde lui-même, qu'eſt-il ? Un vaſte tombeau. La terre eſt ingrate & ſtérile. C'eſt la deſtruction qui la féconde. Toutes les jouiſſances de nos ſens ſont priſes & entretenues ſur la ſubſtance des morts. L'homme, comme le ver, vit ſur les cadavres. Où eſt la pouſſière que la vie n'ait pas animée ? La bêche & la charrue labourent les débris de nos ancêtres : nous les recueillons dans nos moiſſons : ils forment le pain qui nous nourrit. Les couches extérieures de la terre ſont formées des cendres de ſes habitans. Notre glo-

be roule une ſurface compoſée d'êtres qui ont vécu. Nous folâtrons avec inſenſibilité ſur les ruines de l'eſpéce humaine, & le danſeur foule d'un pied leger des cités enſevelies. Tandis que l'ame dégagée de ſes liens s'envole ſur ſes aîles de feu, le ſoleil pompe en vapeurs les parties fluides de nos corps : la terre reprend ce qu'elle a donné : les vents diſperſent le reſte dans les airs ; chaque élément ſe partage nos dépouilles. Les débris de l'homme ſont ſemés dans l'étendue de la nature. La mort eſt partout, excepté dans la penſée de l'homme !

Et ce n'eſt pas l'homme ſeul qui eſt mortel : ſes ouvrages le ſont auſſi. Il meurt une ſeconde fois dans le buſte qui rendoit à ſon image un fantôme de vie. Sa tombe s'efface. Les empires périſſent. Où eſt l'empire Romain ? Où eſt celui des Grecs ? Ils ne ſont plus qu'un ſon, & la moi-

tié de notre ſcienee n'eſt que leur triſte épitaphe. O mort, la penſée puiſſante vient d'ouvrir devant moi les portes de ton ſombre empire que nul aſtre n'éclaire. Mes regards deſcendent dans ſes vaſtes profondeurs: quelle foule de ſceptres je découvre! Quel amas de ruines amoncelées! Que de rois flattés, je vois enſevelis ſous les décombres de leurs monumens crus immortels! Que d'arts ſublimes dont les lauriers ſont flétris, dont la gloire eſt éteinte! Quelle longue ſuite de ſiécles fameux s'écoule devant moi! Leurs vaines images ſe ſuccèdent & roulent informes & preſſées comme des flots. Je vois les générations qu'ils entraînent s'agiter & ſe mouvoir dans leur ſein. Je vois paſſer les ombres mélancoliques des morts célèbres: ils ont l'air de s'entretenir triſtement de la vanité de leur gloire. Tous jettent en paſſant

un regard de pitié ſur les ſages & les grands de la terre.

Dieu ! quelle ombre extraordinaire s'avance lentement en s'élevant au-deſſus des autres ! Comme elle grandit & développe, en s'étendant ſans fin, ſa forme étrange & ſes dimenſions énormes ! Sa vaſte étendue emplit l'eſpace. Mon imagination accablée ſuccombe, & mon ſang glacé de terreur, s'arrête..... Je reconnois le fantôme immenſe d'un monde décédé. Un cercle de roſeaux fangeux le couronne : triſtement penché ſur ſon urne, il déplore ſes royaumes déſolés, & ſes générations ſubmergées dans les eaux. Il annonce en gémiſſant, au monde qui lui a ſuccédé, ſa diſſolution prochaine par le feu : mais, comme Caſſandre, il prophétiſe en vain.

L'eau & le feu ſont les élémens que l'Eternel charge de ſa vengeance. Il les tient renfermés dans des antres

ſéparés, où ils frémiſſent & ſe menacent l'un l'autre. Quand la guerre, la famine & la peſte n'ont pu corriger un monde coupable, Dieu les déchaîne ſur lui tour à tour. Du pied de ſon trône ils ſe précipitent comme la tempête, & courent détruire (*d*).

La terrible vérité m'appelle : j'entens ſa voix puiſſante, je ſens ſa force qui m'entraîne : mon ſujet m'inſpire, & ſa grandeur me tient lieu de génie.

(*e*) A minuit, à l'heure ſombre où le genre humain plongé dans un ſommeil profond, ſe repaît de ſonges agréables & goûte des plaiſirs imaginaires, ſortira du ſein des ténèbres cette ſcène étonnante, auſſi ſubitement que l'étincelle jaillit du ſein de l'acier frappé, auſſi rapidement que le ſalpêtre s'embraſe. Au ſignal de l'Eternel, tous les formidables enfans du feu s'élancent de leurs retrai-

tes. Les magasins des orages s'ouvrent & versent à flots pressés les foudres & les éclairs : les comètes embrasent les airs. Des torrens enflammés descendent. La cime des montagnes s'allume. La terre n'est plus qu'un vaste volcan. Les masses de ces rochers aussi anciens que le globe, s'écoulent en fleuves de feu. Les astres tombent des Cieux. L'embrasement redouble de toutes parts. L'ange de la destruction se promene sur l'univers, & l'efface sous les roues de son char enflammé. L'homme effrayé s'éveille, il trouve un jour éternel commencé, l'étonnement répandu sur la face de l'univers, la terreur & la gloire à leur comble & contrastés dans le tableau. L'abîme tonnant sous ses voûtes profondes, crève & s'ouvre : il souleve ses flots de soufre & de bitume & vomit une mer enflammée : il s'apprête à dévorer : ses mugissemens demandent sa proie : tan-

dis que vers les bornes reculées de l'éther, le criſtal brillant d'un ciel pur & nouveau s'étend & ſe déploye ſous les pas de l'Eternel. C'eſt lui qui apparoît dans ſa grandeur au-deſſus du monde en flammes. Un ange aux aîles d'or le précede, & balaye devant lui comme des nuages la pouſſière des ſoleils qui achevent de ſe diſſoudre. La nature expirante ſe débat encore dans les tranſes de la mort. N'entens-tu pas ſes derniers gémiſſemens ? Où ſommes-nous, Lorenzo ? La terre qui nous ſoutenoit abîmée ſur elle-même s'eſt fondue dans ce déluge brûlant. Où fuir ? Où ſe ſauver de Dieu ?

C'eſt pour ce grand jour que tous les autres jours ont paſſé, que la terre eſt ſortie du chaos & l'homme de la terre. Comme nos deſirs, à cette idée, lâchent priſe à leurs objets frivoles, & laiſſent tomber le monde, pour ſaiſir les Cieux ! Je ne peux plus avoir d'autre penſée. Je ſuis déjà pré-

ſent à cet avenir. Je ſens l'univers chanceler autour de moi. Ses ſecouſſes ébranlent mon ame. Je vois des légions d'eſprits deſcendre & laiſſer dans les Cieux une vaſte ſolitude. Je vois le juge ſuprême aſſis ſur un trône de feu, le volume de l'éternité ouvert, & tous les cœurs nuds. Un trait de lumière les pénetre & y rend la penſée viſible.

Quel eſt cet ange hideux & défiguré que je vois ſortir de ſes antres profonds, & traînant ſa chaîne en blaſphémant? Il lève ſa tête difforme: ſon front ſillonné par la foudre eſt encore noirci de ſes feux. C'eſt l'ennemi de Dieu & de l'homme qui vient ſubir ſon Arrêt. Il l'écoute en roulant l'orbe étincelant de ſes yeux farouches, comme un météore enflammé dans une nue orageuſe. Il maudit le Dieu qu'il redoute. Il croit tomber pour la première fois, & commencer ſon enfer.

Le

Le tems privé du flambeau qui précédoit ſon char & l'éclairoit dans ſa courſe, s'avance à la lueur mourante de l'incendie des mondes. Il appelle ſes nombreux enfans. Le ſein de la terre s'agite à ſa voix, & rend à la vie toutes les générations. Elles ſe levent bruſquement & quittent leur couche dans l'effroi. Il les raſſemble pâles & conſternées, il les conduit preſſées dans un même troupeau, & les remet à l'éternité. Alors monarque dépoſé, il briſe ſon ſceptre, & ſon règne qui avoit commencé avec l'univers paſſe avec lui.

L'éternité règne ſeule. Elle n'étoit qu'un rêve pour les mortels : maintenant tout eſt rêve, excepté elle. L'heure de la clémence eſt paſſée, tout eſt extrême, tout eſt irrévocable. Ses étendards flottent dans le vuide comme des comètes éclatantes. Ses clairons enflés par un ſouffle immortel rendent des ſons

plus formidables que l'Océan grondant ſous les coups de la tempête : les homme ſe raſſemblent par milliers dans la région où va s'opérer le grand dénouement de toutes les ſcènes qui ont paſſé. Quel eſpace immenſe ! Quelle foule l'a rempli ! Ici les ſpectateurs de tous les ſiécles aſſiſtent à la fin de ce drame miſtérieux. Tous ſont dans le ſilence & dans l'attente.... L'Eternel ſe lève : il prononce l'arrêt, venge ſa gloire & la vertu.

Auſſi-tôt l'éternité au regard décidé, au viſage inexorable, ſépare d'un coup d'œil la multitude des hommes en deux portions, montre à chacune ſa demeure & leur en ouvre l'entrée. Son bras invincible pouſſe les coupables dans l'abîme, tourne une clef énorme, & en referme à grand bruit les portes ſur les malheureux. Tombés des Cieux, ils vont roulant précipités de profondeurs en profondeurs. Les ſombres voûtes répondent à leurs gémiſſemens.

Quels cris bien différens ſe font entendre dans les Cieux ! Une foule d'anges ſortis du tombeau les ont repeuplés. Toutes leurs voix partent enſemble & vont frapper la voûte ſonore de l'éther. Le moment de la création ne fut point célébré par des chants ſi mélodieux. Dieu ſe montre ſans voile & ſans nuage. Les eſprits frappés d'une ſoudaine illumination applaudiſſent tous au Créateur qui vient de terminer ſa tâche. Le monde moral eſt éclairé dans toutes ſes parties. La gloire encouronne le plan. La cour céleſte a commencé ſes concerts éternels..... Que ferai-je alrors ? Entonnerai-je avec les heureux immortels l'hymne du bonheur ?

NOTES.

(a) L'oubli de la mort eſt l'erreur capitale des vieillards. A force de vivre ils ſe croyent immortels. Loin de moi cette erreur. Ils ſont déjà morts, ceux qui s'en laiſſent prévenir. Leurs cœurs ſont enſevelis, & le monde eſt leur tombeau. La gloire de la vieilleſſe eſt de ſouhaiter de mourir. Ce vœu fait l'éloge de la vie paſſée, & répond du bonheur futur. Nous devrions nous prédire à nous-mêmes notre future deſtinée. Ce ſeroit le moyen d'ôter à la mort ſon amertume. Pour apprendre à ne pas la craindre, il faut y penſer ſouvent. L'ame qui a de l'averſion pour cette précieuſe penſée eſt dans des ténèbres plus profondes que celles du milieu de la nuit. Endormie dans cette erreur ſur la pente d'un précipice, le premier coup de vent l'y plongera ſans retour.

Tu me demanderas, Lorenzo, pourquoi je m'obſtine à battre tes oreilles du nom de la mort. Ecoute, la penſée de la mort eſt un levier puiſſant qui ſouleve l'homme de la pouſſière, & le redreſſe ſur lui-même. Elle comble l'effroyable profondeur de l'abîme infernal, & nous fait deſcendre dans le tombeau par une pente plus douce. Quel eſt le cœur de chair qui oſera ſe jouer & folâtrer avec la redoutable éternité, la riſquer avec indifférence ſur un coup de dez, & ne prendre aucun intérêt à l'alternative de deux deſtinées extrêmes & irrévocables ? Quelle eſt la main aſſez hardie pour livrer au ſort d'un moment tout ſon être, & coucher l'éternité pour enjeu ? Chaque moment qui nous arrive referme le tombeau ouvert par le moment qui vient de paſſer. Les tentations nous

assaillent, quand la crainte de la mort est assoupie : la prévoyance des maux qui suivent le vice est la garde la plus forte qui puisse veiller pour la vertu.

Il n'est point de folie qui ne perde ses couleurs trompeuses devant la pensée de la mort. La sagesse mondaine pâlit en sa présence, & tous ses faux attraits sont éclipsés. Cette vaine sagesse est riche en promesses : elle ne cesse de tracer des plans dans l'avenir ; mais c'est sur des feuilles aussi légères que celles de la sybille : au premier souffle elles se dispersent dans les airs. Que la véritable sagesse est différente ! La première, comme la lune dans son déclin, décroît chaque jour & s'éteint par degrés. La seconde, comme cet astre dans son croissant, augmente chaque jour de grandeur & d'éclat. Quand la sagesse mondaine tarde à naître, son cercle est bientôt parcouru ; son rôle insensé est bientôt fini : car tu sçais qu'elle n'assemble plus de conseil dans le tombeau. Alors la mort la démasque & dénonce sa folie à l'Eternel. Mais la vraie sagesse nous conduit triomphans dans les Cieux.

(*B*) La mort de nos amis fond sur nous comme un nuage, dont les humides vapeurs éteignent le feu de nos passions, & amortissent cet éclat de la vie qui aveugle le sage même. Nos amis mourans sont comme des pionniers qui applanissent le passage escarpé de la mort, brisent les barrières de terreur & d'aversion dont la nature l'a embarrassé, & nous font du trépas un asyle sûr, à l'abri des orages. Chaque ami que la destinée nous enleve est une plume arrachée des aîles de l'orgueil ; notre vol s'abaisse : l'idée du sort que nous allons subir comme eux force l'ambition à descendre des hauteurs où elle planoit, & à raser la surface de la terre, avant qu'elle nous engloutisse & que nous disparoissions de l'univers. Nos amis mourans sont des messagers qui nous font en-

voyés avec des avis salutaires. C'est pour notre avantage qu'ils tombent dans les langueurs de la maladie : c'est pour nous qu'ils meurent. Souffrirons-nous que leurs douleurs & leur mort soient vaines pour nous ? Attristerons-nous par notre ingratitude leurs ombres errantes à nos côtés, & qui sollicitent tendrement nos cœurs pour la vertu ? Dédaignerons-nous la prière éloquente que nous adresse le silence de leur tombe ? . . . .

Pourquoi nos amis nous sont-ils enlevés ? Ce n'est point par vengeance, mais par pitié pour nous que le ciel nous en prive. C'est pour attacher au cœur de l'homme par les liens de la tendresse, la pensée de la mort, que la raison trop indolente, ou corrompue, a si peu soin d'y conserver. Mais ni la raison, ni la tendresse, unies ensemble, ne sont pas encore assez fortes pour détruire l'enchantement du monde. Vois l'heure inexorable qui s'avance près de toi, & qui cependant est si loin de ta pensée. Toute la vie n'est employée qu'à l'oublier, tandis qu'elle devroit l'être à en bien peser l'importance. La mort qui toujours menace à notre porte ; la mort, la seule chose qui soit certaine & vraiment importante pour l'homme, est-elle donc un hôte inattendu, dont on puisse dire, « qu'elle vienne quand elle voudra » ? Oui, malgré notre aveugle imprudence qui chaque jour l'invite & l'appelle à grands cris sur nous ; malgré la foule d'avant-coureurs qui viennent nous annoncer son arrivée, elle nous surprend toujours. Quelle est la cause de cette mépriſe si étrange ? Les Cieux regardent l'homme & restent confondus d'étonnement en le voyant agir. Les plaisirs de la vie sont-ils donc si serrés, qu'un instant de crainte & d'alarmes n'y puisse trouver sa place ? Ou bien la foule de ses inquiétudes & de ses soins est-elle si pressée que la pensée de la mort ne puisse pénétrer jusqu'à son ame ? Est-

ce la fuite insensible du tems qui est cause que cette pensée glisse sur le cœur de l'homme ? Est-ce la passion, cette maîtresse despotique des facultés de l'ame, qui aveugle l'entendement ; comme la belle & perfide Dalila qui creva les yeux au robuste Samson ?

Vieillards insensés, vous êtes assis entourés d'un amas de volumes. Vous vous égarez dans une science inutile qui n'est qu'une pompeuse ignorance. Voulez-vous être plus sçavans que ceux qui se vantent de l'être ? Apprenez ce qu'il vous importe de sçavoir. La vie commune vous offre un champ libre où vous puiserez la science qui est la seule nécessaire. L'accès en est facile : nulles épines n'en embarrassent l'entrée. Ne rejettez point avec dédain les vérités familières que le livre de la nature & de l'expérience expose par-tout à vos yeux. Les fruits que vous pourrez en retirer, sont des fruits immortels. Cessez de vous perdre dans les profondeurs d'une étude abstraite & vaine. En voulant rendre vos noms célébres, vous vous repaissez d'un orgueil qui vous abaisse : votre vertu diminue à mesure que votre réputation s'accroît. Votre science ne jette, comme la lune, qu'une lumière sans force & sans chaleur. Dans vos froides spéculations, votre cœur reste glacé. Eveillez-vous, curieux observateurs, amoureux de tout savoir, excepté la chose qui vous intéresse, & réfléchissez avec moi sur l'étrange caractère de la mort.

(*c*) Où sont maintenant les premiers acteurs des scènes de l'année derniere : où est l'orgueil de leur front ; où sont leurs brodequins & leur panache. Les spectacles les plus joyeux de la vie nous parlent de la mort dans un stile plus fleuri. Nos théâtres nous retracent l'image du drap funéraire. Ils parlent de la mort, comme des guirlandes de fleurs suspendues sur une tombe. Comme de hardis brigans

qui vont déterrer les tréſors enſevelis dans le ſein de la terre, nous fouillons dans les tombeaux pour y trouver la matière de nos plaiſirs. Les pompes triomphantes de la vie ſont-elles autre choſe que le fruit des legs des mourans ? -- Ramperons-nous ſur les tombeaux, comme le ver inſenſible, ſans ſonger à notre propre fragilité & à notre deſtinée qui s'approche ?

(*d*) Si le feu & l'eau n'étoient pas enchaînés dans des cavernes ſéparées, ils engageroient enſemble une guerre cruelle, qui ne finiroit que par la deſtruction de l'un ou l'autre de ces deux élemens : mais Dieu réſerve leur force & leur fureur pour d'autres deſſeins.

(*e*) Vois-tu, Lorenzo, la deſtinée qui attend l'homme ? La nature doit périr, & l'homme doit renaître. Les acteurs de la terre changent les ſcènes paſſagères de ſa ſurface, & font gémir l'univers ſous le poids de leurs crimes. Comme l'univers gémira, lorſqu'il ſera noyé dans un nouveau déluge ! mais ce ne ſera pas un déluge d'eau !

Au-deſſus du monde, s'élevera un firmament bien différent de celui que l'homme a jamais vu ou imaginé. Il ſera ſemé des étoiles animées qui gouvernoient les étoiles matérielles. Il y verra un bien autre ſoleil ! Que ce ſoleil eſt loin de reſſembler à l'enfant de Béthléem ! que l'homme Dieu eſt différent de ce qu'il étoit, lorſqu'il gémiſſoit ſur le Calvaire ! C'eſt cependant cet homme de douleurs. Qu'il eſt changé ! quelle pompe le précède dans ſa grandeur terrible ! tout le Ciel deſcend à ſa ſuite. Les Anges l'accompagnent triomphans. Lorenzo, cette ſcène qui ſera la dernière dans le cours de la nature, doit toujours être la première dans la penſée du ſage. Si quelque choſe peut l'émouvoir, c'eſt cette penſée : elle réveille l'homme le plus aſſoupi, elle nous ar-

rache du sommeil de mort où nous restons ensevelis. Cherche, tandis que tu le peux, un appui plus solide que la terre; ou bien tu t'abîmeras pour jamais. Où le coupable trouvera-t-il un abri, lorsque l'homme de bien pâlira consterné? C'est pour ce grand jour de terreur, de décision & de désespoir, que l'éternité, qui ne servoit qu'à mesurer les années des dieux, est descendue sur l'homme chétif & formé de la poussière de la terre. Ce jour du jugement est-il éloigné? Non: il est commencé en toi. La conscience députée par Dieu pour te juger, monte sur son tribunal, & prononce d'avance ton arrêt. L'homme sera-t-il seul insensible à l'événement de ce grand jour qui doit décider & consommer les destinées? s'il étoit sage, ce seroit le but & l'objet de toutes ses pensées. Fermera-t-il les yeux sur une scène qui attire l'attention des Anges & de leur souverain? Les Anges rangés en cercles radieux qui s'élevent par ordre au-dessus les uns des autres dans une proportion réglée sur leurs différentes espèces, sont placés comme sur un amphithéâtre autour du spectacle du jugement dernier; ils ont les yeux sur l'homme, & s'intéressent à ses destins. C'est pour l'homme que l'éternel se prépare à venger sa gloire. Toute la création lui crie de développer aux yeux des mortels le monde moral, & de donner plus d'éclat à la nature en la renouvellant. L'homme dont le sort éternel dépend de cette heure décisive, sera-t-il le seul être qui en bannisse la pensée de sa mémoire?

Ce jour est toujours présent à la mienne. Mais quand arrivera-t-il? les Anges ne peuvent me le dire: ils ne peuvent deviner ce moment fatal, caché à tous les êtres créés & couvert d'un nuage impénétrable. Mais il est certain qu'il s'approche. Le lieu de la scène est moins difficile à deviner. Grand jour, qui dois terminer les espérances & les craintes

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY OF OXFORD

de l'homme, ouvrir tous les cœurs, & fixer nos deſtins, qui dois tout finir & tout commencer, dis moi, où es-tu ? Je ne te trouve ni dans le tems, ni dans l'éternité. Ces deux Monarques, l'un de tout ce qui eſt paſſé, l'autre de tout ce qui eſt à venir, viennent ſe rencontrer ſur les confins de leurs deux empires, comme pour décider de quelle façon ils uniront leur puiſſance, pour augmenter la grandeur, & ſervir la colere de Dieu dont relevent leurs Royaumes. Alors le Tems, comme un Roi dépoſé, dédaigne de vivre. Il tombe ſur ſon glaive : il ne périt pas ſeul, la mort ſon plus grand ennemi qui ſuoit toutes ſes productions, expire avec lui.

Le regne de l'éternité commence. Souveraine reſpectable & outragée, que ſon reſſentiment contre le genre humain eſt juſte ! Combien de fois a-t-elle frappé à la porte de nos cœurs, & demandé avec inſtance d'y être admiſe. Elle eſt pourtant aſſez riche pour rendre l'hoſpitalité qu'on lui auroit donnée. Combien de fois a-t-elle appellé l'homme par la voix de Dieu ? nous l'avons rebutée, comme un rêve déſagréable, tandis que ſes plus vils ennemis étoient bien accueillis de nous. Maintenant tout eſt rêve excepté ſon ſourire. Vois-la maintenant ouvrir ſes portes dix mille fois larges comme trois fois l'eſpace qui s'étend depuis l'Indus juſqu'au pole glacé.

Après l'arrêt prononcé, l'éternité aſſigne un ſéjour de ſoufre aux méchans, un ſéjour d'ambroiſie aux bons. Qu'eſt-ce qui va ſuivre ? c'eſt le dernier acte qui finit tous les autres, qui fait de l'enfer un enfer, & du Ciel un Ciel. La Déeſſe tourne l'énorme groſſeur de ſa clé de diamant, enfonce profondément les verroux, & enferme les heureux & les malheureux dans les demeures d'où ni les uns, ni les autres ne ſortiront jamais.

SEPTIEME NUIT,

Le caractère de la mort.

QUE la mort eſt biſarre & cruelle (*a*) ! Si du moins elle n'emportoit que les malheureux & les vieillards!... Si elle s'aſſujettiſſoit à ſuivre le cours de la nature, au lieu de la devancer; ſi elle attendoit que nos corps conſumés par les ans, tombaſſent d'eux-mêmes en pouſſière, pour la balayer dans le tombeau ! ... Mais l'impitoyable nous y traîne ſouvent pleins de force & de ſanté. Quand la vie eſt un mal, elle nous la laiſſe; eſt-elle un bien, elle nous l'arrache. Elle ſe plaît à laiſſer ſurvivre l'indigent au riche, & le mortel miſérable au mortel fortuné. Que d'hommes robuſtes ſont couſus dans le drap mortuaire

par les foibles mains des valétudinaires, dont la vie n'eſt qu'une mort lente & continuelle ! Combien de fois vous appercevez un père décrépit pleurant courbé ſur la tombe de ſes jeunes enfans ! C'eſt moi, ô Narciſſe, qui ai creuſé la tienne, & qui t'y ai placée au printems de ta vie !.. Mais pourquoi compter tes années ? Tu as vécu long-tems en peu de jours, puiſque tu étois vertueuſe. Ce n'eſt pas l'aſtre des ſaiſons, c'eſt la vertu qui meſure la durée de notre véritable exiſtence. Sans vertu on meurt jeune après un ſiécle de vie. Effaçons de la date des tombeaux les années qui ont été ſtériles pour elle : l'homme ne les a point vécues.

Quand la vertu s'éteint dans le cœur de l'homme, l'éclat de l'or augmente à ſes yeux. Il s'en remplit ſans jamais s'en raſſaſier : mais que la fortune eſt mal connue des mortels aveugles ! Cette déeſſe au ſourire gai, au

cœur perfide, ſe plaît à tourmenter, à tromper ſes amans inſenſés. Quel tableau biſarre ils me préſentent dans leurs longues fatigues; quel triſte ſpectacle ils m'offrent dans leurs vaines jouiſſances!

La fortune agitant dans les airs ſes aîles dorées, fait briller ſes tréſors, en étale les dons, appelle le haſard & le charge de les diſtribuer. Une foule de mortels, les yeux ardens & attachés ſur elle, ouvre ſes mains, lui tend les bras, & s'apprête à recevoir, à s'arracher ſes bienfaits. Voyez, tandis qu'elle les répand, avec quelle furie ils ſe jettent les uns ſur les autres. Voyez comme l'amant oublie ſon amante, comme les amis écraſent les amis, & les enfans leurs pères. Que de ſagacité pour découvrir, que d'audace pour ſaiſir leur proie! Pour peu que l'occaſion les favoriſe, rien ne les arrête. Ils franchiſſent ſans ſcrupule les barrières ſacrées de la

juſtice & de la probité. Ils ſuivent le gain à la trace, ils ſe fatiguent à la pourſuite des places & des dignités, juſqu'à ce qu'épuiſés de laſſitude, ils ſuccombent.

Leur ardeur eſt égale : mais leurs deſtinées ſont différentes. L'un trop impétueux dans ſes deſirs, manque le but par trop d'empreſſement à le ſaiſir. L'autre y touche & tombe, & ſa proie lui échappe. Ceux-ci s'applaudiſſoient de leur ſuccès; mais au milieu de leur enchantement, un revers imprévu, comme un tourbillon ſoudain, enlève leurs richeſſes & les tranſporte dans des mains étonnées de les recevoir. Malheur à ceux dont le cœur y étoit ſi fortement attaché, qu'il n'ait pu s'en ſéparer ſans ſe déchirer. L'avare plus malheureux dépérit auprès de ſon tréſor inutile, & gémit encore pour avoir du pain. Où courez-vous, rivaux aigris ? vivez en paix & jouiſſez des biens que vous

avez conquis. . . . Ils n'écoutent rien. Leur ressentiment les aveugle. La haine les entraîne dans l'antre bruyant des procès. Le noir corbeau de la chicane bat des ailes à la vue de sa proie, & croasse de joie en les dépouillant : arrivés d'un palais ils retournent en mendiant dans une chaumière. Il en est que la fortune écrase sous le poids de ses dons. Qu'il se trouve peu d'hommes qui sçachent supporter le bonheur ! Mais la mort venant anéantir toutes ces différences, les réduit tous à une égale pauvreté. Elle rassemble les noms des mortels dans son urne impartiale : Elle y confond tous les âges, tous les degrés de fortune & de mérite. Sa main les agite avec indifférence, & les tire au hasard. Ou si elle fait un choix, malheur aux mortels heureux ! Tel qui se croit le plus loin de son bras invisible, est le premier frappé.

Sans doute l'Eternel a dit à la

mort : « frappe les coups les plus » inattendus, & les plus propres à » allarmer les vivans ». Qu'elle eſt fidèle à s'acquitter de ces ordres terribles ! Comme elle trompe notre attente & ſe joue de notre ſécurité ! Tous les jours elle dément nos conjectures, & confond notre vaine prévoyance. Combien d'hommes nous étonnent par le genre de leur trépas ! Notre ſurpriſe ſurpaſſe encore notre douleur.

La proſpérité jette un éclat ſiniſtre.. Un grand bonheur menace d'un grand revers. La fortune ſemble avoir fait une ſociété cruelle avec la mort. Elle nourrit délicatement les victimes qu'elle lui deſtine ; quand elle les a engraiſſées de ſes dons, elle les envoye parées de fleurs au ſacrifice. Combien de fois je l'ai vû chercher un inconnu ſous le chaume de l'obſcure pauvreté, le tranſporter d'un vol dans le ſein de l'opulence, raſſembler

ſembler ſous ſa main les biens & les honneurs, en faire ſon être de choix, l'établir en vue ſur la hauteur, & dans le moment où il eſt l'objet brillant des regards jaloux du public, tandis que ſon cœur ſous le charme s'enivre du ſentiment de ſa nouvelle exiſtence, le précipiter tout à coup du faîte de la félicité ſous le glaive de la mort! Le matin il étoit l'objet de notre envie : le ſoir il fût celui de notre compaſſion & de nos larmes !

Un chêne ſuperbe balançoit au haut des airs ſa cime touffue : il répandoit ſur la plaine dans un vaſte contour la fraîcheur & l'ombrage : les troupeaux brûlés des feux du jour ſe raſſemblent & s'arrêtent ſous ſon abri impénétrable : long-tems il a bravé les vents & les orages : mais la coignée remarque ſa hauteur & s'attache à ſes racines. Frappé de ſes coups redoublés, il ſuccombe en gémiſſant : il tombe comme un tonnerre

ſur la plaine retentiſſante & la couvre de l'immenſe étendue de ſes rameaux. La forêt voiſine eſt ébranlée du bruit de ſa chûte. Les échos lointains des vallons & des torrens y répondent. Ainſi, pour conſterner la foule vulgaire, la faulx de la mort immole de grandes victimes & renverſe les têtes illuſtres. Le bonheur attire ſon glaive.

Plus la vie jette d'éclat, moins elle dure. Comme les yeux de ma fille brilloient de jeuneſſe & de ſanté ! Elle étoit trop belle pour vivre ! J'étois trop heureux..... Je ne l'ai pas été long-tems. Je ne pouvois me perſuader que tant de beauté dût ſi-tôt périr. Je ne pouvois me réſoudre à m'avouer à moi-même, que cette bouche qui me ſourioit ſi tendrement alloit ſe fermer pour jamais, & que celle que je voyois vivre étoit déjà morte. C'eſt ainſi que la mort ſe couvre des apparences de la plus belle

vie. Elle s'offre à nos yeux trompés ſous le coloris de la ſanté la plus brillante. Le cœur imprudent d'un amant ſe laiſſe éblouir par les attraits de ſon amante. En voyant ce teint de roſes, ces lévres vermeilles & fraîches qui appellent les baiſers, ce ſourire des graces, il oublie qu'il aime une mortelle ! Le malheureux eſt loin de ſonger aux larmes qu'à l'heure même il va verſer dans ſon déſeſpoir.

L'heureux Lyſandre alloit s'unir à la tendre Aſpaſie. Comblés des faveurs de la fortune, enrichis des dons de la beauté, ils étoient jeunes, ils étoient amans ! Tous ceux qui les connoiſſoient étoient jaloux de leur bonheur & ne les en aimoient pas moins. Que manquoit-t-il à leur félicité que d'en jouir long-tems enſemble? L'heure nuptiale eſt arrêtée; Aſpaſie attend ſon époux & le bonheur dans un palais ſuperbe élevé près

du rivage. Elle voit ſans effroi les flots menaçans ſe briſer au pied de ſes murs. Hélas ! elle ne ſe doutoit pas que ſon bonheur alloit s'écouler comme eux, & diſparoître plus vîte que le rayon qui ſe joue ſur les ondes ! L'aurore ſe lève brillante & promet un beau jour à ces deux amans : ce beau jour les vit mourir. Lyſandre a pris congé de la tendre Aſpaſie, il lui a juré de revenir le ſoir dans ſes bras. Vains ſermens ! Il eſt ſur les eaux... L'orage s'élève.... Il eſt au fond de l'abîme. La fatale nouvelle arrive. Le triſte ſilence du meſſager a tout annoncé. Aſpaſie lit dans ſes yeux la mort de ſon amant & ſent la ſienne. Son cœur crève : la douleur l'a briſé : les ſanglots la ſuffoquent : elle expire, & va s'unir à lui dans la tombe. Ce palais envié qui devoit renfermer deux époux heureux, s'eſt bientôt changé en un monument de douleur & de mort. Les flots homi-

cides qui l'ont rendu déſert continuent d'en baigner l'enceinte de leurs ondes inſenſibles. Le farouche matelot croit les entendre gémir autour, & ne peut en paſſant refuſer une larme..... Mais moi, les larmes peuvent-elles me ſuffire? Qui peut me conſoler? .... Que mes efforts ſont vains! Je ne peux réuſſir à tromper mes peines. La route que je prens pour m'en écarter, me ramène toujours à mes malheurs. Voilà que mes réflexions m'ont rejetté ſur l'idée cruelle que je voulois éviter..... Ah du moins ces deux infortunés ſont morts enſemble! Heureux dans leur malheur, le trépas ne les a point déſunis. Hélas, il faudroit, ou ne s'unir jamais, ou n'être jamais ſéparés! Narciſſe, je ne peux, il eſt vrai ſonger à toi, que mon cœur ne ſaigne. Mais tu n'étois que ma fille. Ton être en touchant au mien, en étoit ſéparé: elle & moi nous étions con-

fondus dans un ſeul : nous étions le même. . . . Oui, qu'elle eût ſurvécu, je ne ſentois plus mes autres malheurs : je retrouvois Narciſſe dans ſa mère, & j'oubliois Philandre ! O douce ſociété ! O tendres liens ! Ce n'eſt point l'union, c'eſt le mêlange intime de deux cœurs : il n'eſt plus poſſible de les ſéparer entiers. Quand le glaive du trépas les partage, ce n'eſt qu'un ſeul & même cœur qui ſe déchire en deux portions, & le ſentiment du bonheur s'écoule pour jamais par la bleſſure : la plus malheureuſe eſt celle qui ſurvit : c'eſt ce reſte ſanglant qui ſouffre tant qu'il palpite : c'eſt ce reſte qui acheve de mourir dans les tourmens. . . O mon cœur, arrête. . . . . Ne touchons jamais à cette plaie.

NOTES.

(*a*) La jeuneſſe de Narciſſe me fournit cette morale. Sa gaîté peut auſſi m'inſtruire : comme l'oracle brillant & renommé des Juifs, étinceloit de pierres précieuſes, ſa gaité étincelle de vérités ſalutaires qui jettent un éclat nouveau ſur le caractère de la mort, & le développent dans tout ſon jour. Du moins, dis-tu, que la mort avoue que ſi l'homme eſt né pour mourir, il eſt auſſi né pour vivre, & qu'elle ſoit plus juſte dans la diſtribution de ſes coups. Ton ſouhait eſt vain : c'eſt le jeune homme, c'eſt l'homme heureux qu'elle emporte. La mort, comme les tyrans, frappe arbitrairement & met ſon orgueil à ſe ſacrifier de grandes victimes.

(*b*) Comme les élemens contraires ſe font dans la nature une guerre éternelle, ainſi la mort s'offenſe de la vie. Lorſque la vie eſt heureuſe, animée, brillante & gaye, la mort la regarde comme une offenſe, comme une trahiſon faite à l'engourdiſſement léthargique qui eſt la loi de ſon empire, où la volupté, & la bruyante ambition dorment dans un profond ſommeil. Comme elle déteſte la vie, plus la vie eſt riante, plus elle la hait ; elle ſe fait un point d'honneur de la réduire, & d'aggrandir ſon pouvoir. Auſſi elle ſe plaît dans les ſtratagêmes : elle aime à ſurprendre ; il lui faut une proie dont elle puiſſe s'enorgueillir, & moins elle eſt attendue, plus ſa victoire eſt éclatante. Que d'artifices elle met en uſage pour endormir nos craintes ! Tibere ne couvroit pas ſes deſſeins d'un voile plus épais. Semblable à ces Princes qui voyagent incon-

nus & déguisés dans les cours étrangères, la mort prend le nom & le masque de la vie. Elle prend toutes les formes qui servent ses affreux projets. Quoiqu'elle soit maîtresse d'un empire plus vaste que celui que l'aigle Romaine parcouroit dans son vol, elle veut encore l'étendre. Comme Neron, tantôt elle est cachée sous l'habit d'un danseur, tantôt elle mene un char, & conduit son phaeton en habit d'amazone. On est loin de la reconnoître, jusqu'au moment où elle devore sous les roues sa victime démontée. Elle a soin de choisir les formes qui ressemblent le moins à son squelette décharné. Un corps potelé & plein d'embonpoint est son habit familier. Heureux ceux qui ne se laissent pas décevoir par les apparences! L'homme qui tient toujours un œil fixé sur la mort, & l'autre attaché sur les cieux, est un homme à la fois mortel & immortel. Comme j'épie depuis long-tems les ruses de la mort, & que je l'observe d'un œil curieux, je l'ai vue ou j'ai rêvé que je la voyois faisant sa toilette, quittant ses traits horribles, pour prendre un air gracieux & riant. Muse, car tu t'en souviens, rappelle-toi cette scène étrange. Quand ce ne seroit qu'un rêve, il sert toujours à faire connoître le caractère de la mort.

J'étois dans un cercle de jeunes fous. La mort voulut entrer dans l'assemblée; la nature lui refusa la porte: mais elle en vint à son honneur à la sollicitation d'un Médecin fameux qui lui donnoit le bras. Elle eut soin de congédier le docteur, voulant garder l'incognito. Elle céde à un vieux usurier vivace sa maigre figure & ses os décharnés, en reconnoissance de ce qu'il lui engraissoit avec soin une riche victime dans un jeune dissipateur: elle prend en échange le maintien léger de ce jeune petit-maître, sa figure à la mode, son regard militaire, &

paſſe une élégante robe de ſoie dont elle couvre ſon affreux drap mortuaire. Son arc courbé ſe dreſſe, s'allonge & devient un beau jet : elle cache ſes traits mortels dans les yeux de la belle Myra. Le terrible maſque dans cet accoutrement part & va chercher des aventures. Où va-t-elle, demanderez-vous ? hé où ne va-t-elle pas ? pour vous indiquer les lieux qu'elle hante le plus, qu'il vous ſuffiſe de ſavoir, que la nuit n'eſt pas plus fidèle à ſuivre le jour, que la mort ne l'eſt à ſuivre les pas du plaiſir, quand le plaiſir tient une route que la raiſon veut éviter.

Quand la débauche ferme la porte à la raiſon, & que la folle joie uſurpe la place du bon ſens, alors la mort à la tête du banquet ou du bal, conduit la danſe, roule les dés, & remplit de raſades ſa coupe nocturne. Buvant gaîment à la ſanté de ſes joyeux compagnons, elle rit intérieurement de les voir rire d'elle, comme ſi elle étoit abſente & loin d'eux ; & lorſque les eſprits ſont échauffés, que toutes les craintes ſont bannies, que les cœurs ſont en joie, qu'ils appellent tous les plaiſirs de la terre, & les invitent au ſouper, & que la penſée dans ſes tranſports tourne la clé & ferme la porte ſur la mort ; ſoudain la mort laiſſe tomber ſon maſque, fronce le ſourcil..... les malheureux frappés de terreur reculent, ſe renverſent & expirent dans le déſeſpoir.

La ſurpriſe n'eſt pas plus grande, la terreur n'eſt pas plus ſoudaine, lorſque portée ſur l'aîle rapide du ſalpêtre que le feu touche & embraſe, elle éclate, brille, tonne & dévore.

Lorenzo envelopperas-tu ton ame du doux manteau de la ſécurité, parce que tu ignores le moment ou la mort doit te détruire ? C'eſt ſon incertitude même qui la rend dangereuſe. N'imite pas la foule

des hommes qui abſent de toute leur vie, parce que le terme leur en eſt caché.

La mort de Narciſſe fut prématurée, ſans être imprévue. Au milieu de la gaité du jeune âge, elle n'oublioit pas qu'elle devoit mourir. Ses yeux & ſes penſées alloient ſouvent au-devant de ſa deſtinée. En vain la fortune d'intelligence avec la mort pour tromper ma fille, lui prodiguoit, pour l'éblouir, ſes brillantes bagatelles, & agitoit devant elle ſes aîles d'or; elle n'a pû réuſſir à détourner ſes regards du dernier terme de l'homme. La fortune, la jeuneſſe & la gaîté lui treſſoient enſemble la couronne du bonheur, s'il eſt vrai que le bonheur ſoit ſur la terre. La mort a-t-elle donc pu traverſer de ſes fléches un bouclier ſi brillant? oui, c'eſt cet éclat même qui appelle la lance de ce tyran; comme pour abaiſſer nos projets ambitieux, donner à l'homme de terribles leçons d'humilité, & tenir ſon audace en reſpect.

Lorenzo eſt-il encore ébloui par l'éclat impoſant des grandeurs humaines? aſpire-t-il encore à bâtir ſon nid au haut des airs, ſur le léger ſommet d'une branche fragile qui peut ſe briſer à la première haleine du zéphir, & l'entraîner dans ſa chûte? Suppoſons que l'affreuſe mort ne ſoit pas plus près de l'homme élevé ſur les hauteurs, que de l'homme abaiſſé dans l'obſcurité; n'eſt-il pas toujours vrai que la paix ne commence qu'au point où finit l'ambition? Ce n'eſt pas la privation qui rend l'homme malheureux; c'eſt le dégoût du bonheur qu'il poſſede.

Jeune ambitieux, auſſi amoureux de la fortune, qu'inſenſible ſur la deſtinée qui t'attend, je t'ai tracé l'affreux portrait de la mort pour exciter dans ton cœur des craintes ſalutaires: je vais mettre en oppoſition le riant portrait de la fortune, pour reprimer tes vaines eſpérances.

Si mes chants ſont vrais, l'approche de la mort

eſt hâtée par les careſſes de la fortune. Oſes-tu encore être affamé d'or ? veux-tu encore courir à ta ruine ? La mort aime à viſer un but brillant, à frapper un coup éclatant, qui allarme au moment qu'il détruit. Quand je ne recueillerois que les traits que la mort lance ſur les têtes qui s'élevent au-deſſus de la foule, j'en aurois aſſez pour remplir mon carquois. Et je voudrois pouvoir ſuſpendre ce carquois au haut des airs, près du céleſte archer du zodiaque afin que de-là il attirât les regards publics, & fût l'objet de la contemplation du genre humain.

Ce ſeroit une conſtellation terrible, mais bienfaiſante, qui ſerviroit à guider ſur les flots orageux de la vie les mortels que la fortune a comblés de ſes préſens dangereux. Eclairés par elle, ils éviteroient l'écueil ſur lequel ils vont preſque tous donner ; c'eſt de ſe raſſurer de plus en plus, à meſure que le danger augmente, & d'oublier leur deſtinée prochaine, aveuglés par leur félicité préſente.

HUITIEME NUIT.

L'immortalité.

Elle n'a pas, il eſt vrai, diſparu du monde auſſi jeune que Narciſſe, auſſi ſubitement que Philandre. * Eſt-ce là ma conſolation ? Ah c'eſt ce qui a fait mon plus grand tourment ! Ces délais ont mis le comble à mes maux. En la perdant plus tard, la douleur de la perdre eſt montée à ſon dernier excès. Plus elle vivoit, plus nos deux cœurs ſerroient leurs nœuds & s'attachoient enſemble. Quand ces liens ſe ſont rompus l'un après l'autre, j'ai éprouvé les longs déchiremens d'une ſéparation dont le ſentiment cruel

* Lucie ; nom ſous lequel ſa femme étoit déſignée.

s'eſt étendu ſur pluſieurs années. Je me ſentois mourir par degrés avec elle. J'étois un malheureux qu'un tyran écraſe lentement ſous la preſſion progreſſive d'une douleur augmentée d'inſtant en inſtant, juſqu'à ce que vaincu il ſuccombe, & que la mort lui arrache dans un cri effrayant l'aveu de ſon malheur.

Qu'il eſt affreux de ſe traîner ainſi pas à pas, d'avancer en ſouffrant, vers le terme de ſes jours; de traverſer dans les horreurs de l'incertitude & de l'effroi l'eſpace de ſes dernières années, comme une longue & ſombre avenue qui vous conduit au tombeau; de ſe ſentir s'enfoncer de plus en plus dans la noire épaiſſeur de ſes ombres, en voyant s'éteindre par degrés la lueur mourante de l'eſpérance! Telle eſt la route horrible où ma deſtinée m'a forcé d'entrer ſur la fin de ma carrière: c'eſt le long de ces journées de peine & de déſeſpoir que ma triſ-

te vieilleſſe a traîné ſes pas douloureux. Ah, l'amour propre n'avoit plus de voix : ce flatteur opiniâtre attaché à l'homme n'a pu me ſéduire, ni me diſſimuler mes maux.

Combien de fois j'arrêtois ſur elle un œil immobile & farouche où ſe peignoient malgré moi les ſiniſtres préſages de ma penſée ! Combien de fois il m'eſt arrivé de la voir déjà morte, au moment même où ſes lèvres pâles & livides m'adreſſoient encore un tendre ſourire !

Pour adoucir mon chagrin, elle forçoit ſa bouche à me ſourire, & renfermoit le ſien au fond de ſon ame : Ah c'étoit ſur-tout quand elle vouloit me conſoler, qu'elle aigriſſoit ma douleur ! La mort cachée dans ſon ſein minoit ſourdement ſa vie par des progrès inſenſibles, mais continus. Auſſi active, auſſi furieuſe qu'une armée qui aſſiège une cité puiſſante, la cruelle preſſoit ſans relâche ſes ter-

ribles travaux, & s'obſtinant à la ruine de ce foible corps, elle triomphoit en détail de tous les ſecours que l'art & la nature pouvoient fournir à la fragile humanité. O vous, aſtres de la nuit, vous qui êtes accoutumés à me voir malheureux, & à m'entendre gémir, vous ſçavez combien de fois le fantôme de la mort agitant ſous ma tête l'oreiller où je ſommeillois, m'arracha bruſquement des bras du repos & contraignit mes yeux de s'ouvrir. Mes yeux en s'ouvrant tomboient ſur ma triſte épouſe mourante à mes côtés ! Combien de fois dans ces longues nuits je contemplois dans l'amertume de mon cœur la décadence continuelle d'une vie plus chère que celle qui m'eſt laiſſée. Dieu ! Que n'ai-je pas ſouffert dans ce poſte cruel où je veillois ſans ceſſe & l'obſervois mourir ! A chaque heure qui paſſoit je voyois s'épaiſſir ſur ſon viſage les ombres du tré-

pas. Non, je n'éprouvai point tant d'horreur, dans le jour terrible, où conduit juſqu'au bord de ma tombe je la vis s'entr'ouvrir & me montrer au fond de ſon abîme l'épouvantable éternité. Je ne ſentis point tant d'effroi pendant ces momens critiques, où le dé fatal tourna long-tems pour moi ſous mes yeux incertains avant d'amener, en s'arrêtant, la vie ou la mort. La vie m'eſt encore échue: hélas, qu'y ai-je gagné, que l'odieux privilège de ſouffrir plus long-tems?

Mais pourquoi m'obſtiner à la triſteſſe, & pleurer la perte de ceux qui ne ſont point perdus? Pourquoi notre penſée triſtement errante autour de leur tombe, s'abandonne-t-elle à de vaines douleurs? L'ame, ce feu céleſte, s'éteint-t-elle ſous la cendre des tombeaux? Non rien d'elle, (car j'ignore encore quel eſt ſon nom dans les Cieux;) rien d'elle n'eſt mort

que

que la portion de ſon être qui devoit mourir; elle n'a perdu que cette enveloppe groſſière & vile qui l'empêchoit de vivre : non, rien n'eſt mort pour elle que la miſère & la peine. C'eſt elle qui vit : c'eſt moi qui dois me compter au rang des morts. C'eſt ſur moi que le ciel doit abaiſſer un regard de pitié ! Que les tombeaux ſont peuplés ! Que leur ſein eſt fécond ! C'eſt-là que l'homme eſt enfanté à la vie. Mais cette terre où je ſuis délaiſſé, n'eſt qu'une affreuſe ſolitude; une région arroſée de larmes & couverte de noirs cyprès; une priſon obſcure où je ſuis enfermé ſous la voute des Cieux & condamné à gémir. Tout eſt ſubſtance, tout eſt réel & ſolide dans le ſéjour qu'habite mon épouſe. Là rien ne change; c'eſt-là que tout eſt immuable & permanent (*a*).

Tirons donc un voile éternel ſur ſa tombe; elle n'y eſt plus. Si ce paſſage eſt terrible, elle l'a franchi. Mes

yeux la ſuivent fuyant vers l'immortalité. Des objets d'un ordre nouveau s'élevent & ſe découvrent à mes regards conſolés. O nuit, inſpire-moi. Je veux montrer à l'homme la dignité de l'homme. Que la foibleſſe de mon génie ne deshonore pas la grandeur de mon ſujet. Eveille-toi, mon cœur. Que le ſentiment brûlant de la vérité te pénetre & t'embraſe. Puiſſent mes vers être ſublimes comme l'ame, & reſter immortels comme elle! Mais que dis-je? L'ame dédaigne les lauriers paſſagers d'une gloire périſſable : un plus noble eſpoir m'anime. C'eſt à l'éternité que je demande le ſalaire de mes chants.

Homme immortel, ſalut! C'eſt un blaſphême que de t'appeller mortel. L'homme paſſera triomphant les portes de cryſtal de la lumière, & ſe ſaiſira pour jamais de l'éternelle jeuneſſe. Les Cieux s'étonneront de voir entrer dans leur ſéjour cet être foible,

cet hôte inattendu. Je te rends graces, Dieu puiſſant, Dieu bienfaiteur, qui as attaché l'éternité au fragile enfant de la pouſſière. Où ſe repoſera ma penſée, fatiguée de contempler tes merveilles & tes bienfaits? Eſt-ce donc une vertu de t'aimer, de t'adorer? N'eſt-ce pas un plaiſir, une néceſſité?

Hélas! Si c'eſt pour ſouffrir que je ſuis immortel; ſi l'éternité ne fait durer mon être que pour éterniſer mes maux, que devient mon orgueil.... Mais Dieu ſçait pardonner. Si les remords enfantent la vertu, ſa main écrit le nom du coupable dans le livre du bonheur. Sûr de ſa clémence, je brave la mort & reprens ma joie pour lui rendre hommage.

Dieu anima d'une même flamme tous les êtres intellectuels, écoulemens précieux d'une ſource commune. Il ſe verſa lui-même dans les eſprits, non pas également dans tous, mais

ſelon les meſures diverſes qu'exigeoient ſa ſageſſe & l'ordre économique de ſon plan. Après qu'ils ont ſubi chacun dans leurs ſphères les différentes épreuves qu'il leur a impoſées, s'ils ont conſervé la nobleſſe & la pureté de leur ſource, ils vont s'y réunir de nouveau & ſe perdre dans le ſein de l'eſprit éternel.

Homme, tu n'es point un ver, un vil inſecte. Connois-toi, vois ta grandeur, apprens à t'admirer : c'eſt-là tout le ſecret de la ſageſſe. Quand je recueille ma penſée & que je regarde dans mon être, puis-je ne pas reconnoître en moi un illuſtre étranger, une portion de la divinité égarée ſur la terre ? Ah, plus je me conſidere, plus mon ame s'éleve & s'embraſe ! Je repouſſe le monde avec dédain, & je prends fièrement mon eſſor vers l'immortalité. A cette penſée, la nature change & ſe perfectionne ſous mes yeux. Je ne voyois

l'univers que comme un chaos informe & obſcur : je le vois fini & tout éclatant de lumière. Tout s'aggrandit, tout s'ennoblit à mes regards. C'eſt toujours moi, & je ſuis un autre être. Je me vois paſſer par différentes ſcènes qui vont ſans ceſſe augmentant d'éclat & de beauté. Comme l'avenir expoſe & développe devant moi une étonnante ſucceſſion de deſtinées, qui couvertes aujourd'hui d'ombres impénétrables échappent à l'œil perçant de la conjecture! Je vois la nature m'ouvrir ſon ſein, & recevoir mon ame ravie dans des régions inconnues. Dans quel enchantement, avec quels tranſports je rencontrerai, j'embraſſerai des êtres heureux comme moi! Quelle multitude d'eſprits d'un autre ordre, que de natures nouvelles m'apparoîtront! j'oublierai le ſoleil; ſans doute un plus bel univers effacera juſqu'au ſouvenir de celui que parcourent mes yeux, &

dont la vue me tranſporte aujourd'hui.

O immortalité, qui peut décrire tes tréſors & définir ta nature ? Je ſçais du moins que tu es une vie dont le fil brillant ſe développera pendant tous les ſiécles ſans que le fuſeau s'épuiſe jamais. Il ne ſera point fragile comme le fil qui forme la trame ſi noire de nos malheureux jours. Que nous jouiſſons peu de tems de la lumière du ſoleil ! Dans quel cercle déplorable de dépériſſement & de réparation nous tournons ici bas ! Notre ſanté n'eſt qu'une maladie palliée ſans ceſſe par des remèdes journaliers. L'ame eſt infirme & languiſſante comme le corps. Nos vertus les plus pures renferment toujours quelque alliage qui en rabaiſſe le titre : nos plaiſirs les plus vifs n'atteignent jamais au bonheur ; ce ne ſont que des conſolations de nos maux, qui nous rendent la force de ſouffrir. Etres ébau-

chés, notre exiſtence n'eſt que commencée. Nous ne ſommes qu'à l'aurore, qu'au foible crépuſcule qui précède le jour. L'homme repoſant informe dans le germe du père qui doit l'engendrer n'eſt pas plus éloigné de cette vie imparfaite, que nous ne le ſommes nous-mêmes de la vie réelle, dont la mort ſeule ouvre l'entrée en déchirant l'enveloppe mortelle qui nous empriſonnoit. O tranſports de l'homme, lorſque dégagé des bras de la mort il s'élancera ſur le théâtre de l'immortalité, & s'écriera : Tous ces biens ſont à moi ! Quelle révolution ſoudaine de ſurpriſe & de joie l'ame éprouvera ſortant du ſein de la pouſſière, & paſſant des ténèbres dans un jour ſi nouveau ! Arrivant tout effrayés de la nuit & des horreurs du trépas, & douloureux encore des maux de la vie, que la première impreſſion du bonheur ſera vive ! Quelles ſecouſſes délicieuſes, quels frémiſ-

ſemens de plaiſir agiteront l'ame étonnée ! Comme nous remercierons la mort !... Arrête, Dieu trop généreux : l'homme eſt trop foible... La ſeule idée de cette immenſe félicité m'accable. Mon cœur tremblant éprouve une ſorte d'effroi, & redoute le ſentiment de ſon bonheur. Quelle trame de merveilles ſans fin ſe déroulera devant nos yeux ! Quelle foule d'objets inconnus ſe preſſeront ſous nos regards ! C'eſt alors que l'homme pourra ſatisfaire ſon inſatiable avidité de tout connoître. Tous les ſecrets du monde moral éclairé ſe révéleront à lui. Le monde phyſique ſortira de ces nuages épais qui bornent & fatiguent la vue de la penſée, & ne laiſſent voir au ſçavant qui l'obſerve que des chaînons briſés, des fragmens épars ſans liaiſon & ſans ordre. Alors tous les anneaux ſe ſuivront, toutes les lacunes ſeront remplies, la chaîne ſera complete & vi-

ſible d'un bout à l'autre : toutes les dimenſions auront leur étendue & leur perfection : nous verrons ce grand tout s'arrondir comme un globe exact dont tous les points éclairés viendront ſe peindre enſemble dans l'œil enchanté. Placé dans un point élevé de l'eſpace, embraſſez d'un coup d'œil la multitude des mondes flottans au-deſſus des ondes tranſparentes de l'éther, & traçans des ſillons infinis de lumière ſur cet Océan immenſe. Figurez-vous l'énorme grandeur du plus léger de ces globes : calculez enſuite leur rapport infiniment petit avec ces orbes infiniment grands : c'eſt la grandeur giganteſque de la baleine comparée à ce peuple de petits êtres qu'elle engloutit comme des points brillans ſans les ſentir. Voyez enſuite ces maſſes inconcevables diſparoître elles-mêmes devant l'enceinte immenſe où elles ſe meuvent imperceptibles

comme les globules du ſang qui circule dans nos veines : tant le plan eſt vaſte ! tant le créateur fut fécond ! Hé bien ; lorſque cette maſſe de merveilles, ſaiſie d'un ſeul regard, ſe précipitera ſur tes yeux ; juge de l'effet. Si l'admiration eſt une ſource de plaiſir, de quel torrent de volupté l'ame ſe ſentira remplie ! Quels ſeront donc tes tranſports lorſque tu verras le vêtement & la majeſté reſplendiſſante de l'Etre qui laiſſa tomber de ſa main cet amas de globes & de mondes comme un eſſai de ſa puiſſance ? Tous ces êtres n'auront devant la ſource radieuſe dont ils ſont émanés, que le foible éclat d'une fleur de nos champs devant l'aſtre qui l'a fait éclorre. Qu'eſt-il donc, ce ſoleil des Cieux, d'où le bonheur ſe répand à grands flots ſur toutes ſes créatures, & dont la vue eſt la félicité ſuprême ? La mort ſeule peut réſoudre cette queſtion.

Ah, qu'il en coûte peu pour acheter tant de ſcience & de plaiſirs!... Il ne faut que mourir!

Qu'il ſera doux encore de converſer unis d'intérêts & dans une éternelle ſociété avec les nombreux enfans de l'intelligence, diſperſés maintenant dans les eſpaces habitables & doués de facultés diverſes, chacun ſelon leur eſpèce: de vivre citoyens libres de la nature entière, d'être les propriétaires immortels de toutes les richeſſes qu'elle renferme, de ſentir nos plaiſirs s'accroître en raiſon de nos connoiſſances, d'être initiés dans tous les ſecrets du Créateur, de ſaiſir Dieu avec la penſée, de lire ſur ſon ſein le plan de la création, & de comparer l'ouvrage au modèle! L'œil promené d'enchantement en enchantement ſuivra par-tout l'empreinte éclatante des pas du Tout-puiſſant.

Oui, tout eſt vain, hormis l'éter-

nité. Eſt-il encore de vrais malheurs pour celui qui croit ſon ame immortelle ? Quel eſt l'eſclave qui pourroit ſe plaindre aujourdui, ſi demain il devoit s'éveiller le maître d'un empire ? Il oublieroit ſes fers, & déjà porté ſur un trône par ſon imagination il agiteroit dans ſes mains un ſceptre fantaſtique. L'homme de bien eſt un roi en bas âge qui attend un empire avec ſa majorité.

Quelle penſée peut davantage élever, agrandir l'ame ? Elle ſeule nous ſoutient & nous conſole des peines de la vie : ſes maux n'ont plus d'amertume : le faux éclat de ſes biens eſt éteint : la terre n'eſt vue que dans l'éloignement, & comme éclipſée dans les ombres. Ses diſtinctions frivoles s'évanouiſſent : la fortune n'a plus ni faveurs, ni revers. Tout paroît égal & de niveau : grands & petits, riches & pauvres, tous ne forment qu'un grouppe confus dont les diffé-

rences ſe perdent dans l'épaiſſeur des ténèbres. Ainſi le ſpectateur placé dans Saturne, voit nos vallons comblés, nos montagnes applanies, effacées de la rondeur du globe.

Qu'une main ſecourable briſant les fers d'un malheureux, le délivre des horreurs du noir cachot dont l'humidité mal ſaine & l'air épais & corrompu le ſuffoquoient; qu'elle le conduiſe du fond de ſa priſon ſur le ſommet d'une montagne où règne un air pur & leger, où d'agréables payſages s'offrent de tous côtés à ſes regards; le cœur de cet infortuné bondit dans la joie : il reſpire, il ſe ſent ſoulagé du fardeau qui l'oppreſſoit : tout ſon être ſe renouvelle; il eſt tout ame & tout ſentiment; il croit renaître une ſeconde fois à la vie. Tels ſont les tranſports d'une ame, qui dégagée de ſes liens honteux, des vains plaiſirs qui l'excédoient, des viles paſſions qui l'enchaînoient,

libre & legère, s'éleve dans les hautes régions de la raiſon, ſe reconnoît dans ſon élément natal, y reſpire des eſpérances immortelles & prétend à Dieu même. Là elle contemple des vérités ſublimes, elle puiſe des idées grandes & conſolantes : la vertu lui fait violence, & vient s'emparer d'elle. Là l'homme de bien la main attachée aux Cieux, dit à la terre de rouler : elle tourne ſous ſes pieds, ſans lui communiquer ſon vain balancement : il ne le ſent pas. Enivré d'eſpoir & de joie, l'idée de ſon bonheur futur le plonge & le tient dans une extaſe continuelle : abſent de la terre, il eſt entré dans l'immortalité. Nul objet paſſager n'a plus droit d'arrêter ſes deſirs : le ſoleil brille ſans qu'il le remarque, le tonnerre gronde ſans qu'il l'entende : quelque bruyans que ſoyent les vents & les orages qui s'élevent autour de lui, il ſçait que ſon ſort eſt dans les mains

du roi des tempêtes : il s'attache étroitement à ſon ſein : les années & ſa vie s'écoulent, ſans qu'il s'en apperçoive. Il ne ſent point les douleurs & les agonies du trépas. C'eſt lui qui, l'œil ouvert & ſerein, ſe précipite gaîment au fond de cet abîme; tandis que le vil incrédule tremble dans le calme.

Ah, n'empriſonnons pas notre ame dans ce monde miſérable ! Si nous craignons à chaque inſtant de nous enfoncer ſous cette pouſſière que foulent nos pas; pour nous raſſurer ſauvons-nous vers l'aſyle qui nous eſt ouvert dans l'avenir. Réſiſtons au torrent qui nous entraîne avec la foule des hommes vers des objets vils & paſſagers, arrêtons-nous, & frappés du preſſentiment ſublime de notre deſtinée, avançons notre être au-delà de dix ſiécles, pour contempler l'homme actuel dans l'homme futur. Avec quelle joie nous verrons notre image réfléchie à nos yeux ſous des traits

immortels ! Que nous ſerons fiers en voyant ce miroir nous rétablir dans notre grandeur naturelle & nous repréſenter tels que nous ſommes ! Qu'il eſt doux de ſe prédire ſon avenir, & de lire ſes deſtins glorieux dans ce portrait tracé par la penſée ! Faiſons ſouvent d'un ſeul homme deux êtres, dont l'un placé déjà dans l'immortalité conſole l'autre encore retenu ſur la terre. Ecoutons-les en ſilence ſe parler au fond de notre ame, étant à la fois nous-mêmes les interlocuteurs & le ſujet de leurs étonnans entretiens.

Lorenzo, (*b*), ne ſens-tu pas à cette idée ton ſein s'enfler d'un noble orgueil ? ne le réprime point. Il eſt légitime. Garde-toi d'être modeſte, quand il faut être fier ? L'homme ne peut trop ſe mépriſer, l'homme ne peut trop s'eſtimer. Le ſecret eſt de ne pas ſe méprendre, & de placer à propos le mépris & l'eſtime. Enorgueillis-toi de la vertu : ſois fier de ton ame. Qu'y a-t-il

a-t-il ſur la terre qui vaille les plaiſirs de la penſée ? rois, empires, que pouvez-vous montrer de comparable à la nobleſſe d'une ame immortelle qui ſe voit, qui ſent ſa grandeur, qui ſe reſpecte & qui ſçait jouir d'elle-même ?

Et cependant l'homme dans ſa démence enſevelit ici bas tous ſes deſirs, & enterrant ſans regret ſous la pouſſière des eſpérances infinies, il étouffe dans un inſtant de trente années une ame immortelle. Captif entouré de l'atmoſphère de la terre, il s'attache à ſa priſon, & content d'y ramper il ſe complaît lâchement dans ſa miſère. Il aliène avec une ſtupide indifférence ce riche héritage où l'homme de bien doit près de l'Eternel moiſſonner des plaiſirs ſans fin, lorſque tous ces ſiécles d'un moment auront paſſé, lorſque le tems & la peine, le haſard & la mort ſeront anéantis. Quand je vois une ame dépenſer ainſi ſa force & ſon

activité dans de pénibles bagatelles ; quand je la vois perpétuellement agitée, selon que la fortune sourit ou menace, passer & revenir sans cesse du trouble de la joie au trouble de la crainte ; je crois voir l'Océan soulever ses flots & ses tempêtes pour porter une paille ou noyer un insecte.

Hommes vendus aux sens, vous qui bornez votre existence à cette vie misérable, jugez de la sagesse de votre choix par ce portrait de l'homme le plus heureux. Il appelle un desir : ce desir vient : il le renvoye, il en appelle un autre qui lui déplaît bientôt & qu'il écarte encore. Il passe ainsi sa vie à solliciter successivement mille objets, dont aucun ne le satisfait. Mais supposons tous ses vœux remplis. Cependant l'heure fatale & redoutée, quelque tardive qu'elle puisse être, arrive avec impétuosité. Dieu ! Avec quelle rapidité vole la navette qui tisse ton drap mortuaire !

Où eſt le ſonge de nos premières années ? Elles ſe ſont englouties dans l'abîme du tems, & ſont auſſi loin de nous que ſi elles ne nous euſſent jamais appartenu. Le jour préſent, eſt comme l'oiſeau qui ſe débat dans nos mains pour s'envoler. A peine on le poſſede, qu'il s'eſt échappé. La mort accourt à nous avec autant de vîteſſe que le tems fuit & termine bientôt la vie la plus longue & la plus fortunée : il ne reſte que l'éternité. A qui appartient-elle ? A qui vient-elle apporter le bonheur ? Interroge ta conſcience : elle te répondra.

NOTES.

(*a*) Où eſt cette région de la vie heureuſe, qui fait l'objet des vœux les plus ardens du ſage ? La lumière du ſoleil eſt trop foible pour pénétrer juſqu'à elle : les étoiles les plus élevées rampent bien au-deſſous. La mort, la mort puiſſante peut ſeule, nous portant en triomphe au-deſſus du ſoleil & des aſtres, nous dépoſer dans ces climats fortunés.

Que nous avons raiſon de concevoir de l'orgueil, en contemplant la brillante perſpective de cette félicité qui eſt préparée pour l'homme! Ce n'eſt pas ici cette félicité imaginaire que l'ambition peint dans le vuide de l'air : c'eſt un bonheur réel, que la raiſon découvre, & que la vertu conquiert, & qui nous rend les rivaux des anges. Hé bien, que tardons-nous de monter ; de ſécouer ces entraves ? de quitter cette cellule étroite enfoncée dans un coin de l'univers, entourée d'une atmoſphere de vapeurs flottantes en nuages, d'un air qui pur & délié pour les ſens, eſt infect & groſſier pour des ames céleſtes, pour des ames deſtinées à reſpirer une haleine d'ambroiſie, & à boire l'air pur des cieux : à débarquer triomphantes ſur les derniers rivages de l'Océan du tems, aux lieux où regne la vertu dans toute ſa pompe & ſa richeſſe, tandis que les potentats de cette terre vivent dans l'indigence & les privations. Oh! comme nous verrons dans cet heureux jour de notre délivrance, le deſtin développer, éclairer les détours tortueux de ſon labyrinthe où nos penſées s'égarent aujourd'hui!

(*b*) Vivre immortel! ah, cette penſée remplit toutes les facultés de mon ame! je ne peux me laſſer de m'en occuper. Livré tout entier à cette méditation, un ſiécle s'écouleroit ſans que je m'en apperçuſſe, & je m'y replongerois encore avec la même avidité. Quelle autre penſée peut frapper le ſentiment d'une impreſſion auſſi vive? Elle ébranle mon ame auſſi violemment que le tonnerre ébranle mon oreille. Ma raiſon ne peut revenir de ſa ſurpriſe : les élans de ma reconnoiſſance épuiſent mon cœur. A cette idée l'ame ne ſommeille plus ſur le bord du tombeau, elle s'élance, elle monte triomphante, & va reſpirer ſon air natal, un air qui nourrit ſa noble ambition, & réveille toutes les étincelles du

feu céleſte que le Créateur a dépoſées dans ſon ſein : alors il n'eſt pas une de ſes penſés qui rampe au-deſſous des étoiles. Dira-t-on que je pouſſe l'enthouſiaſme à l'excès : l'ame qui n'eſt pas capable de s'élever à cet enthouſiaſme, eſt une ame foible : il s'en eſt trouvé pluſieurs qui ont ſenti ces divins tranſports ; autrement le ſang des martyrs n'eût jamais coulé. Et tous peuvent faire ce qu'a pu faire un ſeul homme. Quel eſt celui qui, battu par les tourmentes de la vie, peut peſer dans ſa penſée le prix de ce bonheur infini & ſans bornes, ſans ſe ſentir tranſporté, ravi, tout en feu ? Quel ſceptre ; quel trône nous eſt deſtiné ! en vain, dans cette minorité ténébreuſe, l'ame en enfance ſe travaille & ſe tourmente : elle ne pourra jamais concevoir les immenſes prérogatives de cette royauté éternelle.

NEUVIEME NUIT,

L'IMMORTALITÉ.

Preuves Phyſiques.

LA religion eſt tout. Cette déeſſe eſt deſcendue des Cieux pour conſoler les malheureux mortels, portant le monde préſent dans ſa main gauche, & dans ſa droite le monde futur. C'eſt elle qui ſoutient l'homme & l'élève au-deſſus de lui-même. C'eſt elle qui lui garantit la nobleſſe de ſa nature, & la réalité de ſes vertus. Dans ce ſéjour même d'inconſtance & de foibleſſe ſoumis à l'empire de la mort elle donne à l'homme une ame qui agit comme un Dieu. Providence, immortalité ! Voilà la baſe inébranlable ſur laquelle il faut nous appuyer. Le reſte n'eſt qu'une mer orageuſe & perfide qui s'enfonce ſous nos pas, & nous engloutit.

Que mon être meure, s'écrient les passions ! Souhait absurde & vain ! Blasphême de l'orgueil. Exister est le transport, est le triomphe de mon ame. Exister encore, exister toujours est un vœu que le cœur forme sans cesse ... Mais que puis-je souhaiter d'être ? Ah, Lorenzo, plonge, plonge tes regards dans les profondeurs de l'éternité. Vois la félicité ouvrir par tout de sa main brillante les sources du bonheur, & verser à grands flots le plaisir de son urne inépuisable. Pendant des siécles remplacés sans fin par des siécles nouveaux ; l'homme, ce phantôme qui ne vit qu'une heure, cet être foible qui redemande chaque soir au sommeil des forces qu'un jour épuise ; veillera dans l'étonnement, dans les transports de la reconnoissance & de la joie, parcourra l'infini, jouira de tous les trésors que son immensité renferme & se croira lui-même un

Dieu, par le plaiſir de l'adorer. Toi, qui ne peux ici-bas diſpoſer d'un moment en maître, toi qui es fragile comme la fleur de tes jardins, paſſager comme le ſoufle des vents, tu ſeras propriétaire d'une éternité, & riche de tous les biens que peut donner un Etre tout puiſſant ! Non jamais mortel n'a conçu combien Dieu eſt libéral, & combien l'homme eſt grand quand il eſt vertueux. Que l'homme de bien qui place ſur Dieu ſes eſpérances, ne craigne jamais de les trop étendre.

Raiſon, ſource ſacrée des vertus, mon cœur t'appartient; mon bonheur eſt d'obéir à ta voix : dure autant que moi & ſois-moi plus chère que la vie. C'eſt toi, & non pas une croyance aveugle, qui me réponds de mon immortalité. Ce n'eſt point le climat ni le haſard de ma naiſſance qui m'ont impoſé ma religion. Diſciple aveugle d'une éducation deſpo-

tique, je ne ſuis point en eſclave les impreſſions que j'ai reçues dans mon enfance, lorſque mon ame étoit toute paſſive & que ma penſée n'étoit pas née encore. Dès que l'âge m'a montré dans ma raiſon un arbitre éclairé, j'ai ſoumis toutes mes idées à ſon examen. Elle a peſé ſous mes yeux le menſonge & la vérité dans ſa balance impartiale. J'ai banni de mon ame toutes les opinions qu'elle a proſcrites. Mes ſentimens n'étoient auparavant qu'un haſard, qu'une habitude; ce ſont aujourd'hui des jugemens motivés où je me ſuis arrêté par un choix volontaire. La raiſon mérite notre premier hommage; gardons-nous de croire que la religion la proſcrive. Sans elle la religion ne ſeroit plus une vertu. La raiſon de l'homme eſt une émanation de la raiſon univerſelle de l'Etre ſuprême. S'il récompenſe l'homme de bien, s'il punit le méchant, c'eſt la

raiſon qu'il venge ou qu'il couronne. Crois à l'immortalité pour montrer la raiſon d'un homme ? Crois à l'immortalité pour être heureux & mépriſer la mort.

(a) Se peut-il qu'il y ait des hommes qui portent dans leur ſein une ame immortelle avec l'aveugle indifférence de la montagne inſenſible qui recèle un tréſor ? Au jour fatal où leur ruine le découvrira, ils ne le verront que pour le voir perdu ; ils n'appercevront l'abîme qu'en y tombant. Se peut-il qu'il y en ait d'autres qui par un prodige plus monſtrueux étouffent le ſentiment intérieur qui les preſſe, s'efforcent de ſe ravaler au niveau de la brute, & dont l'étrange ambition aſpire à deſcendre ? Tandis que l'action continuelle de la raiſon & de la conſcience s'oppoſe à leur abaiſſement & veut les élever, ils luttent péniblement contr'elles & gravitent avec effort vers

le néant. Ils ſe font un eſpoir flatteur de s'enſevelir dans ſon horrible nuit. Ils effacent de leur front la marque de l'immortalité, & ſe rendent les blaſphémateurs de l'ame, de ce Dieu qui vit dans leur ſein.

O toi, Monarque ſouverain des deux éternités, dont l'une a paſſé avant la création des eſprits & de l'homme; toi dont l'œil embraſſe, dont la main conduit, dont le ſouffle anime, échauffe toute la nature, daigne me ſoutenir, tandis que j'entreprends de défendre l'immortalité de l'ame, don précieux de ta puiſſance, plus cher à l'homme de bien que ſa vie: mais, pour en ſentir le prix, il faut t'aimer!

L'incrédule ſe ment à lui-même, & toute la nature élève la voix pour le confondre. Les phénomènes de la terre & des cieux nous parlent de l'immortalité. La raiſon nous la prêche, le cœur la deſire, tout nous la

montre ou nous la fait ſouhaiter. Avec quelle bonté la Providence a multiplié les preuves de cette vérité néceſſaire ſans laquelle toutes les autres vérités ſeroient vaines ! Comme elles ſe preſſent en foule devant ma penſée !

Homme ! ſi tu veux t'éclairer, entre avec moi dans l'univers. Viens dans ce temple conſulter l'oracle de la ſuprême ſageſſe : tu n'en ſortiras point ſans t'avouer immortel. Production toujours changeante de l'Etre immuable, la nature n'eſt qu'une ſuite de révolutions où tout ſe métamorphoſe ſans ceſſe & rien ne périt. La nuit ſuccède au jour qui s'éteint : le jour renaît des ombres de la nuit. Les aſtres ſe lèvent & ſe couchent pour ſe lever encore. La terre ſuit les cieux & obéit à la même loi. Vois l'été brillant. Son front radieux étincelle ; il s'avance ſur la verdure de nos champs, & de ſon pied brûlant

éparpille les fleurs dont ſe parfument les airs. Peu à peu l'incarnat de ſes joues animées ſe flétrit & ſe décolore: Il n'offre plus que le viſage pâliſſant de l'automne. L'automne a déjà vieilli : c'eſt l'hiver décrépit aux cheveux blanchis par les frimats : il vient, aſſis ſur les orages & couronné de glaçons, chaſſer l'automne expirante & dépouiller la terre de l'or de ſes fruits. Inſenſiblement le farouche vieillard s'adoucit; l'aimable printems eſt né, les zéphirs le ramènent; ſon ſourire gai rajeunit la nature; fermant le cercle de l'année, le printems rappelle l'été des palais brûlans du midi pour le recommencer. Tout ſe fane pour refleurir : tous les points de la roue ſe ſuivent & deſcendent pour remonter. Chaque forme de la matière ſe perd & ſe fond dans une forme nouvelle. Par-tout la vie reproduite de la mort circule dans ce grand tout & remplit d'une meſure

toujours égale la maſſe de l'univers. Pas un ſeul atôme ne ſe perd, il n'eſt pas un ſeul être que le Tout puiſſant ſe repente d'avoir créé, & dont l'anéantiſſement l'accuſe d'inconſtance.

C'eſt l'emblême éclatant de l'immortalité de l'homme. Il paſſe, mais ne périt point. La ſeule différence entre la nature & l'ame, c'eſt que la nature tourne dans un cercle de révolutions ſans fin, au lieu que l'ame avance & monte ſans ceſſe comme la flamme dans une ligne infinie. Et qui peut croire que la matière ſoit immortelle & que l'ame puiſſe mourir ? L'être le plus noble ſeroit-il le plus avili ? L'homme, pour qui tout renaît, ſera-t-il le ſeul qui meure pour ne jamais revivre ? Moins privilégié que le grain dont il ſe nourrit, une deſtinée cruelle l'auroit-elle condamné ſeul au malheur de l'anéantiſſement, lui qui ſeul connoît & le bonheur d'exiſter & l'horreur de ceſſer d'être !

Il eſt une ſeconde loi dont la nature ne s'écarte jamais. Fidèle à parcourir l'échelle des gradations, elle paſſe par toutes les nuances dans un progrès imperceptible, où rien n'eſt omis, rien n'eſt bruſqué. Chaque être intermédiaire s'unit par deux points oppoſés à ſes deux extrêmes en grandeur & en petiteſſe. Chaque partie du tout s'ajuſte exactement à l'autre, on ne remarque ni vuide ni ſéparation, les jointures exiſtent & ſont devenues inſenſibles, on voit dans chaque point l'union & la continuité. Ici la matière dormant dans l'inertie attend qu'elle ſoit appellée à la vie. Là animée, mais inſenſible, elle ne vit qu'à demi : là le ſentiment s'unit à la vie & la complete. Une première étincelle luit dans les animaux, c'eſt une foible aurore qui prépare & commence le jour plus parfait de la raiſon. La raiſon éclate & brille dans l'homme ; mais elle n'y

eſt pas arrivée à ſon dernier degré de ſplendeur. Comment continuer la chaîne depuis lui juſqu'à ces êtres ſupérieurs qui ſont tout eſprit & ſur leſquels la mort n'a point de priſe ? Confeſſe que l'homme eſt un tout mortel en partie, en partie immortel, ou bien la chaîne eſt rompue & finit à lui : il reſte un vuide, une lacune immenſe dans l'échelle des êtres. Telles ſont les conſéquences où mène l'analogie, le guide le plus ſûr que l'homme ait reçu pour ſe conduire vers la vérité.

L'incrédule qui ſemble s'être ligué avec la mort, donne un démenti à la nature, & rejette ſon témoignage. Il abjure ſa raiſon pour renoncer à ſon bonheur. Il dégrade, il trahit indignement la majeſté de l'homme. Que les ſentimens du ſage ſont différens ! « Si le Tout-Puiſſant l'ordonne » ainſi, que la terre ſe diſſolve en » pouſſière, que ces globes ſuſpendus

» dus ſur ma tête tombent de leurs » ſphères & m'écraſent : l'ame eſt en » ſûreté. Elle ſort triomphante des » ruines de l'Univers, & s'élève » comme la flamme au-deſſus de l'em- » braſement univerſel de la nature. » L'homme ſourit au ſpectacle de la » deſtruction générale de la matière ; » la foudre impuiſſante, en s'atta- » chant à lui pour le conſumer, lui » apprend que ſon ame eſt indeſtruc- » tible. Sa trempe eſt impénétrable » aux traits de la mort ; elle les voit » tomber émouſſés autour d'elle & » demeure invulnérable ». Ainſi par- le, ainſi penſe le ſage.

Viens, Lorenzo, viens juger ſi (*b*) l'homme eſt un être ordinaire & fait pour mourir tout entier : mon- tons enſemble à la hauteur des nuages & contemplons le ſpectacle de ſa puiſ- ſance. Baiſſe tes regards ſur le globe. Il eſt couvert des preuves de ton im- mortalité. Que de merveilles ſem ées

ſur ſa ſurface ! Quelle longue étendue de plaines cultivées & couvertes de moiſſons ! Quelle foule de vaiſſeaux chargés des dépouilles de l'Univers, volent ſur le ſein des mers obéiſſantes, & ſervent à ſon gré ſes plaiſirs ou ſes fureurs ! Il ſoumet à ſes vues l'Océan, les vents & les aſtres. Son génie diſpoſe en maître des élémens, & la nature, devenue ſon agent, manœuvre ſous ſes ordres. En vain elle oppoſa ces rochers auſſi anciens qu'elle pour lui fermer le paſſage & l'arrêter. L'homme ſouverain commande : les montagnes s'effacent, & les abîmes ſont comblés. Vois ces cités ſuperbes & populeuſes ſuſpendues ſur la cime des monts. Vois ces autres qui s'étendent & rempliſſent l'enceinte des vallées profondes. Vois-tu leurs tours élever dans les airs leurs pyramides brillantes, dominer d'eſpace en eſpace les payſages d'alentour, & couronner ce riche tableau ! Quel

nouveau miracle ! D'autres cités s'avancent jusques dans le sein des mers : les images mobiles de leurs édifices majestueux se peignent & flottent sur l'onde agitée. Que dis-je ? L'homme a conquis sur l'Océan de vastes provinces. Les vagues mugissantes s'agitent autour du mole immense qui les repousse, & blanchissent de leur vaine écume sa masse immobile. L'homme est un Dieu qui dit une seconde fois à la mer : « Tu t'arrêteras ici, » respecte tes nouveaux rivages ». Portons nos regards plus près de l'équateur. Que d'arts sublimes, que d'arts aimables fleurissent ici sous un soleil plus favorable ! Peux-tu compter cette multitude de temples dont le sommet monte & s'élance vers le Dieu auquel ils sont consacrés ? Quelle pompe dans cet arc de triomphe ; l'œil qui embrasse son cintre immense est surpris de découvrir en même tems la moitié des cieux. Ici des torrens

oubliant leur peſanteur montent dans les airs & s'y diſperſent en pouſſière écumante. Là des fleuves impétueux dorment amoncelés dans leurs priſons profondes, & l'aride ſurface des plaines a diſparu ſous un vaſte & tranquille Océan. Plus loin ouvrant le ſein du continent, l'homme entraîne deux mers loin de leurs rivages oppoſés, les captive dans ſes canaux, & les contraint de s'unir au centre de ſes royaumes. Ton cœur bouillant de courage eſt-il amoureux de ces ſcènes formidables, où le démon de la guerre ſuivi du pouvoir & de la gloire marche armé d'un glaive étincelant? Vois les campagnes inondées de ſang. Entens-tu les foudres des vaiſſeaux tonner ſur le ſein grondant des mers? C'eſt la voix de l'Angleterre impoſant la paix au monde.

Rien ne réſiſte à l'homme. La terre ouverte dans ſes profondeurs découvre & lui remet ſes tréſors: les Cieux ſont meſurés: L'aſtronome atteint

l'aſtre fuyant dans l'enfoncement de l'eſpace. Les bornes de l'univers ſont reculées ; ſon enceinte eſt élargie : la nature vaincue cede ſes ſecrets : partout les arts la ſubjuguent & l'emportent ſur elle. Le monde entier eſt un monument éclatant de la force & du génie de l'homme. Il a trouvé ſon ſéjour imparfait : c'eſt lui qui lui donne ſa forme & ſes derniers traits. Nouveau Créateur, rival momentané du Créateur éternel, il acheve l'Univers. A la vue de ces merveilles, qui ne s'écriera pas dans ſes tranſports : « oui, des Etres immortels ont ha» bité ce ſéjour : c'eſt leur ouvrage » que j'admire » !

Homme, ton orgueil eſt flaté, & je te vois fier de tes chef-d'œuvres. Hé bien, veux-tu connoître quelque choſe de plus grand encore ? Ecoute... C'eſt un ſoupir pour le malheureux (*c*). La grandeur morale eſt la ſeule véritable. La mort qui détruit toutes les autres, la conſerve & la couronne.

NOTES.

(*a*) En dépit de toutes les vérités que ma muſe a chantées, vérités qu'on ne peut trop priſer, & que j'ai aſſez développées, eſt il poſſible qu'il y ait des hommes qui s'enveloppent du monde comme d'un voile épais, & ne voyant plus au-dela que nuages & ténébres, danſent ſur le pied fantaſtique de l'imprudente vanité, juſqu'à ce que bronchant à la rencontre de la paille la plus légere, ils tombent la tête la premiére dans l'abîme où finiſſent leurs chants & leurs danſes? Eſt-il poſſible qu'il s'en trouve d'autres qui ſe faiſant un abri de la nuit horrible du néant, nuit plus profonde que celle du tombeau, combattent les preuves de l'immortalité, & animés d'un zele affreux, employent les artifices les plus déteſtables, vomiſſent leurs feux noirciſſans, & dreſſent toutes les machines infernales pour triompher de la vérité.

(*b*) Mais les chimères ne touchent point Lorenzo. Les grandeurs mondaines ſont pour lui un bouclier impénétrable à l'évidence. Les couronnes immortelles, cette félicité que l'on doit gouter dans un ſéjour placé au-deſſus des aſtres ne diſent rien à ſon cœur, & ſon ambition veut des objets plus viſibles. S'il m'eſt poſſible, je réfroidirai cette ambition, & je tournerai contre toi-même cette gloire & ce vain éclat d'un monde qui te ſéduit. Tout ce qui te fait aimer cette vie, t'annonce une vie future; ſi tu es ſage, tu trouveras ton reméde dans la cauſe même de ton mal.

(*c*) Quoi de plus grand encore ? un ſoupir plus profond pour les incrédules. Qu'ils ſont petits ceux qui penſent qu'il eſt quelque choſe de grand ici bas ! mais arrêtons-nous ici : avant peu j'armerai contre toi une preuve plus puiſſante encore. Elle eſt plus forte que la mort & fait ſourire au tombeau.

DIXIEME NUIT,

L'IMMORTALITÉ.

Preuves morales tirées de l'homme.

Es-tu déjà mort, illuſtre Pope ? toi dont le génie avoit reçu le pouvoir d'immortaliſer, as-tu péri tout entier ? Non tu vis. Je ſalue ton ame ſublime. Je te félicite de ton paſſage ſur la rive oppoſée. Je ne prendrai point congé de toi, devant ſi-tôt te rejoindre. Je quitterai la ſphère du ſoleil pour aller jouir dans ta douce ſociété d'un jour plus pur & d'un climat plus heureux. L'homme ne fait que plonger dans la mort & ſe relève immortel. Le tombeau n'eſt qu'une route ſouterreine qui le con-

duit au bonheur. Son hiſtoire glorieuſe ſe partage en deux portions inégales. Cette courte vie en eſt pour ainſi dire le frontiſpice ; l'éternité déroule le volume entier de nos deſtinées.

L'incrédule a dit : « Je ne vois ſur » la terre qu'une longue ſuite de » fantômes qui naiſſent, s'évanouiſ- » ſent & ſe remplacent par milliers » dans l'eſpace d'une heure ; vaines » images, qu'un Dieu biſarre produit » d'un ſouffle, qu'un Dieu cruel dé- » truit par un autre ſouffle. Tout » n'eſt qu'un flux éternel d'êtres foi- » bles & périſſables que le torrent du » tems roule avec bruit dans l'abîme » du néant. »

Quoi, au milieu de cette mer qui nous entraîne & avant d'être engloutis, il ne ſeroit point de rocher où l'homme puiſſe reſpirer un inſtant de ſes terreurs, ſonder d'un regard ſa deſtinée, & concevoir l'audace de

penſer que c'eſt quelque choſe d'être né ! Au milieu des naufrages continuels de tant d'êtres ſi précieux & ſi beaux, n'eſt-il point un Etre ſuprême dont le trône ſerve de baſe à l'Univers & domine ſur l'étendue de l'eſpace comme un phare brillant autour duquel tous ſes enfans diſperſés par la mort ſe rallient pour embellir ſa cour & recevoir le bonheur. N'exiſte-t-il point un pouvoir qui ſoit le centre & le lien commun de toute réalité ? Celui qui a pu ordonner au néant de produire les êtres, n'étendra-t-il point au jour marqué ſon bras pour les arracher des ſerres de la mort ? Ne commandera-t-il point au tombeau de rendre ſa proie, à la terre & à l'Océan de lui remettre le dépôt des générations qu'il ne leur avoit confiées que pour un tems ?

Si la nature ne peut inſtruire l'incrédule, s'il s'aveugle ſur ce qu'il voit, réſiſtera-t-il encore à ce qu'il

ſent ? Trouve-t-il que la voix du Créateur qui lui parle dans ſes ouvrages ſoit trop foible ? Qu'il l'écoute dans ſa conſcience ; qu'il ſe regarde & qu'il liſe dans ſon être. Les caractères de l'immortalité ſont empreints ſur lui. Il porte dans ſon ſein le juge qui le condamne. La nature n'en impoſe point à ſes enfans. Elle n'a point écrit de fables dans nos cœurs, & fait de l'homme un menſonge qui trompe l'homme.

Conduis tes troupeaux dans un gras pâturage : tu ne les entends point ſe plaindre : Ils paiſſent ſatisfaits. La paix dont ils jouiſſent eſt refuſée à leur maître. Un mécontentement éternel pourſuit & tourmente l'homme. Le Monarque & le berger ſe plaignent également de leur ſort, & leurs ſoupirs ſe répondent. Cependant quel intervalle immenſe ſépare leurs deſtinées ! L'un enferme des mers entre les deux portions de ſon

Empire : l'autre ne poſsède dans l'univers qu'une cabane d'argile & de chaume, bâtie à la hâte ſur un terrein abandonné, & qui le défend mal de l'hiver & des orages. Croiré-je que l'Eternel ait été plus libéral pour mes troupeaux que pour moi? Non. Ce mécontentement qui murmure dans mon cœur n'eſt que le ſentiment de mon immortalité. C'eſt l'inſtinct de la nature appellant l'objet qui manque à ſon bonheur. Il eſt arrêté que l'homme noblement tourmenté par ſa grandeur ſoupirera ſur le trône comme ſous le chaume. Ses dégoûts lui revèlent ſa nobleſſe, & ſa misère lui crie qu'il eſt né pour être heureux. Nous ne ſommes point ici dans notre patrie : c'eſt une terre étrangère où nous recevons en paſſant de la nature un aliment qui ne peut nous raſſaſier. Nous avons beau multiplier nos jouiſſances, nous reſtons affamés au milieu de cette abon-

dance ſtérile, & les plus grands plaiſirs nous laiſſent toujours des deſirs. Si nous ne pouvons plus monter, nous deſcendrons plutôt que de reſter dans le repos. Le maître de l'Empire Romain quitte le trône de l'univers & va ſe ſouiller à Caprée dans des voluptés honteuſes. C'eſt le déſeſpoir de l'ambition qui l'abaiſſe & le plonge dans la débauche.

Dieu lance le cœur de l'homme vers l'avenir par un reſſort invincible & caché. L'eſpérance infatigable, les aîles toujours étendues, vole vers tous les objets qui frappent ſa vue. Inſatiable & toujours mal ſatisfaite des travaux paſſés, elle nous force d'immoler notre repos à des chimères & de ſacrifier des biens certains à l'incertitude des haſards : elle foule ſous ſes pieds tous les bienfaits du préſent, elle tue nos plaiſirs à meſure qu'ils naiſſent, nous harcele juſqu'au tombeau & nous fait ſouf-

frir preſque autant de maux que le déſeſpoir. Pourquoi la jouiſſance eſt-elle toujours moins vive que le deſir ? Pourquoi un deſir eſt-il plus cher à l'homme qu'une couronne ? Pourquoi, dès que ce deſir eſt ſatisfait, enſevelit-il le bonheur ? Ah ſans doute Dieu qui ne nous a laiſſé ici d'autre bien que l'eſpérance, nous réſerve dans l'avenir des biens plus précieux que ceux de la terre. Nous ſommes entraînés vers le but inviſible où le Créateur nous attire.

Je vais t'introduire encore plus avant dans ton ame. Ici bas nos facultés reſtent dans l'enfance, elles ne produiſent que des actes imparfaits, nullement proportionnés à leur puiſſance. Voyez combien la raiſon de l'homme différe de l'inſtinct des animaux. L'une, toujours perfectible, avance par des progrès infinis. L'autre, rapidement formée, a bientôt reçu ſon entière perfection. La

raiſon ſe traîne lentement vers ſon objet; à la vue du ſien, l'inſtinct s'élance & le ſaiſit. Dans les animaux chaque individu atteint en peu de jours le terme aſſigné à ſon eſpèce: ſa meſure de biens eſt bientôt comblée, & ſon être completé s'arrête pour toujours au même point. Des ſiécles de vie n'ajouteroient rien à leurs connoiſſances. Ils ne répéteroient que les mêmes actions : la ſphère de leurs deſirs ni celle de leurs jouiſſances ne ſeroit point élargie. L'homme, quand il dureroit autant que le ſoleil, iroit toujours apprenant quelque vérité nouvelle, & mourroit encore affamé de ſcience.

Nos paſſions ſont comme nos facultés. Elles ſentent qu'elles ne peuvent déployer ici toute leur énergie. Elles en ont cependant encore trop pour les vains objets qui leur ſont offerts. Ces bagatelles légères ne peuvent employer & balancer toutes

leurs forces, ni les fixer avec elles-mêmes dans le repos d'un équilibre parfait. Il reſte aux paſſions une ſurabondance de pouvoir qui n'eſt point occupée. Auſſi toujours dans l'inquiétude & le mouvement, elles agitent la vie humaine & en font une tempête continuelle. Leur dévorante activité conſume en un inſtant tous les fruits ſans ſubſtance que produit la terre; pour en découvrir d'autres, elles parcourent & ravagent le monde.

Eſt-ce là tout, s'écria Céſar monté ſur le trône de l'univers? Ainſi l'ambitieux dédaigne ſes ſuccès, & ſa gloire lui fait pitié. Quand notre ame s'échauffe & conçoit dans l'enthouſiaſme une haute idée de notre mérite, c'eſt peu d'un ſiécle d'eſtime pour nous ſatisfaire. Ce n'eſt pas aſſez pour nous que nos contemporains commencent de nous applaudir, ſi les ſiécles futurs ne continuent. Un inſtinct

tinct indeſtructible nous intéreſſe malgré nous dans l'avenir : nous écoutons dans notre ame la poſtérité célébrant notre nom. Nous ſuivons notre fantôme conduit par la gloire & traverſant les générations qui doivent naître, & nous voulons durer encore après elles. Nous verroit-on rêver ainſi notre immortalité, ſi nous devions ceſſer d'être ? Aveuglés, nous cherchons le corps & c'eſt à ſon ombre que nous nous arrêtons : nous prenons pour l'immortalité, la renommée qui n'en eſt que l'image. Auſſi, dès que nous la poſſédons, elle nous devient inſipide. Son être imaginaire s'anéantit dans la main qui l'a ſaiſie.

Cependant, quoique toujours trompés dans notre pourſuite, & dégoûtés de tout ce qui promettoit d'aſſouvir notre ambition, nous ne pouvons arracher ce ſentiment de nos cœurs. La nature qui l'y a placé pour de plus nobles fins, l'y con-

ſerve ſans notre aveu. On a trop vanté le conſeil fameux donné par Cinéas à Pyrrhus. Un conſeil impoſſible à ſuivre eſt inſenſé. L'épée du conquérant auroit dompté l'univers entier, que ſon ambition n'eût pas encore été ſatisfaite : l'homme ne peut s'arrêter ; il faut qu'il monte ſans ceſſe. Une activité intérieure & indomptable, un reſſort élaſtique & toujours vivant ſoulevent ſon ame. La fortune a beau la charger de ſes dons : rien ne peut la comprimer : elle ſe détend & réagit avec une force victorieuſe. Le dernier villageois a ſon ambition comme le prince : l'eſclave dans les fers eſt auſſi fier que le Sultan ſur le trône. Il s'écrie dans ſon cœur avec le monarque Aſſyrien : « arrêtez-vous, & voyez » les merveilles de ma puiſſance ». C'eſt qu'il ſe ſent immortel auſſi bien que ſon tyran. Or faux ou vrai, n'importe ; il faut à l'ame une grandeur

réelle, ou bien elle s'en crée une imaginaire.

L'orgueil eſt la première paſſion de l'homme. Si le Créateur a commis au plaiſir la conſervation du corps & la multiplication de l'eſpèce, c'eſt l'orgueil qu'il a chargé de protéger & d'étendre la gloire de l'ame. C'eſt lui qui embellit notre ſéjour, inſpire les arts, agrandit les penſées, ennoblit les actions, travaille par-tout à épurer, à perfectionner notre félicité. Tout ce que nous voyons de délicat, de grand, de merveilleux dans la ſociété, eſt ſon ouvrage : tandis que les beſoins laborieux & l'amour d'une vie commode en poſent, en réparent les fondemens, & exécutent d'après ſon plan, il eſt l'architecte intelligent qui polit, achève, couronne l'édifice de notre gloire. Combien ne lui doit pas la vertu même ? Il l'anime par l'aiguillon ſecret de l'émulation. C'eſt lui qui créa les ſages de

l'antiquité. Il aſſaiſonne le bien moral, & le rend plus piquant au goût de l'homme. Que de vertus de moins dans la ſociété, ſi l'ame étoit moins fiere ! L'amour de l'eſtime publique vient au ſecours de la raiſon. Seule, elle n'eſt ſouvent qu'un flatteur domeſtique qui nous trompe. L'envie de plaire aux autres, ſoumet nos opinions au jugement du public qui les pèſe dans une balance équitable. La crainte du mépris redouble nos efforts. La vertu expoſée au grand jour s'agrandit ſur ce théâtre & déploye toutes ſes forces.

Cette ſoif de gloire & d'eſtime, que la nature entretient dans tous les cœurs, pourquoi n'oſons-nous l'avouer? Nous rougiſſons devant l'homme de bien de nos meilleures actions, dès qu'il nous ſurprend dans le deſſein de nous attirer des éloges, & que notre ſecret tranſpire. Sans doute par un art merveilleux le corps

a reçu le pouvoir de faire la leçon à l'ame. Dieu a donné à notre ſang un cours moral. Il lui ordonne de monter, d'aller peindre ſur nos joues la rougeur de la honte, pour nous reprocher devant des témoins la baſſeſſe d'un cœur qui s'avilit à mendier l'approbation d'un être étranger à lui. Un juge bien ſupérieur & bien plus intègre n'eſt-il pas aſſis dans nos conſciences pour nous diſtribuer à chaque inſtant la louange ou le blâme ?

Cet orgueil qui conſerve en nous le preſſentiment de l'immortalité, & nous rappelle ſans ceſſe à notre grandeur future, nous ſuit dans nos plaiſirs mêmes. L'homme eſt fait pour le bonheur. Le plaiſir eſt ſon bien ſuprême. Mais s'il faut en rougir, la jouiſſance reſte imparfaite. Notre fierté nous tourmente dans les bras de la volupté même; & voilà pourquoi le bonheur a ſes hypocrites com-

me la vertu. Nous voulons pouvoir nous en vanter, & s'il n'eſt pas digne de nous, l'homme ſe cache pour jouir. Le plaiſir même qui eſt attaché à l'union des deux ſexes, ce ſentiment le plus poignant & le plus vif que nous puiſſions éprouver, qui porte la félicité des ſens à ſon dernier période, n'eſt pas exempt de cette loi. Un inſtinct nous dit de couvrir les tranſports de l'amour des ombres de la nuit & du voile du myſtère : l'orgueil averti par cette voix ſecrette que l'homme va s'abbaiſſer pour être heureux, jette alors ſur lui l'honorable manteau de la pudeur.

Quel eſt le but de cette ſtructure ſi délicate de nos cœurs, de cette fineſſe de tact moral dont nos ſens ſont doués, de ces reſſources miſes en réſerve dans notre conſtitution phyſique, intimement combinées avec elle, & toujours prêtes à aider la vertu

chancelante, quand la raiſon, ſon premier guide, s'égare & l'abandonne? Cette fierté de l'ame ſeroit-elle une illuſion ridicule? Tous ces ſtratagêmes du Créateur pour la ſoutenir dans ſon élévation naturelle & la redreſſer dès qu'elle s'abbaiſſe ou ſe méprend dans ſa direction, ſeroient-ils vains & ſans deſſein? Toutes ces paſſions impétueuſes ſeroient-elles privées de l'objet qui eſt en proportion avec leur énergie?

Froids moraliſtes, qui prenez votre tempérament glacé pour règle de vos jugemens, vous oſez blâmer l'ardeur des paſſions, vous deshonorez ces nobles agens d'une ame immortelle, en les faiſant deſcendre d'une ſource impure & coupable. Le crime, il eſt vrai, naît de leur abus. Mais elles n'en ſont pas moins ſorties pures du ſein du Créateur. Ce ſont des étincelles détachées de cet océan de feu, & communiquées à

l'homme pour l'animer. Quels que ſoient ici bas leurs écarts & leurs mépriſes, je découvre, je ſens la grandeur de leur origine & de leur fin dans leur diſgrace même : comme un Roi détrôné, elles conſervent dans leur abbaiſſement des traits de leur majeſté primitive : ſi la raiſon les rappelle de leurs erreurs, & les ſoumet à ſon frein, elles reprennent toute leur dignité.

Leur activité, ennemie du repos, n'eſt point un vice : loin d'annoncer la corruption de leur origine, elle en décèle la nobleſſe. C'eſt qu'elles tendent vers des objets infinis deſtinés à les ſatisfaire. Plus nous pénétrons dans la nature de l'ame, ſoit que nous analyſions ſes penchans, ſoit que nous interrogions ſes facultés, plus nous reconnoiſſons ſur elle le cachet de l'immortalité.

Par-tout dans l'Univers, le Créateur aſſortit à l'objet la puiſſance &

le desir : chaque être parcourt le cercle entier de sa perfection. Nous ne voyons nulle part que l'harmonie de ces rapports soit violée. Ne le feroit-elle que pour l'homme ? Périroit-il au milieu de la course qu'il peut fournir ? Voyons-nous l'astre du jour se coucher au milieu de son cercle & se plonger dans les mers orientales ? Pourquoi la nature, cette mère bienfaisante de tous les êtres, ne seroit-elle marâtre que pour nous ? Laisseroit-elle son chef-d'œuvre imparfait, tandis qu'elle est si soigneuse de mettre la dernière main, d'ajouter le dernier trait à ses moindres ouvrages ? Ou si l'homme doit avorter sous ses doigts, & mourir ébauché, pourquoi faut-il encore qu'il meure dans les terreurs ?

Quoi, il ne resteroit plus que des cendres du grand homme ; du sage qui avoit reçu cette intelligence sublime, cette flamme du génie, cette

ame qui repréſentoit un Dieu ſur la terre! Quoi, au moment où cette noble image de la divinité prenoit ſa forme & commençoit à briller, la mort efface ſes traits majeſtueux, & la fait évanouir dans la nuit éternelle! Quand nous accompagnons à ſon tombeau un héros fameux, un génie célèbre, un homme de bien, & que le ſentiment de leur mérite élevant nos penſées, nous fait voir en eux des êtres céleſtes deſcendus ſur la terre; nos tranſports ne ſeroient-ils qu'un rêve, & l'éclat de leur grandeur morale iroit-il ſe ſouiller dans la corruption & s'éteindre dans le néant? (*a*)

Va donc, ô homme, va chercher tes maîtres dans tes étables. Dépoſe à leurs pieds ton ſceptre imaginaire & ta royauté ridicule. Tu es l'eſclave, ils ſont tes rois; ils te ſont ſupérieurs dans tout ce qui appartient aux ſens. Le gazon croît ſous leurs

pas. Ils paiſſent ſans avoir beſoin de cultiver. Leur boiſſon eſt apprêtée par la main de la nature. Le ruiſſeau coule toujours & offre ſon onde à leur ſoif. Leur vêtement naît & grandit avec eux. Ils ne vont point avec fatigue le chercher dans des climats étrangers. Ils ne portent point la guerre dans des mondes lointains pour en ravir les tréſors. Leur fortune & leurs biens ſont ſous la garde de la nature : pour les conſerver, ils n'ont jamais beſoin de citer leurs frères au tribunal dévorant de la chicane. Une prairie féconde eſt pour eux le jardin de la félicité. Dès qu'ils y ſont entrés, ils en goûtent les fruits dans une douce ivreſſe. Aucun n'eſt interdit à leurs deſirs. Leurs plaiſirs ſont purs & ne laiſſent point d'amertume : plus vifs que les nôtres, ils ſont auſſi plus ſûrs. La liberté eſt dangereuſe. Qui peut choiſir peut ſe tromper. L'inſtinct a un tact infaillible

ble. Il ne choiſit jamais les poiſons. Le doute, la crainte, l'eſpérance vaine, les regrets, le déſeſpoir ne viennent point empoiſonner leurs tranquilles jouiſſances. Nos ſages cherchent en vain la paix qu'ils goûtent! Eux ſeuls ont la vraie philoſophie de la vie ſenſuelle. Tout cet horiſon du mal moral bien plus étendu que la ſphère des maux phyſiques eſt habité par la raiſon ſeule. L'homme ſeul a reçu le triſte privilège de répandre des larmes, & les occaſions de l'exercer naiſſent en foule. Les animaux plus heureux ne ſont point tourmentés comme lui le long de la vie. Leurs maux ſe bornent à la douleur. La plainte ceſſe avec la ſenſation. Ils ne continuent point de ſouffrir d'un mal paſſé. Une prévoyance funeſte ne les fait point frémir dans l'avenir. La mort vient à eux ſans les effrayer. Ils ne la ſentent qu'à l'inſtant où elle frappe. Un même coup commence & finit

leurs maux. Tous les jours, l'homme ſi fier, lui qui gouverne une planète & pèſe les aſtres, héros & philoſophes, tous ſoupirent en vain après ce paiſible trépas. Si cruellement diſtingués des animaux pendant la vie, ſerons-nous encore à la mort confondus avec eux dans une maſſe commune de pouſſière ?

L'avenir ne réformera-t-il point ces injuſtes inégalités, & l'éternité fermera-t-elle ſes portes ſur nos plaintes ? Si telle eſt la deſtinée de l'eſpèce humaine, qu'elle eſt étrange ! Ne craignons plus de blaſphêmer tout haut contre le Ciel. L'homme devient un être monſtrueux qui deſhonore ſon auteur. Le Roi de l'univers n'eſt qu'une tache honteuſe dans le bel enſemble du tableau de la nature. L'abondance & les plaiſirs ſont pour le méchant : la misère & les larmes ſont le partage ordinaire de l'homme vertueux. Celui qui mérite

le moins le malheur eſt ſouvent le plus malheureux. Dieu juſte, ſeroit-il vrai que tu viſſes avec indifférence le crime triomphant & la vertu ſouffrante ?

Si le tombeau eſt la porte du néant, homme de bien, que deviennent ta confiance & ta joie ? Que te ſert-il de veiller tout le jour & de faire une garde ſévère autour de ton cœur irréprochable ? Tu te crois ſage... Tu n'es qu'un inſenſé qui ſe fatigue à combattre des fantômes. Vertu, ſageſſe, vérité ! Noms ſacrés, reſpectés, applaudis, diviniſés dans tous les âges !... Pleurons ſur eux, ſi les eſprits doivent mourir. Ce ne ſont que des erreurs cruelles, de triſtes énigmes, de nouveaux fléaux qu'il faut joindre aux autres malheurs de l'humanité. Qu'ai-je beſoin de l'œil perçant de la ſageſſe ? Elle ne ſert qu'à me découvrir plus de maux. Qu'ai-je beſoin de

vertu ? Elle ne fait que me vexer, qu'irriter mes peines.

Et pourquoi, de la vertu ? Où ſera ſa récompenſe, & ſans récompenſe que devient ſon être ? Son plus noble reſſort eſt dans ſa propre eſtime. Cette eſtime intérieure naît de la conſcience d'avoir fait le meilleur choix. Ce choix peut-il être autre choſe que les moyens d'arriver au bonheur ? La vertu n'eſt donc que l'amour de nos vrais intérêts & la recherche éclairée de notre bien être. Mais ſi l'ame périt, quel ſera le véritable intérêt de l'homme ? N'eſt-ce pas alors de s'attacher à tout ce qui peut le rendre heureux dans la vie ? Quelquefois le vice eſt notre ami dans le préſent. C'eſt notre ſouverain bien. Saiſiſſons-le. Le crime eſt dans la vertu qui refuſe le bonheur qu'il procure. Dès que la raiſon eſt deshéritée dans l'avenir, les ſens deviennent nos ſeuls maîtres légitimes. Le vice

& la lâcheté ſeront déſormais les deux aſyles de l'homme.

Arrête, brave citoyen. Où vas-tu, téméraire? — Défendre ma patrie & mourir glorieuſement pour elle. — Oui, ſi tu te crois immortel: tu peux alors être brave ſans ceſſer d'être raiſonnable : j'approuve ton audace. Tu peux affronter la mort, puiſque tu ſçais que tu ne peux mourir. Mais ſi tu perds tout avec ta vie, ton courage me fait pitié; reviens vivre en lâche, ſi tu ne veux mourir en inſenſé. Un incrédule hardi, qui, animé par l'orgueil, par l'exemple, par l'amour du gain, ou par le deſir de la vengeance, court perdre ſon être ou ſe détruit par foibleſſe, eſt de tous les fous le plus extravagant. Malheureuſe victime d'une brillante chimère, laiſſe ta patrie s'abîmer, & ſaiſis pour toi-même une planche qui te ſauve de ſon naufrage. — Ma patrie, mon Roi

Roi m'ordonnent de mourir.—Et que t'importent ta patrie & tes Rois ? Que t'importe Dieu même ? Si toutes tes eſpérances s'écoulent avec ton ſang, & que Dieu te commande de le verſer, ſans te payer ta mort, laiſſe-là ſes ordres cruels, conſerve ton être & déſobéis.

Que dis-je ? Tu ne feras qu'obéir à ſon premier précepte. Quel eſt-il ? » Homme, aime toi »(*b*) Ici les êtres libres ne le ſont plus. Le bonheur eſt le prix néceſſaire du ſacrifice de l'exiſtence. Si la vertu nous coûte notre être, la vertu eſt un crime. Elle viole notre loi ſuprême. Malgré les nations qui applaudiſſent à leur victime, tu n'es qu'un affreux ſuicide.

J'avoue que la ſainte image de la vertu nous offre des charmes qui nous attirent, & que même ici-bas elle a ſes plaiſirs. Mais n'exagérons pas les richeſſes qu'elle tire de ſon propre fonds. La ſolde chétive qu'elle reçoit

ſur la terre ne peut la payer de ſes peines & de ſes combats. Si elle n'a rien de plus à eſpérer, en l'admirant, nous choiſirons un crime utile, & l'intérêt perſonnel forcera toujours notre préférence. Que ſert-il de croire un Dieu, ſans les récompenſes & les peines qui le font adorer ? C'eſt l'eſpérance & la crainte qui arment la conſcience. Détruiſez leur objet dans l'avenir, notre devoir eſt de n'aimer que nous dans le préſent. Que ne trahis-tu ton pays ? que n'égorges-tu ton père trop lent à mourir & qui te retient ſi long-tems ton héritage ? Que le genre humain périſſe, ſi ſa ruine ajoute à notre bonheur.

(*c*) Mais ſi la vertu eſt privée de ſa récompenſe, quel eſt donc l'être cruel qui ſouffre que l'homme ſe tourmente en vain pour elle ? Pourquoi ce cri du remords & cette conſcience qui ſe ſoulève contre le crime ? Pourquoi logeons-nous dans notre ame des

perfides qui ſe font un jeu continuel de nous trahir, de nous ſéduire par de trompeuſes douceurs? Si c'eſt un aveugle inſtinct qui uſurpe le nom ſacré de la conſcience, & qui fait l'inſenſé dans nos cœurs, pourquoi la raiſon complice conſpire-t-elle avec lui contre nous, & ne nous offre-t-elle ſon flambeau, que pour nous précipiter? Ah, puiſque la vertu nous détruit quelquefois ſur la terre, il faut que l'homme ſurvive à ſa pouſſière! Si l'homme ſe perd dans le tombeau; ſi la terre eſt tout, pourquoi la vie n'eſt-elle qu'un moment, tandis que nos deſirs embraſſent une éternité? Pourquoi le paſſé & le futur nous tourmentent-ils dans le préſent? Pourquoi la prévoyance, pour s'effrayer; la raiſon, pour ſentir ſon malheur? Lucie, Narciſſe, Philandre, pourquoi le ſentiment & les déchiremens de l'amitié, ſi l'amitié & les amis s'évanouiſſent

dans l'eſpace d'une heure ? Pourquoi tous ces tourmens ſous le maſque du bonheur ? Pourquoi cherchons-nous ſans ceſſe ce bonheur pour ne le jamais trouver ? La nature gravite-t-elle vers le néant ? Pourquoi la réflexion empoiſonne-t-elle les plaiſirs des ſens dont les animaux jouiſſent en paix ? Victime de ſes prérogatives, l'homme eſt-il condamné à une ſupériorité de misères ? L'ordre de l'univers ſe renverſe ; les rangs des êtres ſe confondent ; la chaîne ſe rompt en mille endroits. Toute la nature défigurée ſe couvre de ténèbres ; tout eſt malheur, & la raiſon ſuccombe dans un vaſte déſeſpoir.

Non, l'horrible vœu de l'anéantiſſement ne peut ſe former dans un cœur que quand la vertu y eſt morte, & que l'homme eſt dénaturé. Il faut du même coup ſe délivrer de Dieu. Que ſert-il dans le monde ? Il n'y eſt plus qu'un fantôme effrayant.

Hommes dégénérés, déchus de votre être, dépouillés de raiſon & d'eſpoir, qui vantez la liberté & vivez en eſclaves, les maîtres & l'opprobre de l'univers, vil troupeau plus ſtupide que les troupeaux qui vous obéiſſent, vous qui changez la raiſon en folie, qui faites le mal avec l'inſtrument du bien, & employez à vous perdre les bienfaits du Créateur; ſi c'eſt là votre deſir, ſous quelle planete ſiniſtre êtes-vous nés? Dans quelle heure de déſeſpoir avez-vous reçu le jour? Quelles furies ont agité votre imagination pour enfanter ce ſyſtême deſtructeur des biens & des êtres? Oui, vous êtes déjà morts, & la brute ſeule ſurvit en vous. Mais êtes-vous bien sûrs du néant dont vous vous flattez? Vous eſt-il bien démontré que votre ame doive périr comme une vapeur qui ſe diſſipe dans les airs? Que de courage il vous faut, que de peines il vous en coûte pour

arriver à l'incrédulité ! Et malgré tous vos efforts vous ne pouvez perdre l'immortalité & obtenir le néant. Votre être vous eſt abandonné pour le défigurer, mais non pas pour le détruire. Vous vous égarez en ne liſant dans la nature que des feuillets détachés. Liſez l'enſemble, & vous ſerez convaincus; vous y retrouverez une ame immortelle. Tout s'éclaircit alors & Dieu eſt entendu. L'immortalité rétablit l'ordre & l'harmonie des proportions. Tout eſt grand, tout devient intelligible & lumineux. C'eſt la clé de la création : c'eſt la chaîne des ſiécles; elle unit tous les tems & fait correſpondre toutes les portions de la durée à un but unique, au bonheur. Elle forme le nœud du monde naturel, du monde civil & du monde moral; dont les deux premiers ſont ſubordonnés au dernier qui eſt leur fin. Ils paſſeront, & les eſprits dont le deſtin eſt de leur ſur-

vivre, demanderont alors : « où ces » mondes ont-ils brillé ? »

Il te paroît étrange que tu doives toujours exiſter ! L'eſt-il moins que tu vives une heure ? Le miracle n'eſt pas de continuer d'être ; mais d'avoir commencé. Ote Dieu de la nature ; tout eſt myſtère. Si tu l'y ſouffres, après lui il ne reſte plus de merveilles.

La durée ſeule donne aux êtres de l'importance & du prix. Que ſeroit l'eſprit le plus ſublime, s'il ne duroit qu'un jour ? Qu'il ſoit grand ou petit, qu'il tombe ou qu'il s'élève, qu'importe, puiſqu'il n'eſt déjà plus ? Mais un être immortel a droit d'intéreſſer un Dieu. Il mérite de l'avoir pour témoin & pour juge de ſes penſées, & l'Éternel peut ſans s'abbaiſſer tenir conſeil ſur ſes deſtinées. Dieu n'a point laiſſé celles de l'homme cachées dans un nuage impénétrable : il a ſoulevé un coin du voile : des profondeurs de l'éternité il s'eſt

avancé vers nous, & s'eſt montré à nos yeux dans l'Univers. Par-tout il nous jure ſon exiſtence, l'immortalité de notre ame & ſa valeur ineſtimable.

Que n'a-t-il pas fait pour démontrer à l'homme ces vérités ? C'eſt pour ce grand but qu'il a formé le monde, qu'il l'a ſubmergé, qu'il a réparé ſes ruines. C'eſt pour cette fin qu'il fait naître & mourir les rois de la terre, qu'il éleve & détruit les empires. S'il envoya les ſages de l'antiquité préparer le monde à la lumière par leur morale ſublime, s'il ordonna aux prophetes de lire dans le ſombre avenir; ſi les ſaints ont parcouru l'Univers, ſi les martyrs ont verſé leur ſang, ſi la nature a vu des merveilles ignorées ſuſpendre par-tout le cours ordinaire de ſes loix; ſi des mortels ſont montés vivans dans les Cieux; ſi Dieu lui-même eſt deſcendu ſous les ſombres voûtes de l'abîme; c'eſt pour t'é-

clairer ſur le prix d'une ame immortelle. Pour te l'apprendre, Dieu quitta les Cieux & vint t'apporter le code ſacré de ſa loi. Incrédule, avant de porter ſur lui ta main profane, tombe la face contre terre, & crains qu'il ne te frappe de mort. Avec quel appareil ſolemnel il publia les ſanctions de ſa volonté ſuprême au milieu du tonnerre & des orages ! La nature entendit ſa voix, & trembla de terreur. Je t'atteſte ici, montagne de Sinaï, dont la baſe ébranlée ſentit & confeſſa la préſence de l'Eternel ; & toi, nue formidable qui repoſois ſur ſa cime embraſée. Et vous, vagues, dont les maſſes enchaînées, ſuſpendues dans l'air aux deux côtés du paſſage d'Iſraël, enſevelirent en retombant ſes fiers ennemis & leurs menaces au fond des abîmes ; & vous, flammes allumées par le tyran de l'Aſſyrie & qu'il vit tromper ſa rage impuiſſante ; & toi, terre dont les

gouffres s'ouvrirent ſous les pas de trois mortels ſacrilèges & ſe refermerent ſur eux; & vous tous, élémens de la nature, je vous atteſte, comme autant de témoins qui racontez à l'homme tout ce qu'a fait le Tout-puiſſant pour lui prouver le prix de ſon ame. Incrédule, tremble en ſongeant qu'il veille, qu'il travaille pour t'en convaincre depuis que les ſiécles s'écoulent, depuis la naiſſance de l'Univers juſqu'à cette heure de ton incrédulité.

Diſciple aveugle & fier des anciens philoſophes, tu ne reconnois que leur autorité : tu n'écoutes que les oracles trompeurs du Portique & du Lycée : & tu prononces avec eux que l'ame eſt mortelle. Mais peux-tu lire leurs écrits ſans être à la fois ému d'admiration & de pitié ? Au milieu des rêveries de leur ſageſſe chimérique, quelle élévation dans leurs idées, quelle morale ! Le délire

le plus fougueux de la poëſie n'approche pas de l'enthouſiaſme philoſophique de ces vieillards. « Les ſens » du ſage ſeront inſenſibles à la » douleur : le fer qui le déchire, ne » lui fait aucun mal : les tourmens & » les ſupplices ſont pour lui des plaiſirs, des jouiſſances délicieuſes. Il » lui eſt égal de repoſer ſur un lit de » fleurs, ou d'être enfermé dans les » flancs brûlans du taureau de Phalaris ». Ne trouves-tu pas que cette doctrine eſt bien étrange dans des hommes qui ne voyoient que le néant après le tombeau? Ils ont été les prophetes aveugles d'une vérité qu'ils ont vu s'accomplir à leur grand étonnement. Les chrétiens ont montré ſans faſte cette intrépidité dont leur orgueil s'étoit fauſſement vanté. Les chrétiens triomphoient dans les ſupplices, & ſentoient les tranſports du plaiſir au milieu des flammes dévorantes. Le Stoïcien les a vus & s'eſt

étonné d'eux & de lui. Surpris & confondu, il a vu ſe réaliſer ſous ſes yeux les fictions hardies de ſa penſée; & il a été contraint d'avouer que la vérité alloit auſſi loin que les menſonges de ſon orgueil.

Mais d'où lui vinrent ces idées ſi extraordinaires, & placées ſi loin de la portée naturelle de l'homme? Ce fut l'inſtinct d'une âme immortelle, qui ſoupçonnant confuſément ſa force & ſa dignité, lui inſpira des vérités que ſa raiſon ne pouvoit concevoir. C'étoient des éclairs échappés du ſein de ces ames obſcurcies par les paſſions, comme des rayons épars & perdus dans la profondeur de la nuit. Leur orgueil amoureux de la pompe des idées grandes & ſublimes publioit hautement ce qu'ils ne croyoient pas dans le ſecret de leur conſcience: ſemblables à la Prêtreſſe de Delphes, ils s'enfloient, ils ſe tourmentoient pour enfanter des oracles, que l'avenir de-

voit effectuer, dès que le ſyſtême d'une vie immortelle ſeroit développé, & que les ombres de la mort ſeroient diſſipées par le ſoleil de l'Evangile. Ils ont dit des choſes qui n'ont pû être imaginées que par des ames immortelles, & la vérité qu'ils mettoient en queſtion eſt devenue un fait.

NOTES.

(a) Le Ciel envoye à l'homme tous les avertiſſemens néceſſaires : mais l'homme les néglige. Se paſſe-t-il un jour, une heure, ſans qu'il frappe à la porte de nos cœurs ? La mort ſe préſente à nous à chaque pas que nous faiſons dans notre route, & fidele à s'acquitter de ſon meſſage, elle nous montre à chaque inſtant le terme de notre voyage.

Les enfans de l'Ether, le noble ſang des Cieux, fixeroient-ils leurs eſpérances ſur la terre ? pourroient-ils ſe repoſer avec délices dans la fange de ſes biens & de ſes plaiſirs ? non : l'inquiétude de nos cœurs aſſure l'immortalité que je chante, & l'incrédulité ne peut jamais être que dans la tête du ſceptique. Son cœur le dément à chaque inſtant.

Toute joie mortelle eſt bien au-deſſous d'une ame immortelle. Nos facultés, après avoir fait ici bas

de foibles efforts, iront, transplantées de cette terre, dans un climat plus fécond, s'épanouir aux rayons d'un soleil plus éclatant qui développera leurs germes & leurs fleurs. Grand Dieu, ne souffres pas que mon cœur n'ait que des desirs foibles & bornés pour un bonheur sans bornes. C'est dans les profondeurs du grand avenir, bien au-delà de la portée de nos projets de puissance & de gloire, que sont cachés les trésors que l'homme doit rechercher avec ardeur. C'est-là qu'est le riche fonds de l'indemnité qui est due à l'homme vertueux : là l'équilibre sera rétabli en sa faveur, & la balance ne penchera plus du côté des méchans. L'antique Rome consultoit le vol des oiseaux : toi, Lorenzo, consulte avec plus de succès le vol de l'espérance sur tes destinées.

(*b*) La science & l'amour sont autant de l'essence de l'ame, que la lumiere & la chaleur le sont de celle du soleil : & si les ames périssent, qu'il y a peu d'objets aimables ici bas, & que nos connoissances y sont bornées ! Nous creusons avec des travaux infinis, pour trouver quelques vérités ; & si nous étions de bonne foi, nous serions bien près de trouver haïssable ce que nous aimons le plus. Pourquoi ces deux facultés les plus nobles restent-elles affamées, tandis que les appetits qui nous sont communs avec la brute sont repus tous les jours jusqu'à satiété ? Ces Facultés divines ne nous ont-elles été données, que comme un diadême ridicule qui insulte cruellement à notre orgueilleuse pauvreté qui ne recueille que des peines sur des climats en apparence si beaux ? Cela ne peut être : puisqu'il y a dans l'homme une ardeur insatiable de connoître & d'aimer, & que ces facultés vont jusqu'à l'infini, c'est une preuve incontestable qu'elles ont des objets infinis. Pourquoi l'homme ne seroit-il chargé de tant de dons & de trésors, que pour aller se briser contre l'écueil

du néant & périr, lorſqu'il mérite le plus de vivre? L'immortalité ſeule peut expliquer cette étrange inégalité du ſort de la brute, & de celui de l'homme plus malheureux qu'elle dans tout ce qui appartient aux ſens. C'eſt du ſein de l'éternité que ſort la lumière qui peut éclaircir cette difficulté. O immortalité, ſolution heureuſe & unique de ces énigmes! Elle détrône la brute, & replace l'homme dans ſon rang de ſupériorité : avec elle, la vertu n'eſt plus une folie romaneſque : chaque vertu porte dans ſa main une riche dot ; le cœur treſſaille d'eſpérance & de joie ; & ſi nous trouvons encore beaucoup d'amertume dans la coupe de la vie, le goût de la félicité céleſte y domine & nous la fait avaler avec plaiſir. Ah pourquoi Dieu eſt-il ſi généreux? ô bienfaiſance qui paſſe l'étonnement, & donne les cieux pour récompenſe d'avoir déjà joui ſur la terre de plaiſirs céleſtes!

(c) Lorenzo, ton cœur obſtiné réſiſte-t-il encore? Car c'eſt dans ton cœur qu'eſt caché le traître qui révoque en doute les vérités que je chante. La raiſon eſt innocente ; la volonté ſeule eſt rebelle & coupable. Que diras-tu, ſi je te découvre dans ce cœur opiniâtre des témoins inattendus qui vont dépoſer contre toi? Pourrois-tu ſoupçonner, que les paſſions mêmes qui rendent l'ame eſclave ſur la terre, la proclament auſſi l'héritière des cieux; & que ce qui nous porte à douter de l'immortalité, eſt ce qui la démontre? Commence par citer l'ambition au tribunal de ta raiſon. La honte qu'elle s'inſpire, ſes extravagances, ſes dégoûts, ſon inſatiable avidité, atteſtent enſemble une ame immortelle.

Obſerve de près le mortel le plus célébre; & tu ne ſeras plus jaloux de ſa renommée. Honteux de trouver une diſproportion ſi énorme entre ſes deſirs &

l'objet, il mépriſe ſes ſuccès, & ſa gloire lui fait pitié. Pourquoi ? parce qu'il ſent que ſa conſcience & ſon cœur l'invitent à conquérir une gloire bien plus riche & bien plus illuſtre. Cette voix intérieure ne fait que murmurer tout bas : mais elle eſt entendue de l'oreille la plus ſourde.

Que dit l'avarice ? ſa principale maxime, qui fut long-temps la tienne, c'eſt que richeſſe & ſageſſe ſont la même choſe. Je te l'accorde. Oui ; c'eſt l'emploi, c'eſt la gloire de l'homme, de travailler ſans relâche pour amaſſer un tréſor. C'eſt à quoi nous pouſſe un inſtinct naturel & toujours agiſſant. Mais c'eſt à la raiſon de guider cet inſtinct, & de lui montrer où eſt caché le vrai tréſor que nous devons chercher ; mais ſi la raiſon manque à s'acquitter de ce devoir, ou que nous refuſions de prendre ſa lumière pour guide, nous nous égarons. L'aveugle induſtrie, écartée de la route qui l'auroit conduite vers un tréſor plus précieux que l'or, ſe fatigue à charger les heures préſentes des ſoins d'une vieilleſſe incertaine, & amaſſe des proviſions pour la terre, comme ſi nous y devions ſéjourner pendant une éternité.

« Tu ne deſireras point » eſt un précepte de la ſageſſe. Mais cette défenſe ne tombe que ſur les biens que le ſoleil éclaire. Porte tes regards au-delà de ſa ſphere ; là le deſir, loin d'être interdit, eſt ordonné, & l'avarice devient une vertu divine. La foi, qui aſſure notre bonheur, ſert auſſi à nous éclairer. Le monde futur peut ſeul expliquer l'énigme du monde préſent. D'où vient cette ſoif inſatiable du gain qui eſt dans le cœur de l'homme ? n'anonce-t-elle pas que ſa vie eſt inépuiſable ? Si l'homme n'avoit pas été formé pour atteindre juſqu'aux cieux par le vol ſublime de la vertu, il n'auroit point reçu la faculté de deſcendre ſi bas dans les profondeurs du crime.

J'avoue

J'avoue que l'ambition & l'avarice ſont des plantes d'où peuvent naître les fruits les plus amers ; & cependant leurs racines ſont appuyées ſur l'immortalité ; c'eſt de-là qu'elles tirent leur nourriture & leur vie : ſi elles produiſent la peine & le remords, la religion peut corriger l'amertume de ces fruits ſauvages, en épurer les ſucs empoiſonnés, les rendre d'une douceur délicieuſe, & les faire briller dans la coupe de la félicité.

Le troiſiéme témoin que je t'ai annoncé ſe rit d'un bonheur éloigné, & te promet fauſſement l'Eden ſur la terre! Mais malgré tout ſon penchant au menſonge, il dira une fois la vérité : le plaiſir eſt ſon nom. Lorenzo, tu n'as jamais été ſourd à la voix du plaiſir, ce flateur qui ſéduit tous les hommes. Ecoute-le aujourd'hui : il va te parler en ami ſincère.

Quiconque n'eſt pas honteux & confus, lorſqu'il éprouve le plus vif des plaiſirs des ſens, eſt déchu de la qualité d'homme. Le plaiſir eſt un bien, & l'homme eſt fait pour lui : mais c'eſt pour un plaiſir qui ſoit digne de la nobleſſe de l'ame, dont on n'ait jamais lieu de rougir, & qui ne doive jamais finir.

Les témoins ont dépoſé ; la cauſe eſt entendue : que la conſcience conſerve maintenant dans les archives de ſon tribunal un jugement plus précieux pour l'homme que la conquête de la moitié d'un Royaume. La vérité l'a muni de ſon ſceau, & voici ce qu'il prononce.

Apprenez tous ; & vous, infideles, ſi peu diſpoſés à croire la vérité, apprenez que c'eſt l'immortalité qui explique l'énigme de la nature de l'homme, & qui donne la ſolution de tous les problêmes de ſon être. Sans elle, la moitié de ſes penchans ſont inexplicables : ſans elle, toutes ſes vertus ne ſont qu'un rêve. Ses crimes mêmes atteſtent ſa dignité ; ſa paſſion inſatiable pour le plaiſir, pour la gloire & pour

l'or annonce qu'il eſt né pour des biens infinis : & les paſſions, que les biens de la terre ne ſont qu'irriter, ne ſeroient-elles pas des inventions abſurdes du créateur, s'il n'étoit pas des objets infinis capables de les ſatisfaire ? Les paſſions intraitables, dont la fougue eſt ſi peu en proportion avec les biens de cette vie, & dont cette terre étroite ne peut contenter les vaſtes deſirs, cherchant toujours, comme les aigles, à s'élever au-deſſus de leur nid, nous diſent qu'elles ſont faites pour un vol plus élevé & mettent en évidence les droits que nous avons ſur les cieux.

Indolens Théologiens, parce que vous êtes de glace, vous croyez que tout ce qui eſt de feu vient de l'enfer. La corruption n'eſt pas la mère des paſſions, quoiqu'elles en ſoient devenues les eſclaves. Elles n'ont pas brûlé de moindres feux dans le Paradis Terreſtre avant la chute d'Adam, quoiqu'elles fuſſent plus ſages dans le choix de leurs objets. Frappées par la providence, comme le Monarque ſuperbe de l'orient, nos paſſions ſont tombées dans la démence & dans l'abbaiſſement : oubliant les nobles deſirs qui étoient leur objet naturel elles rampent dans la fange, & dégénèrent en penchans vils & terreſtres. Mais à la voix de la raiſon, elles peuvent remonter dans les hauteurs de leur ſphere primitive, où elles prenoient leur illuſtre eſſor, avant que ſéduites par l'imprudente curioſité d'Eve, elles vinſſent ſur la terre mettre en feu le monde ſublunaire.

Quels que ſoient leurs écarts, leurs écarts même ſont une preuve des deſſeins qu'eut le Ciel en allumant cette flamme dans nos cœurs. Quand la raiſon garderoit le ſilence ſur l'immortalité, les paſſions nous apprennent par leurs deſirs ſans bornes qu'il eſt des objets infinis : elles nous donnent de joyeuſes

nouvelles de l'éternité. L'éternité porte la lumière ſur tous les objets ténébreux de ce monde, & en les éclairant, elle ſe fait voir elle-même. Si tu vois dans l'homme un être immortel, tout devient intelligible ; la clarté pénètre la ſphere humaine, & la rend tranſparente comme le cryſtal. Mais ſi tu ne vois dans l'homme qu'un être périſſable, tout s'obſcurcit ; tout préſente l'image du malheur ; & la raiſon gemiſſante ne voit par-tout que des ſujets de triſteſſe.

» Et que la raiſon gémiſſe, s'écrie le ſavant Lo» renzo ; la raiſon moderne eſt foible : les ſiécles » anciens furent ceux de la ſageſſe : leur autorité reſ» pectable eſt mon oracle : le célebre portique d'A» thènes ſi renommé par ſes ſages, a refuſé à l'hom» me cette immortalité que tu vantes ». J'en conviens ; mais conviens auſſi qu'ils l'ont prouvée, ſans le vouloir. Crois-tu que j'avance un paradoxe ? ſois attentif, & je vais t'en montrer la vérité. Les rêveries de l'homme, ſes erreurs & ſes vices mêmes, tout lui prouve ſon immortalité.

Lorenzo veut-il encore de nouvelles preuves ! hé bien, je vais tourmenter ta raiſon par une foule de queſtions, toutes inſolubles, ſi le tombeau eſt la borne de la durée de l'homme. Pourquoi ce garant trompeur des promeſſes du Ciel, dans cette eſpérance que rien ne peut éteindre ? Pourquoi la raiſon & le penchant ſont-ils toujours en guerre, s'il n'eſt point d'avenir qui nous paye de leurs combats ? Pourquoi ce ſentiment du crime ? pourquoi cette conſcience qui ſe revolte contre lui ? La conſcience du crime, eſt une voix qui nous prédit ſa peine, & qui nous avertit de l'éviter. Tout nous promet, ou nous démontre une ſeconde vie ; le monde préſent eſt la prophétie du monde futur.

ONZIEME NUIT,

L'ANÉANTISSEMENT.

Si l'immortalité n'eſt qu'une erreur, que cette erreur m'eſt chère ! Que ce menſonge conſolant ſeroit encore préférable à la triſte vérité ! L'eſpérance qu'il nous laiſſe, nous ſert du moins à jouir de ce monde. La vie future eſt l'ame de la vie préſente. Si nous les ſéparons, nous n'avons plus qu'à gémir dans celle qui nous reſte. L'incrédule qui coupe ſa durée immortelle en deux portions, pour ſe borner à la première, détruit le bonheur de ſon exiſtence préſente; en mutilant ſon être, il double ſes malheurs. Ah s'il eſt vrai que je ſois dévoué au néant que j'abhorre, quel déſeſpoir profond & nouveau vient

tout à coup me ſaiſir ! Quelles affreuſes penſées noirciſſent mon imagination & flétriſſent mon cœur ! Comme l'horiſon de mes maux s'étend autour de moi ! O terre miſérable ! ô ciel barbare ! écoutez la plainte de l'homme.

Je me conſolois de mes chagrins par l'eſpoir d'un avenir plus heureux. Cet avenir eſt le néant : il ne me reſte donc que le préſent pour y ſouffrir. Quelle chûte ! Dans quel abîme profond je ſuis précipité du ſéjour enchanteur où m'avoit porté la douce eſpérance ! Si j'étois abuſé par un ſonge, cruel ami, pourquoi m'en as-tu arraché ? Quel affreux réveil ! Rends-moi mon erreur. Le jour s'éteint devant mes yeux : tout ſe couvre de ténèbres. Je reſte nud & affamé dans une nuit totale. Chacune de mes penſées me porte un coup de poignard. Qu'avois-je beſoin de rêver un mieux poſſible ? Cette idée enve-

nime mes maux actuels ! Qu'avois-je beſoin de naître pour vivre malheureux & retomber dans le néant ? Ce que j'ai cru des bienfaits du Créateur, n'eſt donc plus que des calamités. Ces facultés intellectuelles, dont j'étois ſi fier, ne ſervent qu'à mon tourment.

Science, que j'ambitionnois, détourne ton miroir déſeſpérant. Ne me montre point à moi-même. Connoître, c'eſt ſouffrir. Si je me vois, je me vois anéanti. J'aimois à contempler un Créateur généreux ; fier de m'élever & d'arriver juſqu'à lui, je ſoulevois le voile qui couvre la majeſté de ſon front, je voulois découvrir quelques-uns des traits auguſtes de mon bienfaiteur... Qu'ai-je vu ?.. Un tyran farouche, qui m'impoſe la vie & retient le bonheur Il regorge de biens, & il ne laiſſe pas échapper ſur moi un ſeul rayon de félicité, pour m'empêcher du moins de le maudire ! Il peut tout, & ſous

ſes yeux cruels je reſte malheureux! O nuit, épaiſſis tes voiles, cache-le pour jamais à ma vue! Qu'il ne vienne plus effrayer ma penſée. Il fut ma conſolation & ma joie : mais je hais à préſent cet horrible ami du néant, ce tyran ſolitaire, qui aime les ruines & ſe plaît à régner ſur un déſert.

Que je ne voie plus ſes ouvrages! Que je ne ſois plus tourmenté du ſpectacle de ſa gloire. L'éclat de l'Univers m'offenſe, & aggrave le ſentiment de mes maux. Que m'importe, en ſouffrant, d'admirer la nature? De parcourir ſa vaſte enceinte, pour avouer en gémiſſant que la plus étonnante de ſes merveilles eſt ma misère; pour reculer d'horreur en rencontrant au milieu d'elle dans ſon noble ſpectateur le ſeul être raiſonnable & le ſeul miſérable, invoquant le bonheur, ne le trouvant jamais, & condamné au long ſupplice de la vie?

Vertu, tu es une folie, une ma-

lédiction, un crime contre ma raiſon. Tu nous coûtes une peine & des combats qui ne ſont point payés. La religion n'eſt qu'un menſonge. Des devoirs ? En eſt-il d'autres que de repouſſer ces illuſions trompeuſes, ces flateuſes eſpérances, ces ſéduiſans deſirs qui agitoient mon ſein & m'enfloient d'un noble orgueil? Inſenſé, je me croyois l'héritier d'une éternité ! Fantômes vains, éloignez-vous & ne m'importunez plus. Pourquoi m'égarer ſi loin pour ne rapporter que le déſeſpoir ? Impoſons à mes deſirs les bornes de ma durée. Tout eſt renverſé. Sageſſe, raiſon, fuyez loin de moi. Sens, gouvernez mon ame. Paſſions, pouſſez-moi au haſard. Ignorance, étends ſur ma deſtinée une nuit favorable. Vous ſeuls êtes mes Dieux : vous ſeuls protégez ma paix. Nous mourons comme la brute : vivons comme elle. Homme, folâtrer & pourrir voilà ton

partage ! Quelle penſée ignominieuſe & déchirante, de ſçavoir que les ſcélérats les plus abandonnés, après s'être élevés dans la vie ſur les ruines de l'homme de bien, dorment à ſes côtés dans la mort, & goûtent un repos auſſi doux que lui !

Quoi donc ! l'homme a-t-il pu devenir criminel avant que d'être ? Pour quel crime irrémiſſible toute la race humaine eſt-elle condamnée à la deſtruction ? Pourquoi cet arrêt foudroyant contre notre ſeule eſpèce ? » Vous ſerez tous mortels & tous » malheureux. » Dieu a-t-il, comme les tyrans, des raiſons d'état que ſes ſujets ne puiſſent pénétrer ; & quand il les fait ſouffrir, leur défend-t-il la plainte. ? Dieu puiſſant, car je ne vois plus que ton pouvoir, je t'accuſe de la création de l'univers. Je te la reproche comme un crime. Le crime eſt-il autre choſe que de faire des malheureux ? Je ne t'avois pas demandé de me faire naître !

Donne-moi l'éternité ou reprends moi la penſée. Elle ne m'étoit pas néceſſaire pour végéter & m'anéantir après. Une ame raiſonnable eſt une ſuperfluité. Si tu ne me l'as donnée que pour aigrir mes peines, armer les calamités d'une pointe plus pénétrante, & m'accabler encore des terreurs de la mort, ſont-ce là tes bienfaits ? Au lieu de m'arracher de la paix du néant, pour me tourmenter de l'exiſtence, que ne me laiſſois-tu avec les êtres poſſibles qui n'en ſortiront jamais ? Au lieu de me forcer de naître homme, que ne faiſois-tu à ma place un inſecte de plus ? Par une préférence barbare, tu me fais de la penſée une faculté de ſouffrir, de la vie, une faculté de mourir.

Mais ſi dans ton plan tu avois beſoin de nos douleurs, pourquoi inſulter encore à notre misère ? Falloit-il ſuſpendre ſur nos têtes ce dais radieux du firmament ? Quel palais

ſuperbe pour loger le déſeſpoir ! N'as-tu embelli & fécondé la terre que pour y voir l'homme ſe flétrir de triſteſſe ſur un lit de verdure & de fleurs, & languir ſur l'image d'une volupté qu'il ne goûtera jamais ? N'as-tu ordonné à ces globes brillans de rouler, qu'afin que les mortels meſurent par leurs révolutions la longueur de leurs ſouffrances, ne ſe méprennent jamais ſur leur durée, & ne perdent pas un inſtant de leurs douleurs ? Hélas ! une triſte demeure convenoit bien mieux à nos triſtes deſtins. Il falloit nous enfoncer dans quelque caverne profonde, dans quelque antre ſombre,... loin de toi. Cette priſon nous eût moins fait ſouffrir, que cette voute éclatante qui donne de l'audace à nos penſées, allume nos deſirs, & nous entraîne, malgré nous, vers notre tyran. Au milieu de ces hautes eſpérances & de ces tranſports, le ver

nous appelle ſous la pouſſière où il rampe, & l'inexorable mort va tirer ſur nous un éternel rideau. O mort, ſeul ami qui reſte à l'homme, viens dans mon ſein. Tu es l'unique don que m'aient fait les Cieux. Finis mon ſupplice & ne me laiſſes pas plus long-tems errer dans ce déſert ſauvage, s'il n'eſt point de berceaux agréables où je puiſſe reſpirer & goûter la douceur du repos. O mort, & toi-auſſi, tu es changée. Jadis je voyois au delà de tes ombres un ſoleil immortel, dont les rayons échappés vers mon œil doroient devant moi l'épais nuage du tombeau. Maintenant que le tombeau communique au néant, quel gouffre profond & vaſte j'y vois creuſé ! Quel enfer il découvre à quiconque a rêvé le Ciel ! Comme il s'ouvre & s'élargit pour me dévorer ! Dans un moment, il doit engloutir cette ame qui avoit la conſcience d'elle même, embraſſoit la

nature dans ſon vol, viſitoit les aſtres, converſoit avec les eſprits ſupérieurs & s'efforçoit d'atteindre à leur élévation : cette ame merveilleuſe va s'éteindre pour jamais dans l'horreur d'une mort univerſelle. Quand cette nuit totale deſcendra ſur l'univers; quand la voûte des Cieux obſcurcie fermera le tombeau de la race humaine, ce tombeau qui doit l'empriſonner pour ne la rendre jamais, pourra porter cette triſte & dernière épitaphe :

Sous les débris confus des mondes démolis,
Sous ce vaſte tombeau de la nature entière,
Ci-gît la race humaine, inſenſible pouſſière.
Ici, près de la brute, en foule enſevelis,
Rabaiſſés aux deſtins de la vile matière
Qui n'a jamais ſenti la vie & la lumière
Dorment dans le néant, ces êtres merveilleux,
Ces atômes penſans, eſpéce lamentable,
Souverains malheureux d'un globe déplorable,
L'héritage des vers! le chef-d'œuvre des Cieux!
Eſclaves opprimés d'un Tyran inviſible,
Ils vêcurent un jour aſſiégés de terreurs;

L'autre les vit périr au milieu des douleurs.
Tout leur être eſt rentré dans le chaos horrible.
Ils ont déshonoré le nom de Créateur:
Dieu, pour les tourmenter, leur montra le bonheur.

Arrêtons-nous ici ; & ſi c'eſt là notre hiſtoire, pleurons ſur l'eſpèce humaine. Nous ne ſommes plus que des fantômes, moins qu'une ombre, au-deſſous du néant. La nature n'eſt qu'une table raſe ; il n'y a rien de réel que notre misère. Quelle perſpective épouvantable ! Un monde gémiſſant : un Dieu dévorant : la terre, un champ de carnage où le Tout-puiſſant ne fait que détruire ; où il n'a créé des millions d'êtres que pour leur faire ſentir les tranſes & l'horreur de l'anéantiſſement ! Eſt-ce donc dans un tranſport de colère que l'Eternel, interrompant ſon long repos, s'eſt levé pour ſe deshonorer par la création d'un ſemblable univers ?

Rétractons nos blaſphêmes. Incrédule, comme tu diſſipes les êtres! Epargne, épargne ce ravage de tant de créatures ſi nobles & ſi belles. Le Ciel en eſt plus économe. Le Créateur ne peut être comme une racine ſtérile & décrépite qui ne pouſſe des germes que pour les laiſſer avorter dans la fleur. Rien ne périt dans l'immenſe vaiſſeau de l'univers. C'eſt détrôner Dieu, c'eſt l'anéantir lui-même, que d'en faire le Dieu du néant. Un Dieu qui produit & conſerve tout eſt le ſeul véritable. C'eſt un Etre bienfaiſant. Son plaiſir eſt de répandre le bonheur. Il aime à multiplier les êtres pour multiplier le nombre des heureux. Oui, cher Philandre, mon cœur me dit que tu es immortel. Tu vêcus vertueux, tu vêcus malheureux. Le Ciel ne t'eût jamais fait naître, s'il ne ſe fût pas réſervé de te payer tes vertus & ta vie.

O monde, que je vais bientôt quit-

ter, ſi tu étois mon ſeul héritage, quel préſent Dieu m'auroit-il fait ? Que tes tréſors ſont fragiles ! De tous ceux que tu poſsèdes, les amis ſont le plus riche. Comme ils gliſſent de nos bras ! Lucie, Narciſſe, Philandre ont fui de mon ſein dans la tombe. Par tout je vois le monde ſe diſſoudre par parcelles autour de moi, & me laiſſer au milieu d'un amas de ruines. Ah, je ne peux plus aimer que le ſéjour qu'habitent mes amis ; je dédaigne cette terre miſérable où ils ne ſont plus, & que leur abſence appauvrit encore. Le vrai ſage laiſſe aux ſens le domaine borné du préſent, & donne à ſon ame le vaſte avenir pour empire. C'eſt là qu'il dépenſe tout ſon être, trace ſes plans, dirige ſa prévoyance, porte ſes deſirs & ſe promet le bonheur. Il ſe repoſe de tout ſur un Dieu fidèle, & ne demande plus rien à la fortune ni aux hommes.

NOTES.

NOTES.

Lorenzo, je ſais que tu as de l'orgueil : hé bien que ton orgueil te ſoit utile une fois : l'orgueil aſpire à l'immortalité, & pâlit d'horreur à l'idée de l'anéantiſſement. Avoir été & ceſſer d'être, eſt un ſort plus affreux que de n'être jamais né. Si tu es ambitieux, pourquoi donc égaler le ver à toi ? ſi tu es jaloux de ſentir les tranſports du plaiſir, pourquoi chérir un ſyſtême qui détruit tous les plaiſirs ? Si tu es paſſionné pour les richeſſes, pourquoi faire du tombeau l'écueil de toute eſpérance, & le ſéjour d'une éternelle pauvreté ? l'ambition, le plaiſir, l'avarice, toutes tes paſſions te prouvent que l'immortalité eſt le deſir ſuprême de ton ame, & te découvrent dans l'avenir les plaiſirs, les tréſors & la gloire. Comme tu t'es dénaturé toi-même, ſi tu as détruit ce premier ſentiment que la nature avoit imprimé dans ton cœur ; ſi tu dédaignes l'avantage de toujours vivre, & de vivre toujours heureux, ou bien ſi tu ne cherches le bonheur & la vie que ſur cette terre, où tu ne trouveras jamais ni l'un, ni l'autre ! Es-tu aſſez pervers, pour toujours réſiſter à l'impulſion du Ciel, & faire à Dieu une guerre éternelle ? Lucifer, tout cruel qu'il eſt, eſt moins barbare que toi. Es-tu aſſez ſtupide pour ſouhaiter que tout ton être ne ſoit qu'argile ? La nature friſſonne d'horreur, en te voyant deſirer le néant. Ce deſir eſt le cri affreux d'une conſcience expirante ſous les traits aſſaſſins du crime. De quel poiſon mortel tes veines ſe ſont elles abreuvées ? Le premier vœu de la nature eſt un bonheur qui n'ait jamais de fin ; l'idée de l'anéantiſſement annonce que tu as corrompu ta nature

& que tu t'es dépouillé de la qualité d'homme.

Si c'eſt là ton ſyſtême & ta croyance, quels traits aſſez noirs pourrè-je trouver pour tracer ton vrai portrait ! l'original ſera toujours plus affreux. Par le ſecours de quelle furie, ton imagination alliée des démons a-t-elle réjoui l'enfer, en enfantant cet horrible ſyſtême qui fait évanouir toutes les eſpérances, condamne toutes nos facultés à périr imparfaites, & réduit en pouſſière des dieux commencés ?

Rien n'eſt mort ; rien ne dort : toutes les ames qui ont animé l'argile humaine, ſont maintenant éveillées, elles volent dans l'eſpace ; mais où leurs eſſains nombreux iront-t-ils ſe fixer ? ..... Quand le ſon de la trompette retentira dans l'univers, & nous raſſemblera, nous nous preſſerons autour du trône de l'éternel, & couverts de la ſplendeur de notre pere commun, nous nous attacherons pour toujours à ſon ſein. Si l'ame n'avoit pas cette iſſue pour s'échapper vers les cieux, elle ne pourroit reſpirer long-temps dans le vuide immenſe de ce vaſte vaiſſeau de l'univers, & périroit bientôt dans les agonies du déſeſpoir.

L'horreur de l'anéantiſſement s'étend ſur toutes les penſées de cette vie. Qui auroit voulu naître dans ce monde phantaſtique, dont les plaiſirs, s'il y en a, ne ſont qu'irriter nos peines, durent ſi peu, & meurent pour ne jamais renaître ; dans un monde qui loin d'être grand, quelque grand qu'il te paroiſſe, ne renferme rien de réel : où l'être, n'eſt qu'une ombre ; le ſentiment, qu'un rêve & un rêve effrayant ; où l'homme infortuné, ne paroît que comme une frêle étincelle que Dieu dans ſa colère a fait jaillir du néant, pour briller un moment & voltiger dans l'incertitude, & s'éteindre ſoudain dans la nuit qui l'environne de toutes parts, & qui eſt ſon éternel & inévitable tombeau ? Sens-tu, Lorenzo, la force de

ces argumens ; ou ne peux-tu ſentir que des idées de vengeance & de deſtruction ? De toutes ces preuves qui ſont en toi, ou hors de toi, & qui te preſſent de tous côtés, la conſéquence néceſſaire eſt que ſi l'homme eſt immortel, il eſt un Dieu dans les cieux.

C'eſt un vieux conte que cet argument, s'écrie Lorenzo. Je conviens qu'il eſt ancien ; mais la vérité ne s'affoiblit point par les années ; & ſi cette preuve n'eût pas porté le caractère de la vérité, tu ne lui reprocherois pas aujourd'hui ſon antiquité. La vérité eſt immortelle comme ton ame ; & la fable eſt paſſagère comme tes vains plaiſirs. Sois ſage, & ne fais pas, des bienfaits du Ciel, les inſtrumens de ton malheur, ni de ton immortalité une malédiction.

Ne m'en crois pas ſur ma parole ; mais crois-en tes yeux, crois-en les ouvrages du créateur : interroge la multitude de ces témoins ſur l'importance de ton ame.

Que n'a pas fait Dieu (qu'à ce nom la nature s'incline avec reſpect) dans cette portion ſi reſſerrée de ſon vaſte domaine, pour ſauver les ames de la mort ? Toute la conduite des Cieux nous fait voir combien leur prix eſt grand. L'immenſe valeur de l'ame eſt la clé de la création. C'eſt ce qui explique ſes myſtères ; & découvre le motif qui a fait agir la divinité. C'eſt le pivot puiſſant ſur lequel ont tourné toutes les révolutions de l'univers.

C'eſt pour nous faire paſſer de cet état paſſager d'aviliſſement à une grandeur permanente, des ténèbres à la lumière, de la foibleſſe à la force, du trouble au repos, que l'homme Dieu eſt deſcendu ſous les ſombres voutes de l'enfer : Lucifer, étonné de cet hôte inattendu, ne put s'abſtenir de l'adorer un inſtant. Lorenzo, en feras-tu moins que Lucifer ? C'eſt pour cette fin que le code ſacré de l'Ecriture,

dont les insensés osent se railler, fut inspiré. Déistes, faites votre quarantaine, avant de le toucher.

Les puissances infernales ne font pas moins d'efforts pour traverser les vues du Tout-puissant sur l'homme, que les puissances du Ciel pour en assurer l'effet. Oh! quel spectacle se découvre à ma vue! Lorenzo, éveille-toi, éleve tes pensées, étends ton ame & embrasse cette vaste idée, qui dépouille toutes les autres de leur grandeur apparente. Deux mondes en guerre! ce n'est pas l'Europe contre l'Afrique: ce sont des mondes dont les habitans sont immortels: portés sur leurs ailes déployées, avec quelle chaleur ils combattent les uns contre les autres au-dessus de cette terre étroite! Combattent-ils pour eux? non, c'est pour toi, c'est pour l'homme. C'est l'intérêt de l'espèce humaine, qui allume & entretient une guerre éternelle, entre ces deux partis opposés. C'est sa destinée qui est disputée. Quel choc terrible! quels essains nombreux de divinités armées, & luttant les unes contre les autres: l'air agité se trouble & souleve ses flots; une tempête générale ébranle & parcourt l'univers. Le bien & le mal sont deux ennemis implacables; & l'homme entreprend follement de négocier la paix entre eux.

Ne prends pas cette idée pour une fiction: il y a eu une guerre dans les cieux. Le Tout-puissant étendant son bras détacha son arc de la voute transparente des Cieux où il reposoit suspendu, & lança les traits de son indignation au fond de l'abîme. L'enfer répondit par son tonnerre au tonnerre du Ciel, & vomit tous ses feux. L'homme croira-t-il encore que la cause de ces combats soit légère? Lui, dont les seuls intérêts ont excité ces tempêtes, dormira-t-il encore dans l'inaction? oui, rien ne le réveille de sa léthargie. Et il ose après cela être choqué des mystères qu'il ne peut concevoir: son insensibilité est le plus grand

de tous. Qu'il eſt effrayant de ſonger combien les mortels donnent aux anges de travaux & de ſoins; tandis qu'ils vivent eux-mêmes dans la plus grande indifférence ſur leur ſort!

Par-tout où je porte mes regards, je vois une foule de preuves nouvelles. D'où vient en effet, cet intérêt ſi vif que le Tout-puiſſant prend au ſort de l'homme? C'eſt parce que l'homme a reçu la noble & dangereuſe faculté de ſoutenir des tourmens ou des plaiſirs éternels. C'eſt parce que ſa pouſſière couvre une ame immortelle, que les anges défendent ſa cauſe avec tant de chaleur. Voilà ce qui arrête ſur la terre les regards des habitans des cieux: le prix de l'ame eſt toujours préſent à leurs penſées: auſſi chaque ame a ſes partiſans dans le Ciel, & chaque penſée ſes cenſeurs. L'argile, la vile argile de l'homme a des anges pour ſa garde: & chacune de ſes paſſions a ſa ſentinelle qui l'obſerve. Depuis que les ſiécles s'écoulent, Dieu tient conſeil ſur la deſtinée de l'homme.

Lorenzo, ſi ton cœur n'eſt plus dur que le diamant, écoute & retiens cette vérité. Il n'y a pas de milieu; ou le Ciel eſt d'un prix immenſe, ou bien il faut dire que tout n'eſt qu'illuſion dans la nature, qu'il n'y a ni enſemble, ni deſſein, ni plan, ni but dans tout ce qu'enferme la ſphère du ſoleil, dans tout ce qui s'éleve au-deſſus de ſa lumière & de nos regards, & la raiſon ne voit plus dans l'univers qu'une épaiſſe & vaſte nuit, qu'un néant. Les vanités légeres de ce monde peuvent elles entrer en balance avec l'héritage des Cieux? Tes vains plaiſirs d'un moment valent-ils que tu t'expoſes à des tourmens éternels? Quand tu les éprouveras, tu voudrois t'en délivrer au prix de mille univers; & tu ne céderas pas une frivole bagatelle, pour t'en garantir?

Lorenzo, ſi tu ſais voir, tu as vu Dieu ſe déclarer

pour moi. Tu as vu la nature t'annoncer la même vérité, ſoit dans ſon cours ordinaire, ſoit dans les phénomenes qui l'ont interrompu. Tu as entendu les Cieux te crier au-deſſus de ta tête, » l'homme eſt » immortel; & la terre répondre, l'homme eſt im» mortel ». Le monde eſt un ſyſtême complet de théologie : pour l'entendre, la ſcience des écoles n'eſt pas néceſſaire : on eſt aſſez ſavant ſi l'on eſt vertueux ; & le laboureur groſſier peut être un ſage, ſans quitter ſa charrue. Ne conviendras-tu pas à préſent, que je t'ai réduit à l'alternative ou de croire, ou de renoncer à ta raiſon & à ta conſcience ? Qu'eſt-ce donc que l'incrédulité ? C'eſt l'entrepriſe qui demande le plus de courage. Pour arriver à ce comble de perverſité, il faut franchir les bornes du bon ſens & de la honte. Il en coûte mille efforts, mille combats pour obtenir cette horrible victoire : & quel en eſt le prix ? Le repentir & l'infamie.

Il n'eſt point de miracles pour Dieu. Mais ſi l'on ôte Dieu, tout devient myſtère ; tout devient plus inconcevable mille fois que le myſtère que ton orgueil veut combattre. Pourquoi choiſir le ſyſtême le plus dangereux : puiſqu'il eſt encore plus inexplicable que l'autre ? Nous ne connoiſſons rien qui ne ſoit une merveille. Notre raiſon eſt ſi foible, & Dieu eſt ſi grand que ce qui nous étonne le plus dans les pages de l'écriture, eſt ce qui doit nous paroître le plus vrai. La foi n'eſt point le tourment, mais le repos de la raiſon. Qu'eſt-ce que la raiſon ? à la bien définir, c'eſt l'attitude droite de l'ame. Sois un homme & tâche de devenir un Dieu.

Le défaut de foi à la vie future eſt le germe de tous nos vices : les paſſions viennent l'échauffer, & le font éclorre. L'homme n'a plus d'appui pour ſe ſoutenir dans les ſentiers de la vertu ; abandonné à ſa propre foibleſſe, il tombe de crime en crime & roule de précipices en précipices.

La vertu ne peut naître & proſpérer que ſur la tige de l'immortalité : elle ſe flêtrit & meurt avec elle, comme le fruit avec la racine qui le nourriſſoit, & l'enfant avec la mère qui le portoit dans ſon ſein. Quiconque me nie que ſon ame ſoit immortelle, quels que ſoient ſes diſcours, m'a dit qu'il eſt un ſcélérat. D'après ſon ſyſtême, ſon devoir eſt de n'aimer que lui, & de s'aimer aux dépens de tous les autres.

Eſt-il de tels hommes ? oui ; il eſt des hommes qui non contens de la néceſſité de mourir, aſpirent encore à ceſſer d'être, tandis que Dieu n'eſt Dieu que par la faculté d'exiſter toujours. Si vous leur demandez les motifs & la cauſe de leur croyance, ils ſe garderont bien de vous en faire la confidence : mais ce n'eſt pas un ſecret. O étrange enſorcelement des ſens ! Ces incrédules dénaturent leur ame : ſemblables au ſerpent qui fit tomber le premier homme, ils coupent les aîles que l'ame avoit reçues du Créateur pour s'élever vers lui, & la précipitent ſur la terre, pour y mordre la pouſſière, & s'enfoncer de plus en plus dans cet impur & monſtrueux ſyſtême.

Ces hommes n'en ont plus que l'apparence : ſi leur attitude eſt droite, ſi leur tête eſt élevée vers les Cieux, leurs penchans ſont abaiſſés vers la terre, où rampe leur cœur : ils ne vantent que le plaiſir, & ſe dévouent à la peine : raiſonneurs ennemis de la raiſon & du bon ſens, ils parviennent à ſe rendre les plus vils des êtres : & la ſupériorité de leur nature ne fait qu'aggraver leur ignominie.

Ils préſentent l'aſſemblage monſtrueux des contradictions les plus étranges. Lorenzo, renonce à cette confrérie criminelle. Jette Saint-Evremont & lis Saint-Paul, dont l'ame ravie dans les Cieux, autant par ſa raiſon que par une force ſurnaturelle, y ſéjourna long-tems. La vraie liberté de penſer, eſt

de ne pas s'arrêter aux parties détachées du grand tout, mais d'envoyer ſon ame voyager dans toutes les provinces que peut parcourir la penſée, de pénétrer d'un vol hardi toute la ſphère de l'homme, de faire le tour de ce vaſte univers, de parcourir toutes les retraites de l'eſpace & du tems ; de ſe familiariſer avec leurs merveilles, de plonger dans leurs abîmes ſecrets, & comme un Prince dont l'ambition & l'intérêt ſont de connoître ce qui eſt le plus éloigné de ſon ſéjour, de conſidérer tout l'enſemble du ſyſtême dans cet orbe parfait, où les vérités s'éclairent, s'appuyent l'une l'autre & forment une baſe ſolide, une voûte inébranlable qui ſoutient tout le poids d'une conviction entière & parfaite. Plus on preſſe ſur cette voûte, plus elle s'affermit ſous nos pas ; & plus on examine, plus on eſt éclairé & convaincu.

Voilà la vraie liberté de penſer qui convient à l'homme. Il ne ſe contente plus alors de ſaiſir un atôme, & l'intervalle d'une heure ne borne plus ſa vue. Leve les yeux ; promene-les ſur ce ſpectacle de la nuit. Que ſont les Royaumes de la terre devant les globes immenſes, où l'ame doit voyager un jour ? Que ſont ces globes eux-mêmes devant l'homme formé à l'image de la divinité ? Tous les mondes nombreux qui ſemblent ſe preſſer en foule dans l'eſpace trop reſſerré du firmament, peuvent rouler en liberté dans la capacité de l'ame, où peuvent entrer encore des globes plus grands, & de nouveaux mondes.

Dans ce monde atôme, je n'y vois que les amis qui puiſſent nous y attacher. Lucie, Narciſſe, Philandre en ont diſparu. Le tombeau, comme le cerbère de la fable, a ouvert ſa triple gueule, a appellé mon ame par trois cris de mort, & a fait retentir les vérités que je chante. Le vaſte océan de l'éternité

s'étend devant toi, Lorenzo. C'eſt-là que vogue ta chère Clariſſe. Détache ton ame de la terre, ce rocher où ſe briſent des ames immortelles; coupe le cable, leve l'ancre, déploye tes voiles, appelle les vents, fixe de l'œil ton étoile polaire, & gouverne vers les régions de la vie réelle.

L'homme dont la nature eſt double, a deux eſpéces de vies, & deux eſpéces de mort; la dernière eſt la plus terrible. La vie animale eſt nourrie par le ſoleil : elle vit de ſes bienfaits & ſubſiſte de ſes rayons. La vie intellectuelle a beſoin d'une nourriture plus noble. Elle la reçoit des rayons de celui qui a fait le jour. Quand nous rejettons le ſoleil des Cieux, & que celui de la terre nous quitte, deſtinée de tous ceux qui rendent leurs derniers ſoupirs dans le crime, plongés dans une nuit totale, nous éprouvons une double mort. Il n'eſt pas beſoin d'effort de la part des Cieux pour nous précipiter, nous tombons de nous-mêmes, par une loi auſſi naturelle que celle qui fait deſcendre vers la terre les corps graves. Avant que l'homme & Dieu puiſſent s'unir, il faut que l'un des deux change; car la lumière & les ténébres ne peuvent habiter enſemble; & ce n'eſt pas Dieu qui doit changer.

Si cette double mort devient ton partage, n'accuſe point Dieu d'être cruel; Dieu veut rendre l'homme heureux, ſi l'homme veut le ſouffrir. Le Ciel donne à l'homme & à tous les êtres intelligens, le noble mais dangereux pouvoir de réſiſter à ſes vues bienfaiſantes. Et cette liberté étoit un don néceſſaire. Sans elle, les anges & les hommes ne ſeroient que des automates paſſifs, incapables de mériter la louange ou le blâme. Le pouvoir de faire à ſon gré ſon bonheur ou ſon malheur eſt de l'eſſence de tout être raiſonnable : autrement la raiſon reſteroit oiſive & ſans emploi. Demander l'impuiſſance d'être malheur

reux, c'eſt demander l'impuiſſance d'être heureux. Le Ciel veut notre bonheur, il nous l'offre, il nous invite à l'accepter, mais ſans nous y contraindre. L'homme ſeul eſt l'artiſan de ſes deſtinées immortelles. S'il tombe dans l'abîme, c'eſt lui qui s'y précipite; & cette chûte eſt inévitable pour quiconque n'apprend que de la mort le terrible ſecret de ſon immortalité.

Pourquoi douterois-tu encore d'une ſeconde vie? vivre éternellement eſt le vœu de la nature. Pourquoi lui réſiſter, tandis que dans tout le reſte l'eſprit croit ſi facilement, ce que le cœur deſire paſſionnément? Si ta foi chancele, c'eſt que ce deſir eſt étouffé. Et quelle en eſt la cauſe? Je vais te le dire. Dès qu'on a des ſujets de redouter l'avenir, on ne le ſouhaite plus: & dès qu'on ceſſe de le ſouhaiter, on cherche bientôt à n'y plus croire. C'eſt ainſi que notre incrédulité décèle nos crimes. Lorenzo, ſi tu ne rougis pas de tes crimes, rougis du moins de ton hypocriſie.

Craindre l'avenir? hé pourquoi? Etre incrédule, & craindre! craindre un rêve, une fable!... Ah! tes terreurs démontrent l'évidence de la cauſe que je défends; l'incrédulité ſe dément elle-même; elle avoue, ſans le vouloir, qu'il eſt une vie immortelle. Choſe ſurprenante! l'incrédulité devient un ſymbole de foi, une confeſſion de nos crimes; & les Apoſtats ſe transforment en Théologiens orthodoxes.

Lorenzo, ceſſe de contredire Lorenzo, & jette enfin ce maſque inutile qui ſe laiſſe pénétrer. Crois-tu qu'il n'y ait que la religion qui ait ſon hypocriſie! le vice a la ſienne & nos incrédules ſont les hypocrites de ſatan. Ils aſpirent au dernier excès de corruption, & ils ne peuvent devenir auſſi méchans qu'ils le voudroient. Quand la penſée de l'avenir

vient les viſiter & entre de force dans leur ame; comme ſatan, ils rampent, ils tremblent, ils croyent. Eſt-il une eſpéce d'hypocriſie plus déteſtable ? en eſt-il d'auſſi funeſte à l'eſpéce humaine ? que d'exécration, que de mépris eſt dû à cette eſpéce d'hypocrites !

Au lieu de tourmenter ton imagination pour réfuter mes raiſonnemens par d'inſolentes impiétés, réforme tes mœurs, & jouis de la vérité. Mais t'avouerai-je ce qui réſultera de cette réforme ! ton orgueil ne va-t-il pas ſe révolter ? Plus tes mœurs ſeront épurées, plus ta foi deviendra ſublime : l'un eſt la conſéquence inévitable de l'autre. Un honnête Déiſte que la lumière de l'Evangile vient à éclairer, s'ennoblit par degrés & finit par être chrétien. Dès que cet heureux changement s'opère, alors mes raiſonnemens deviennent ſuperflus : l'immortalité ſe montre à l'ame convaincue dans le jour éclatant de l'évidence. Un chrétien habite, comme l'Uriel de Milton, ſur le globe même du ſoleil. Flottant dans la lumière, il ne voit aucuns nuages, & l'ardeur de ſon eſpérance le tranſporte d'avance dans les Cieux. Lorenzo, monte ſur la ſphère de ce ſoleil brillant : l'entrepriſe eſt aiſée : il t'invite, il deſcend du Ciel pour t'attirer & te conduire vers la ſphère d'où il eſt ſorti. Lis avec reſpect les pages ſacrées de l'Ecriture, où éclatent les preuves de l'immortalité; pages vénérables que l'univers entier ne pourroit produire, & que l'incendie général de la nature ne peut détruire : ſes divins caractères ſont gravés dans l'ame des Anges; ils ſont ineffaçables; il ne s'en perdra pas un ſeul ſous les ruines de la nature.

Oſes-tu bien dédaigner avec orgueil l'objet de l'adoration des Cieux ? Malheureux ! ton Ange Gardien eſt en pleurs à tes côtés. Les Anges & les hommes applaudiſſent aux vérités que je chante. Mais

les beaux esprits me remercient avec un sourire moqueur du rêve nocturne que je leur débite. Oh! quelles noires vapeurs s'élevent du fond des cœurs corrompus & vont obscurcir la tête où siégeoit la raison. Les talens nous menent à l'orgueil, & l'orgueil aux excès les plus honteux. L'incrédulité sémillante est, pour ainsi dire, la cocarde des beaux esprits; ils en décorent leur front insolent, & s'accoutument à braver le Ciel. C'est en perdant leur être qu'ils parviennent à sommeiller dans une terrible sécurité.

Lorenzo, si ton système a l'éclat de la vérité; si sa lumière fait évanouir mes rêveries, si cette terre est le dernier terme de l'homme, souviens-toi d'être un vrai fripon, ne t'égare jamais vers la vertu. Tu perdrois trop à être vertueux. Le crime seul peut gagner à l'anéantissement. Heureux système qui nous ôte toutes les consolations de la vie, donne la mort à l'espérance, & fait du vice un devoir. Incrédules, si votre système est le véritable, pourquoi donc vous tourmenter à faire de foibles prosélytes? Que deviennent ce zèle pour la vertu, & cet amour pour l'homme dont vous faites parade? Pour ces sentimens j'avouerai sans peine qu'ils sont anéantis en vous.

Par quel moyen vous rappeller? Oserai-je me flatter que mes chants rameneront ces Philosophes si profonds? si j'ai donné à celui-ci le titre d'*infidèle rappellé*, sachez que ce qu'il y a de flateur dans le titre s'adresse à vous, & non à moi. Mettez votre gloire à justifier mon titre; la mienne sera d'en bénir le Ciel & de me réjouir de votre bonheur. Mais votre mal est si opiniâtre & si invétéré qu'il résiste à la force du remède infaillible que je vous prescris. Cependant je ne veux encore, ni croire à ma victoire, ni en désespérer. Mais j'espère qu'avant peu mes rêveries nocturnes éveilleront vos cœurs, & enseigneront à votre sagesse l'art d'être sage. Car pourquoi des ames

immortelles, formées pour le bonheur, ſouhaiteroient-elles vainement que les ames puſſent mourir ? Oh, laiſſez vivre ce qui ne peut jamais mourir ; & couronnez les vœux, les deſſeins & les travaux du Ciel, augmentez la joie des Anges, & conſentez à la partager un jour. Voilà ce qui mettra au titre de mon chant le ſceau ſacré de l'approbation, c'eſt d'en haut qu'il aura reçu la permiſſion d'imprimer, & les Anges s'écrieront avec tranſport, * *un infidèle rappellé.*

Pourquoi l'homme eſt-il ſi rebelle à la vertu & à la foi ? voici quelle en eſt la cauſe. Le préſent nous fait à tous une vive impreſſion : l'avenir ne nous touche que foiblement ; eſt-ce là le moyen d'être des hommes ? Si nous voulons l'être réellement, il faut que ce ſoit tout le contraire.

Mais pourquoi, diras-tu, chercher à empoiſonner les plaiſirs de ce monde ? Ce n'eſt pas-là mon intention ; je prétends au contraire aſſurer ton bonheur, & le rendre ſolide & durable. Vois combien l'eſpérance nous tyranniſe. Elle force l'ambition de lâcher la proie dont elle s'eſt ſaiſie, de dédaigner la branche féconde & chargée de fruits qui eſt ſous ſa main, portât-elle des couronnes, pour s'élancer vers l'objet éloigné ; & chercher à travers mille travaux & mille périls, quoi.... Le repos. Si l'eſpérance des biens de la terre peut, par la conquête de ces biens ſi frivoles & ſi paſſagers, changer en doux plaiſirs les fatigues & les peines, que ne doit donc pas faire cette eſpérance céleſte, dont l'objet ſont des biens qui ne peuvent nous échapper ſans notre aveu ; cette eſpérance d'un bonheur ſans bornes, d'un bonheur qu'il eſt impoſſible à l'homme de décrire, & au tems de finir.

* La 6e & 7e Nuits ſont intitulées dans l'original, *the infidel reclaimed, l'infidèle rappellé.*

Cette eſpérance eſt le bien le plus précieux de la terre : c'eſt ici-bas le ſeul tréſor de l'homme, juſqu'à ce qu'il ſoit plus qu'homme. L'eſpérance eſt de toutes nos paſſions celle qui eſt notre première amie, quelque nom faſtueux que portent les autres.

Concluons donc que la ſomme totale de notre félicité conſiſte dans l'eſpérance & la poſſeſſion d'un heureux avenir : on ne trouvera pas ſans-doute ce ſujet que j'ai choiſi, trivial & peu élevé. Vous, ennemis de la poëſie, hommes ſenſés qui dédaignez l'harmonie & la beauté des vers, vous oubliez que la poëſie fait l'ornement d'une partie de votre bible. Sachez que des vérités importantes peuvent plaire même en vers. Vous vantez les caractères graves & ſérieux : vous avez raiſon : mais s'il y a de l'importance & du poids dans une éternité, que l'homme grave écoute donc mes chants, & devienne encore plus ſérieux & plus réfléchi.

DOUZIEME NUIT.

Les avantages de la nuit & de la ſolitude.

LEs penſées mâles de la vertu, les nobles élans du génie, les brûlans tranſports d'un cœur ſenſible ſont perdus pour l'homme qui croit qu'être ſeul eſt une ſolitude. Le malheureux s'eſt condamné à ne les jamais ſentir. Dieu & la raiſon ! Quelle immenſe ſociété ! Que leurs entretiens ſont ſublimes ! Que leur commerce eſt plein de douceur ! Ils s'approchent de l'homme à meſure que le monde s'en éloigne. Encore quelques jours & tout nous aura abandonné : il ne reſtera pour l'homme que ſa conſcience & Dieu. Qu'il ſera terrible

alors de les rencontrer ſeul, de les voir en face pour la première fois, & d'être pour eux un étranger méconnu, déſavoué ! Hâtons-nous de nous reconcilier avec eux, & de nous les attacher par des nœuds éternels. Pour remplir nos deſirs, l'univers n'a rien de plus à nous offrir; ou s'il nous reſte encore quelque choſe à deſirer, c'eſt un ami. Mais que les amis ſont mortels ! Le dangereux deſir ! Qu'il eſt doux d'en avoir ! Qu'il eſt cruel d'en avoir eu !

Je n'ai rien de commun avec vous, Poëtes inſenſés que la fortune enivre & que l'erreur entraîne. Déſerteurs de la raiſon, légers amans de la folie, vous ſuivez en folâtrant les fantômes brillans de la vie. Dans vos bruyans tranſports, vous invoquez l'aſtre du jour, vous chantez à ſa clarté, vous célébrez les fauſſes douceurs d'un monde corrompu, juſ-

qu'à ce que votre voix meure étouffée ſous le drap mortuaire. Moi, j'invoque la nuit & je cherche ſon obſcurité ſacrée. Mes chants ne ſont point des chants de joie ; & mon génie n'aſpire point à l'honneur honteux de ſortir des fers de la raiſon.

Trop de fois les Muſes ont eu à rougir de leurs enfans dégénérés ; trop de fois elles les ont vu s'avilir à défendre la cauſe des ſens, vouloir ennoblir ce qui eſt vil, honorer ce qui eſt abject. La Poëſie a-t-elle donc reçu des Cieux ſes charmes enchanteurs & ſon pouvoir magique pour ſe proſtituer au vice, & cacher ſon viſage difforme ſous un maſque ſéduiſant ? (*a*)

Quelle eſt la ſource de cet abus ſi fréquent & ſi déplorable ? Deux penchans oppoſés ſe diſputent le cœur de l'homme & le tirent en ſens contraires. L'orgueil, comme l'aigle ſuperbe, ſe plaît à monter & cher-

che les hauteurs. La volupté ſe traîne ſur la terre & ſe trouve heureuſe de partager les ſenſations de la brute. L'homme eſt également fier & ſenſible : il voudroit à la fois s'ennoblir & jouir : s'élever avec l'ame & ramper avec le corps. Mais les plaiſirs trop groſſiers des ſens offenſent le goût noble & délicat de la raiſon. Que fait l'homme ? Il abuſe des talens pour rendre le vice aimable & nous cacher ſa baſſeſſe. L'eſprit, comme un ſophiſte adroit, trouve le ſecret de nous créer une raiſon nouvelle, qui plus ſouple & moins difficile, ſe prête aux plus viles jouiſſances. Ce charlatan impoſteur éblouit nos yeux par ſes preſtiges : il environne l'ame d'illuſions trompeuſes, & lui fait avaler un poiſon agréable. L'ame, doucement aſſoupie, tombe dans une molle langueur, perd par degrés ſa force & ſa fierté, ſe familiariſe avec le vice, & ſe livrant à l'erreur qui l'enchante, elle s'ou-

blie délicieuſement dans les égaremens de la folie. L'orgueil devient complaiſant. Ce qui le révoltoit ne le choque plus. L'homme ſe plonge gaîment dans la débauche, s'abandonne ſans remords à ſes excès, & ſe pardonne ſes vices dont il ne ſent plus l'horreur. Art déteſtable, qui corrompt les mœurs, efface des joues de l'homme la noble pudeur de la nature & lui donne un front qui ne ſçait plus rougir ! On ſe plaît dans ſon aviliſſement, on s'en fait gloire ; l'Ecrivain coupable s'applaudit de ſes honteux ſuccès, & le vice infâme demande impudemment à la louange le ſalaire de la vertu.

De combien de volumes cette morale ſenſuelle & dépravée n'a-t-elle pas inondé le monde littéraire ? Les apologiſtes des ſens ſont bien plus nombreux que ceux de la raiſon. Par-tout les talens ont ſemé les fleurs ſur les taches du vice. On voit des muſes liber-

tines détacher ſans pudeur la chaſte ceinture des graces, de l'air indifférent dont elles invitent le Dieu bourgeonné du vin à remplir ſa coupe joyeuſe. Comment le génie peut-il deshonorer ſa nobleſſe par ces écrits flétriſſans, & ſe dévouer à une honteuſe immortalité ?

Mais que ces productions criminelles ne faſſent pas condamner le Poëte qui ſent ſa dignité. S'il eſt des Syrènes qui chantent le vice, il eſt auſſi des Muſes dont la voix mâle & céleſte ſçait rendre les fiers accens (*b*) de la vertu. Qu'elle eſt reſpectable celle qui dédaigne de s'arrêter dans le cercle étroit du tems & voyant ce monde tel qu'il eſt, un point dans la vaſte étendue de la nature, s'élance de ce point obſcur pour parcourir les mondes ſemés dans l'eſpace, & s'élever par degrés juſqu'à l'Etre univerſel, à la ſource éternelle des êtres!

Arrivée à ce dernier terme du vol

de la penſée, elle reconnoît que malgré l'immenſe & brillante étendue de la matière, ce n'eſt que dans le monde moral qu'il faut chercher la vraie grandeur.

N'eſpère donc point, Lorenzo, trouver ici de vains amuſemens. Tu ne reſpireras point dans mes vers l'haleine impure & brûlante des paſſions. Tu n'y verras point le vice flaté, ni la vraie grandeur méconnue : n'y cherche pas davantage ces fables ingénieuſes & frivoles, ces rians tableaux, & ces payſages enchantés que la brillante fiction couvre de fleurs. Mais tu y trouveras des leçons ſolemnelles, des images vénérables, des vérités graves qui deſcendent du ſein de l'éternité dans mon ame au travers de l'eſpace où je vois rouler ces aſtres nocturnes, au milieu de ces ténèbres dont je ſuis enveloppé comme d'un voile : dans ce ſilence profond qui repréſente celui

de la mort. Tu y trouveras des pensées d'une éternelle vérité, qui, sans que tu les appelles, reparoîtront devant ton ame à tes derniers momens: & toi, Nuit, tes ombres viennent se mêler aux tableaux que je trace, & ma mélancolie leur donne encore des nuances plus foncées & des couleurs plus sombres. Et cependant, aimables fous, vous qui voulez toujours rire, j'ose me flatter que mes chants austères captiveront votre oreille, si ce qui vous importe le plus peut vous intéresser. Mais si vous me refusez vos suffrages, sachez que les sages goûteront les vérités que je chante, en sentiront le prix, & me donneront cette approbation intime qui part du cœur: récompense plus précieuse & plus honorable pour moi que de vains éloges. L'Ecrivain qui ne cherche que sa gloire, & borne à lui le fruit de ses ouvrages, ne la mérita jamais: follement amoureux d'un son & cou-

rant après une ombre, il augmente la foule des inſenſés.

Mais ſur-tout, ô Litchfield, que je ne ſois pas privé de ton approbation : c'eſt de la tienne que je ſuis le plus jaloux. Ne crois pas non plus que je m'élève juſqu'à toi par ma ſeule audace. La jeune Narciſſe ne t'eſt pas inconnue, elle ne t'eſt pas étrangère. Les liens du ſang & de la vertu vous uniſſoient. Hé bien, c'eſt elle qui de ſes berceaux fleuris d'amaranthe deſcend d'elle-même vers toi & vient ſolliciter pour ma Muſe un accueil favorable. Ne crains point que je t'afflige de ton éloge; mais ſi je me tais ſur ta louange, c'eſt pour chanter celle de l'Eternel.

Eſt-ce toi, Père des êtres, toi qui portois leurs germes dans ton ſein avant de les faire éclorre, qui voyois préſentes ſous tes yeux toutes les révolutions de l'univers futur; eſt-ce toi dont la main inviſible m'a con-

duit aux bords d'une ſource plus pure que la ſource vantée de Caſtalie, & m'y laiſſe boire un nectar merveilleux qui m'inſpire & m'enivre d'un enthouſiaſme divin : ou bien, eſt-ce quelqu'un des Miniſtres céleſtes que tu députes de ton trône pour veiller à la paix de l'homme, écarter de ſon ame les penſées vaines & baſſes, & l'élever aux penſées utiles & ſublimes ? Ma ſoif de la vérité eſt encore loin de s'éteindre ; & cependant depuis long-tems mon ame, ſoutenue de ton ſecours, voyage avec délices dans l'étendue de l'univers moral, & recueille ſes tréſors à la clarté des étoiles.

Oui, c'eſt la clarté tranquille des étoiles qui éclaire le mieux les pas du génie. C'eſt avec la nuit que la penſée s'éveille. C'eſt au milieu des ténèbres que l'ame reçoit ſes plus vives illuminations & que ſa vue devient plus perçante. Dans le jour, excédée du

mouvement de la vie, étourdie du bruit, éblouie par une lumière trop vive, coudoyée pour ainſi dire & balo-ée par la foule, elle flote dans l'ivreſſe des ſens & s'égare loin de la raiſon. L'ame alors eſt toute paſſive, les objets extérieurs lui impoſent ſes penſées. Troublées, interrompues, elles meurent imparfaites & ne peuvent mûrir. Mais avec la nuit l'ame retrouve ſa liberté & ſe poſsède toute entière : ſes paſſions ſe calment dans la paix du ſilence : ſes penſées plus intérieures & plus recueillies laiſſent des empreintes plus profondes. Elle n'eſt plus aſſervie aux impreſſions des ſens : elle ne reçoit plus en eſclave, elle ſe donne à ſon choix ſes idées indépendantes & les ordonne à ſon gré dans le plan qu'elle préfère. L'étendue d'un monde ne borne pas ſon activité. Elle voyage dans les Cieux & revient enſuite s'abattre ſur la terre : ainſi les matelots fatigués

d'une courſe immenſe, jettent l'ancre au fond des mers & ſe repoſent.

Quand la nuit a laiſſé tomber ſon obſcur rideau, je crois voir l'ombre du bras de l'Eternel étendu entre l'homme & les vains objets qu'il veut lui cacher. Le théâtre inconſtant du monde s'éloigne & diſparoît à nos yeux. Un intervalle immenſe & déſert nous en ſépare. Du bruit de ſon agitation tumultueuſe, il ne parvient plus à l'oreille que des ſons affoiblis & confus qui ſe perdent dans le vague de l'air; & nous pouvons de loin & ſans péril contempler ſes flots & ſes naufrages. Dans ces inſtans d'un calme parfait, l'ame commerce librement avec les Cieux & correſpond avec Dieu. L'univers que nous devons étudier eſt au fond de nous-mêmes. L'ame y deſcend & montant ſur le trône de la conſcience, elle y ſiége comme un Souverain au milieu de ſon conſeil, peſe le paſſé & pré-

pare l'avenir. C'eſt alors que nos fautes ne ſont plus flatées : le vice eſt confondu dans tous ſes menſonges. Il paroît nud devant elle : il n'a plus ces couleurs qui nous en impoſoient pendant le jour. La nuit les efface, comme elle efface celles des autres objets, & nous le voyons noir comme eux. Oui, ces ombres tutelaires ſont un aſyle ouvert à l'innocence : la raiſon y vient reprendre ſur nos cœurs ſes droits & ſon empire. L'athée dans la nuit ſoupçonne un Dieu ; & l'homme de bien croit ſentir ſa préſence. O nuit, tu es un ami qui conſeille & qui répare la vertu !

La vertu, auſſi délicate qu'elle eſt belle, ne peut ſe mêler dans la foule que ſa conſtitution fragile & tendre n'en ſouffre. Il eſt rare qu'elle approche d'un monde impur, qu'elle le touche ſans ſe ſalir. Peu d'hommes rapportent le ſoir ſans altération &

ſans taches les mœurs & l'innocence du matin. Il eſt toujours quelque penſée qui s'efface dans la journée, quelque réſolution qui eſt ébranlée, quelque idée, rejettée d'abord, qui revient à la charge. Et comment en ſeroit-il autrement ? Le bruit, le mouvement, la lumière, le concours tumultueux de la multitude des objets & des hommes, tout répand & diſperſe nos penſées hors de nous. L'ame errante & vagabonde s'évapore & ſe diſſipe. Elle néglige ſes intérêts domeſtiques, quitte ſon poſte & nous laiſſe nuds & ſans défenſe, expoſés aux aſſauts du vice & de l'exemple.

L'exemple eſt un corrupteur qui met adroitement notre raiſon dans ſes intérêts. La préſence du vice agit ſur nous avec une force que peu d'hommes ont le courage de repouſſer. L'ambition s'allume aux feux de l'ambition. L'amour du gain ſe com-

munique, comme une peſte, d'un cœur à l'autre. La débauche & la perfidie répandent autour d'elles une atmoſphère contagieuſe que nous reſpirons & qui s'attache à nous. L'homme apprend en riant à l'homme à devenir inhumain. Les paſſions ſe mêlent, fermentent & nous embraſent. Un léger coup d'œil, lancé & rencontré au haſard, a ſouvent porté dans un cœur la fièvre ſoudaine de l'amour, ou les palpitations douloureuſes de l'envie & de la haine. On ne peut voir, on ne peut entendre ſans péril : nous ſommes expoſés par tous nos ſens. Dans cette école publique de vice & d'erreur, il faut opter entre le rôle de diſciple & celui de cenſeur ; il faut s'avouer complice, ou ſe déclarer ennemi. L'un ſouille notre innocence ; l'autre trouble notre paix. La ſûreté eſt toujours loin de la multitude. Auſſi les ſages ont-ils reçu de la nature un inſ-

tinct qui les pouſſe vers la retraite, & les fait ſoupirer après l'ombre & la ſolitude.

Dieu fit la nuit & ſes aſtres pour élever l'ame, échauffer le génie & entretenir dans le cœur de l'homme l'amour de la ſublime ſageſſe. Mais l'homme audacieux traverſe par-tout ſes ſages deſſeins, détruit l'ordre qu'il avoit établi, & corrompt les bienfaits de la nature. De ce voile ſacré d'étonnement & de reſpect étendu ſur les merveilles de l'univers pour inſpirer la vertu, il s'en fait un abri profane qui l'encourage au crime. Les ſcélérats cachent pendant le jour leurs têtes monſtrueuſes. Le brigand & l'aſſaſſin dorment au fond de leurs cavernes juſqu'à ce que les ombres deſcendent : maintenant ils veillent unis & s'élancent enſemble ſur la trace de leur proie : maintenant les aſtres épouvantés les voient marcher le front levé dans les ténèbres, & re-

doubler l'horreur de la nuit par l'horreur de leurs forfaits. L'avare enfouiſſant ſon tréſor eſt épié par le voleur qui le déterre, & demain le malheureux ſe levera dans l'indigence. Maintenant les noirs complots & les conſpirations ſourdes ſont éveillées : l'obſcurité eſt ſeule confidente de leurs affreux deſſeins. Préparant loin de la lumière le déſordre & la dévaſtation, elles méditent les attentats qui doivent ébranler des Royaumes & les inonder de ſang. Voici l'inſtant où les enfans de la débauche s'abandonnent avec fureur à ſes derniers excès. A cette heure même... dois-je le taire ou le publier ? Pourquoi la foudre repoſe-t-elle oiſive ? A cette heure, l'infâme adultère monte d'un pas aſſuré dans la couche nuptiale de ſon ami, & ſe rit des hommes & de Dieu. C'eſt ainſi que les mortels inſenſés, toujours en contradiction avec Dieu &

avec eux-mêmes, ſans crainte & ſans pudeur, expoſent leurs crimes nuds à l'œil chaſte des Cieux, tandis qu'ils friſſonnent & pâliſſent à la vûe d'un mortel. Les aſtres de la nuit ont-ils donc été formés pour ſervir les ſcélérats; & ne mêlent-ils aux ténèbres leurs clartés incertaines que pour guider le poignard en cachant le coupable ?

Laiſſons ces inſectes mal-faiſans qui ſe nourriſſent de venin, rampent dans l'ombre & infeſtent la nuit. Il fut jadis une race de mortels ſublimes qui ſçurent jouir des Cieux & en faire un noble uſage. Leur ame forte & vigoureuſe y montoit ſur l'aîle de la contemplation. Ces ſages de l'antiquité, qui ont éclairé l'eſpèce humaine, interrogeoient les aſtres du firmament, leur demandoient conſeil & obéiſſoient à leurs réponſes. Le divin Platon, le Philoſophe de Stagyre, ceux de Tuſculum & de Cordoue

doue, noms immortels ! ſe promenoient comme des dieux dans les eſpaces illimités. C'eſt là qu'ils puiſoient leur noble mépris de la vie, & que leur génie rallumoit ſes feux. La nuit, ces héros du monde moral viſitoient Dieu & s'entretenoient avec lui. Sa préſence échauffoit, agrandiſſoit leur ame & la rempliſſoit d'eſpérances immortelles. Plus joyeux & plus riches au ſortir de ce commerce intime avec la Divinité, ils revenoient parmi les hommes parcourir avec courage le cercle éclatant de leurs jours, & marchoient d'un pas plus ferme dans les ſentiers de la vertu.

Dans tous les ſiécles, dont la lune a éclairé les nuits, elle fut une lampe allumée par le Créateur pour les veilles du ſage; c'eſt aux rayons de ſa lumière épurée, qu'il cherche & rencontre la vérité. Perçons la rètraite du célèbre Athénien, qui le premier évoqua des Cieux la Philo-

ſophie, la força d'habiter ſur la terre & d'être utile aux hommes, aux hommes ingrats dont il reçut pour ce bienfait une coupe empoiſonnée! Tandis que les aſtres de la nuit craignant de diſtraire Socrate, gliſſent en ſilence au-deſſus de ſa tête, & ſemblent s'arrêter à contempler ce ſage qui doit un jour prendre ſa place dans leurs ſphères; voyez ſon ame en travail, pourſuivant ſans relâche ſon ardente prière à la ſageſſe, & recevant ſes oracles dans le ſanctuaire de ſa ſolitude : voyez-le, tant que la nuit dure, reſter dans la même attitude, immobile & comme enchaîné à ſon objet. C'eſt avec regret qu'il voit poindre l'aurore. Déjà le ſoleil importun, ſort vermeil du ſein des ondes * & ramène le bruit & les vaines paroles : il offuſque de ſes

* Comme un buveur nocturne.

rayons turbulens la lumière pure & tranquille qui luiſoit ſur l'ame du Philoſophe; il l'arrache à ſes méditations & le rentraîne dans le tumulte du monde.

Que les peuples de l'Inde & cette troupe d'inſenſés qui n'aiment que les vanités légères adorent le ſoleil, & s'agitent à ſa lumière; la nuit a pour moi quelque choſe de plus auguſte & de plus divin. Je vous ſalue, momens ſolitaires, reſtes précieux du tems échappés au ravage des journées. Favorable minuit, je te ſalue. Que la joie qui me pénètre en ce moment eſt pure & voluptueuſe! Comme mon ame ſe ſent jouir d'une liberté complete! Non, je ne me ſens point empriſonné dans ces ténèbres: elles forment un berceau charmant qui me couvre, & ſous lequel je me promène avec délices. Douce & féconde obſcurité, comme mes penſées naiſſent d'elles-mêmes & ſe

preſſent en foule ſous ton abri favorable ! Le jour ne fait que les énerver & les flétrir. Ce n'eſt pas du ſoleil que la penſée emprunte ſa lumière. Elle la puiſe dans cette ſource de feu, dont une émanation a donné la vie à tous les êtres & le mouvement à la matière; dans ce ſéjour élevé d'où deſcend la céleſte Uranie. C'eſt la divinité de mes chants ; elle daigne s'abaiſſer juſqu'à moi & me viſiter dans la nuit. . . Mais qu'elle eſt ſoigneuſe de rappeller mes penſées ſous un joug rigoureux, mais néceſſaire ! Elle vient d'interrompre les tranſports de plaiſir où m'égaroient les charmes de la nuit : hélas ! elle ramène mon ame ſur un objet qui excite dans mon cœur des battemens bien différens, .. ſur la tombe de Narciſſe !

Dans quelle triſteſſe je me ſens tout à coup replongé ! Eſt-ce foibleſſe de la nature ? Eſt-ce une va-

peur mortelle qui vient de s'insinuer dans mes veines & de glacer mon sang ? Tous les hommes sont-ils comme moi sujets à passer si rapidement d'un extrême à l'autre ? Oui sans doute . . . Que d'inégalités dans l'homme ! Tantôt nous planons dans les hauteurs, tantôt nous retombons dans un abîme. Rester constamment le même, est un état au-dessus de nos forces. Que l'ame paie cher le loyer de sa chetive demeure ! Que les conseils de la raison sont ridicules & vains ! Elle ne fait qu'aggraver le sentiment de nos maux par la triste conviction de notre impuissance. Dans cette région obscure & toujours chargée d'orages, l'ame la plus courageuse lutte en vain contre les assauts de la destinée, elle s'agite & se tourmente dans sa foiblesse, sans pouvoir s'élever jamais au-dessus de ses maux ; ou si elle vient à bout de se soulever,

elle ne ſe ſoutient pas long-tems, bientôt elle retombe. Toute notre gloire eſt de ne pas céder, & de nous relever ſans ceſſe, quoique ſans ceſſe terraſſés.

C'eſt en vain que l'on cherche dans l'homme plus que l'homme même : malgré l'orgueil de nos réſolutions & la fierté de notre prévoyance, l'expérience nous dément à chaque inſtant & renverſe nos trophées à meſure que nos mains les élèvent. Moi qui, dernièrement dégagé des ombres du tombeau où la douleur avoit long-tems captivé ma penſée, m'élançai dans les régions éthérées, touchai la voute des étoiles, & là ſupérieur à la peine & comme revêtu déjà de l'immortalité, ouvrois au genre humain les portes éternelles de la gloire & l'appellois dans le ſéjour du bonheur ; aujourd'hui je ſens mes forces m'abandonner, & je tom-

be ſoudain de cette élévation * dans une mer de triſteſſe..... Mais du moins je n'y reſterai pas abîmé & perdu. Qu'il eſt malheureux celui qui n'a jamais pleuré ! Moi je ſçais trouver un tréſor dans mes larmes. Je n'imite point l'homme mal aviſé qui ne prend de la triſteſſe que ſes tourmens, & rejette les fruits ineſtimables qu'elle produit. Ses malheurs ſont perdus pour lui. C'eſt en vain que le ſort redouble ſes coups & le châtie ; il ne le rend pas plus ſage.

* Comme celui à qui la fable donna des aîles attachées avec de la cire.

NOTES.

(*a*) L'eſprit eſt un vrai payen qui déifie la brute, & nous cherche dans la fange des plaiſirs immondes. La volupté rampante, comme l'alouette, bâtit ſon nid ſur la ſurface de la terre. Le plaiſir & l'orgueil, ennemis mortels par leur nature & deſtinés à ſe faire dans le cœur de l'homme une guerre éternelle, ſe reconcilient par l'adreſſe de l'eſprit, concluent en-

ſemble une paix funeſte, & ſe donnant la main, livrent l'homme à la débauche, cachée déſormais ſous les dehors de la délicateſſe & de la gaîté.

(*b*) Il eſt un orgueil décent qui ſied bien à la Poëſie, quand elle parle à la proſe, ſa jeune ſœur, & qui ſouvent n'eſt pas plus ſage.

TREIZIEME NUIT,

La triſteſſe & le malheur.

SÇAIS-tu, Lorenzo, ce que vaut un ſoupir ? As-tu jamais étudié la philoſophie des larmes ? Ce n'eſt pas dans les écoles qu'elle s'apprend. La ſcience n'eſt pas la ſageſſe. Que je plains ce (*a*) ſavant, dont l'intempérance ſe charge d'un amas de connoiſſances & d'une érudition mal digérée ! il dévore, il entaſſe ſans choix dans ſa mémoire les penſées des autres. Cet excès d'alimens, au lieu de nourrir ſa raiſon, eſt un fardeau qui la tue. Pauvre dans ſa ſtérile abondance, vous le voyez ſans ceſſe occupé à piller l'héritage d'autrui, & laiſſer ſon champ dépérir ſans culture. Ainſi l'ame du ſavant reſte dans

la diſette : le bon ſens périt : l'orgueil s'accroît encore de ſes pertes ; & l'étude, qui devoit former un ſage, achève un inſenſé.

O triſteſſe, c'eſt dans ton école que la ſageſſe inſtruit le mieux ſes diſciples ! Quand la mort nous enlève un ami, ceux qui nous reſtent nous exhortent à nous conſoler promptement de ſa perte. Mais, en voulant ſi-tôt eſſuyer nos larmes, l'aveugle amitié ſe méprend ſur nos vrais intérêts. Les hommes penſent-ils être plus nos amis, que celui qui a frappé le coup ? C'eſt Dieu qui nous envoye la triſteſſe, pour bannir de notre ame le calme trompeur du vice, & y rétablir la paix de la vertu.

Les calamités ſont nos amis. La ſombre triſteſſe nous fait appercevoir des vérités qu'effaçoit l'éclat éblouiſſant de la proſpérité. Ainſi la nuit en éteignant le flambeau du jour, fait reparoître & briller ces luſtres innom-

brables attachés à la voûte du firmament.

Le tems de l'adverſité eſt la ſaiſon de la vertu. Quand la douleur pénétrante briſe & déchire l'ame, la ſageſſe vient en riant épandre ſes ſemences dans nos cœurs amollis par les pleurs; ainſi le ſoc utile ſillonne la terre humide avant que la main du laboureur y verſe l'eſpérance de l'année. O Narciſſe, je bénis la triſteſſe où ton ſouvenir m'a replongé. Je leverai un tribut ſur mes peines, & mes larmes fécondes m'enrichiront (*b*). Je vais recueillir ſur ce champ de douleur les penſées ſalùtaires qui ont la vertu de guérir les maux de l'ame. J'en formerai comme une guirlande de fleurs choiſies, pour en orner ta tombe; & peut-être qu'elles ne ſeront pas flétries par le tems.

(*c*) Remontons aux ſources d'où coulent les larmes qui ſont verſées ſur la tombe des morts. Elles n'ont pas

toutes la même cauſe. Il eſt des ames ſenſibles, à qui la douleur ſe communique & s'attache en un inſtant comme un mal contagieux : les larmes s'amaſſent dans leurs cœurs, les gonflent & s'en épanchent comme un torrent. Ils s'affligent avec ſincérité; ils ſentent qu'ils ont perdu tout ce qui leur étoit cher, & leurs regrets ſont le plus bel éloge de l'ami qui n'eſt plus. Ceux-là pleurent pour ſoulager leur douleur. D'autres pleurent pour la montrer. Ils ont beſoin de s'attriſter quelquefois pour nous prouver qu'il eſt quelque choſe qu'ils peuvent aimer. Il eſt des hommes naturellement durs & rebelles au ſentiment, il leur faut du tems pour s'en pénétrer. Ils ont beſoin de s'exhorter à pleurer, & ils ne peuvent s'attendrir ſans témoins; mais que leurs regards rencontrent la douleur dans les yeux de ceux qui les entourent, alors une ſorte de commotion magique électriſe

ces cœurs de roche, il en ſort ſoudain une abondance de pleurs : ils s'étonnent de ſe trouver ſenſibles.

L'amour-propre verſe auſſi ſes larmes. On en voit qui s'affligent avec art pour s'aſſocier à la renommée du mort. « C'étoit un ſi grand homme ! Il » étoit tant leur ami » ! Ils s'étendent avec complaiſance ſur des éloges qu'ils croyent partager avec lui, & font ainſi, ſans pudeur, leur propre panégyrique. Il eſt des yeux qui ne pleurent pas ſans danger pour les ſpectateurs ; la beauté ſçait faire des conquêtes avec des pleurs. Combien de fois on retrouve la matrone d'Epheſe dans les tendres veuves ? Avec quelle adreſſe elles étendent ſur leurs attraits un crêpe de deuil comme une toile où les cœurs viennent s'embarraſſer & reſtent pris ! On voit les roſes de leur teint s'embellir des larmes qui roulent & ſe ſuccedent ſur leurs joues comme des perles brillan-

tes. La ſuperbe Cléopatre buvant dans une coupe d'or les pierres précieuſes, languiſſante & ſuccombant d'amour & de volupté, n'eſt pas plus ſéduiſante que ces veuves éplorées.

La douleur a auſſi ſes hypocrites qui jouent la triſteſſe, & l'arrangent ſur leur viſage impoſteur comme un voile déçent, propre à cacher leur ſecrette joie. Quelques-uns cependant les yeux attachés ſur le cercueil, s'y voyent enſevelis à la place du mort, l'oublient pour ſe pleurer eux-mêmes, & célebrent d'avance leurs propres funérailles.

Mais quel fruit rapportent à la ſageſſe, toutes ces larmes que la mort fait couler? Elles ne font que multiplier nos vices. Les plus ſincères ſont perdues pour la vertu. Qu'il eſt rare de trouver un ſage qui en ſoit économe & qui ſache les mettre en valeur! L'homme diſſippe follement & ſans fruit ce don précieux, & c'eſt en

pure perte qu'il a reçu le noble privilège d'être ſenſible. Tandis que la nature eſt attendrie, la raiſon regarde un cercueil de l'œil ſtupide d'un idiot qui ne prend aucun intérêt à ce qu'il voit : elle ne comprend rien à ce que lui dit le ſilence d'un mort.

(*d*) Auſſi cette douleur impétueuſe éclate comme un orage d'été, & paſſe comme lui. Quelque intraitable qu'elle paroiſſe d'abord, bientôt elle s'adoucit. On gémiſſoit : on ne fait plus que laiſſer échapper quelques foibles ſoupirs, & l'on conte enſuite par paſſe-tems l'aventure du malheureux. Tant que la cloche funèbre retentit à notre oreille, c'eſt à qui répandra au loin la nouvelle & l'allarme. Dès que le bruit ceſſe, les ſentimens qu'il avoit éveillés dans l'ame y meurent preſque auſſi vîte que le ſon dans les airs.

Que le Ciel, voulant avertir l'homme de ſe redreſſer & de ſe ſoutenir ſur

lui-même, briſe l'appui fragile où il ſe repoſoit dans un doux abandon ; loin de ſe lever dans ſa force ſous les coups du malheur, il ſuccombe, rampe à terre & s'afflige dans la pouſſière. Bientôt impatient de s'étayer ſur un ſecond appui qui lui manquera comme le premier, fût-il tombé de la hauteur d'un cédre, il ſe traîne vers le plus frêle roſeau qui ſe préſente & s'attache à lui par de nouveaux liens. L'on voit une veuve éplorée ſe jurer inconſolable d'avoir perdu l'époux chéri qui étoit le ſeul digne d'elle : bientôt elle court au bal en galant habit de deuil, & cherche dans les cercles un ſecond époux qui doit encore mourir. Que dis-je, elle s'unit au premier inconnu, renouvelle les vieux ſermens d'une tendreſſe uſée, & veut rajeunir avec lui. Telle une vigne épuiſée embraſſe le jeune ormeau qu'elle rencontre, & ſe promet de pouſſer des fleurs nouvelles ſur ſes

tiges

tiges deſſéchées. C'eſt ainſi qu'Aurélie pleura, juſqu'à ce que ſa deſtinée lui envoyât un conſolateur dans un jeune amant. Dès qu'il eſt entré, il eſſuie bientôt les larmes de la belle affligée, & force ſa douleur à ſourire. Au bout de quelques jours les triſtes habits de deuil ſe changent en élégans habits de nôces. Ainſi Lorenzo a pleuré la belle Clariſſe, cette tendre épouſe, cette mère d'un fils chéri qui la priva de la vie en la recevant d'elle. Ah! ce n'eſt pas ainſi que je te pleure, ô ma chere Narciſſe! Le Ciel m'eſt témoin que le cruel ſentiment de ta perte ne ſort point de mon cœur. Il s'unit à toutes mes réflexions. Ta mort eſt un ſujet que je me plais à épuiſer. Je veux me la rendre utile & faire de ta tombe ſacrée un autel où je ſacrifie à la ſageſſe. Une ame dénuée de penſées & vuide de réflexions, dépérit bientôt, comme on voit tom-

ber en ruines un palais deſert, abandonné des hôtes qui l'habitoient.

L'homme eſt comptable de ſes rêvers. Ceux que nous appellons infortunés ne le ſont point. Ce ſont des êtres choiſis que le malheur prépare & conduit à la vertu. Oui, de tous les dons que le Ciel m'a prodigués, les plus grands ſont les traits dont il a déchiré mon cœur. Quand l'adverſité n'a pu nous guérir, Dieu a épuiſé toutes les reſſources de ſa bonté; il nous abandonne comme des malades déſeſpérés. L'homme inſenſible qui ne cède jamais à une douleur légitime, l'homme foible qui ſe livre à une triſteſſe déraiſonnable, ne méritent pas d'être heureux. L'un eſt d'un cœur inhumain, l'autre d'une ame efféminée & lâche... Homme ſois fier de tes larmes; elles ſont vertu, quand la raiſon ſçait les arrêter.

Dieu des merveilles, il n'eſt point d'excuſe pour le mortel qui s'obſti-

nant dans ſa douleur inſenſée, oſe murmurer dans la pouſſière contre ſon juge ſuprême, & l'accuſer de ſes maux. Un pere indulgent avertit ſes enfans. « Faites, évitez » : Mais il ne rend pas toujours raiſon de ſes ordres. Leur bonheur eſt de lui obéir. Il veut récompenſer encore dans leur docile obéiſſance, l'hommage parfait rendu à ſa volonté ſouveraine. Je te bénis de tout, même de ta ſévérité. Je te remercie en pleurant la mort de ma chere Lucie; & je me réjouis de la mienne que je vois s'approcher. Ta colère tonne pour nous avertir que la foudre peut rencontrer nos têtes; ton bras fortifie l'homme en le frappant; & ce que nous appellons ta vengeance, eſt encore un bienfait. Pardonne-moi la folie & l'injuſtice de mes longues plaintes ſur mes maux (*e*) !

Des maux, Dieu bienfaiteur ? Ils ne ſont point de toi. Tu n'en as point

fait. Ils ſont l'ouvrage de l'homme : il en a créé une foule (*f*). Sa liberté en eſt l'inſtrument. Il ne l'avoit pas reçue de toi pour cet uſage. Tu avois fermé l'abîme, tu l'avois environné de toutes les formes de la terreur, tu faiſois gronder à l'entour le tonnerre formidable de ta loi. La liberté forcenée a franchi tous ces obſtacles, & ſa main imprudente en a rouvert les portes à l'eſpèce humaine. Nous ſommes les artiſans de nos peines. Nous ſouffrons de nos vices, de nos erreurs & de notre folie, & nous oſons en accuſer la nature ! Tout ce que Dieu fait eſt bon. Ses menaces ſont des ſignes de ſa clémence. La peine eſt un bien. Elle nous avertit d'être vertueux. La mort eſt un bien : elle nous immortaliſe, & ſans elle nous ſerions vertueux en vain. Ce qui eſt châtiment ſous un rapport eſt faveur ſous un autre. Tout ce qui eſt un mal dans l'ordre phyſique, devient

un bien dans l'ordre moral. Il n'eſt point de mal abſolu : il n'eſt point de vrai malheureux.

Ne retrouvons-nous pas la même loi dans le monde phyſique ? N'y a-t-il que les phénomènes brillans & les ſcènes riantes de la nature qui ayent droit à notre reconnoiſſance? Nous la devons encore à ſon auteur pour les triſtes révolutions & les ſcènes de terreur dont elle nous épouvante. Le ſombre hiver eſt auſſi néceſſaire que le printems. La foudre qui nous effraye de ſes pâles éclairs ne l'eſt pas moins que le ſoleil qui réjouit nos yeux de ſes doux rayons. Une maſſe immobile de vapeurs croupiſſantes rendroit l'air contagieux & mortel. Les orages qui l'épurent & le renouvellent ſont bons, comme l'haleine careſſante des zéphirs. Les volcans mugiſſent & s'allument pour notre bien. Leurs flammes concentrées dans le ſein des montagnes pour-

roient miner, ébranler les fondemens du globe. L'Etna ſert l'homme quand il vomit ſes feux. La comete que le peuple ignorant contemple avec effroi, ſourit à l'aſtronome qui ſçait la voir. L'aſtre ſe dégage plus brillant des ombres qui l'ont éclipſé.

C'eſt l'emblême de la vertu. Dans la proſpérité elle eſt ſous un voile qui l'ombrage. Le malheur le déchire : elle ſort du nuage & ſe montre dans tout ſon éclat. La joie que produit l'ivreſſe de la fortune, nous trahit ; elle eſt vaine comme elle, elle expire avec elle. La joie de l'adverſité éleve & fortifie l'ame. Dans cette pénible arène la vertu combat & triomphe. L'athléte courageux luttant avec le malheur, eſt un ſpectacle qui rend la terre & les cieux attentifs. Il remplit alors la tâche d'un homme ; il conquiert la paix & la gloire. Admire & juge le héros dans une bataille, le pilote dans la tempête, & l'homme vertueux dans les calamités.

Que nous ſommes aveugles de plaindre nos malheurs ! Le plus infortuné devroit ſourire dans ſes larmes. (*g*) Banniſſons la triſteſſe. C'eſt un blaſphême contre le Créateur écrit ſur notre front. Soyons toujours calmes & ſereins : mais ſoyons joyeux dans l'infortune. Que le Ciel ne riſque jamais mon ami dans la proſpérité, qu'aprés lui avoir appris dans l'école du malheur l'art d'en uſer & d'en jouir !

Non je ne croirai plus que ce ſoit un malheur d'être homme. Je payerai déſormais ſans murmurer le foible tribut impoſé ſur la vie. Il faut y renoncer ou accepter les maux qui ſont inſéparables de l'exiſtence. Le premier pas vers le bonheur, eſt d'être convaincu que c'eſt une néceſſité de beaucoup ſouffrir.

NOTES.

(*a*) Ce ſavant dont la tête eſt une bibliothéque ambulante, croit augmenter la fertilité de ſon champ, en accumulant ſans meſure les engrais ſur ſa ſurface : mais il en corrompt, il en étouffe les ſemences : au temps de la récolte le ſol eſt couvert d'une foule d'herbes inutiles & nuiſibles, qui ont uſurpé la place & la ſubſtance d'une utile moiſſon.

Que dit le génie ? que c'eſt aux ſots à être ſages. Le génie, trop inflexible & trop fier pour ſe plier à la regle de la vertu, la feroit volontiers paſſer pour un vice : il aime à ſe vanter de ce qui fait rougir les hommes ordinaires. Il prétend s'exempter des loix du bon ſens. Il traite la raiſon comme un factieux qui veut ſe mêler du gouvernement : il dédaigne un avantage qu'il partageroit avec la multitude. Il lui ſuffit pour ſa gloire de pouvoir être ſage dès qu'il daignera le vouloir, & ſatisfait de lui-même, il ſe livre au plaiſir : Craſſus ne fait que dormir : Ardelio eſt uſé de débauche .... Le ſage préfère un ſot à ces beaux eſprits .... C'eſt la ſageſſe que l'homme doit apprendre : elle ſeule peut l'ennoblir ; & les Anges ſçavent-ils d'autres ſcience ?

(*b*) J'y cueillerai des penſées, qui quoique nées ſur cette terre indigente & maudite, peuvent cependant, tranſplantées dans les Cieux où chantent les ſéraphins, ne pas s'y flétrir, & y reprendre au contraire plus de fraîcheur & plus d'éclat. La raiſon eſt l'aſtre qui les fait éclorre : & cet aſtre brille dans les Cieux comme ſur la terre, quoiqu'ici-bas ſa lumière ſoit moins belle & moins vive.

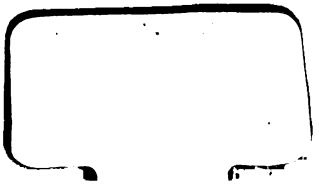
(*c*) Es-tu descendu dans le fond de ton cœur ? as-tu vu la source des larmes ? Si tu ne l'as pas fait encore, descendons y ensemble. Examinons les sources des larmes : elles sont différentes, comme s'il y avoit dans l'ame des réservoirs de pleurs séparés les uns des autres.

(*d*) La passion aveugle répand sans regle & sans raison des larmes qui mériteroient d'autres larmes. Nos chagrins devroient être le germe d'une joie divine & éternelle : & nous n'en retirons aucun fruit. Parcourez la moitié du globe : vous verrez que les larmes exprimées de nos yeux par la mort ne servent qu'à arroser les vanités de la vie, & à faire éclorre plus de folies.

(*e*) Tandis que les mondes applaudissent au créateur, entendra-t-on l'homme seul se plaindre sur la terre, & troubler l'harmonie de ce concert universel de louanges par la dissonance de ses murmures. Ce reproche peut s'adresser à toi, Lorenzo : mais je me le fais à moi tout le premier, je ne l'ai que trop mérité. Tout ce que Dieu a ordonné, tout ce qu'il a fait, est bien. Et n'est-ce pas Dieu qui m'a repris les amis qu'il m'avoit donnés ? Le Ciel nous donne des amis pour faire notre bonheur dans cette vie passagère : il les reprend pour nous avertir de nous préparer à la vie future. Il nous châtie pour assurer notre bonheur : les peines qu'il nous envoye sont destinées à nous préserver de peines plus terribles : la mort nous sauve de la mort. Celle de nos amis nous réveille de notre assoupissement, humilie notre orgueil, nous remplit d'une crainte salutaire & force nos pensées à prendre le cours de la vertu. Reconnoissons par-tout la tendresse du Dieu qui planta pour l'homme le jardin délicieux de l'Eden, & qui lui en prépare un autre dans les cieux, infiniment plus beau, & dont il ne sera jamais banni.

(*f*) La liberté de l'homme eſt la fille des Cieux ; mais l'enfer l'a débauchée. Grand Dieu des merveilles ; ſi après celle de ton amour, il en reſte qui méritent ce nom, tes ordres ne ſont que des guides qui éclairent le choix de la raiſon ſans le gêner : tes préceptes ne ſont que les conſéquences éloignées, mais néceſſaires de la loi naturelle ; tu as eu l'indulgence de nous les réveler : ſi tu nous les avois cachées, elles ſeroient plus dangereuſes, ſans être moins certaines. Que de motifs pour nous inſpirer une entière confiance en toi ! Ta conduite ne peut mériter le plus léger reproche : & tes plans n'ont d'autre défaut que de n'en avoir aucun : il n'y en a pas un qui puiſſe autoriſer la critique du crime impudent, pas un qui puiſſe ſervir de prétexte à la plainte rebelle. L'enfer te loue par ſes horribles gémiſſemens, comme le Ciel par l'harmonie de ſes concerts. O toi, grande ſource du bien, toi qui es bienfaiſant en tout, & dans ta vengeance même, ſauve-moi de la peine, de la mort & de l'enfer.

(*g*) Banniſſons la triſteſſe impie ; livrons-nous à la joie, mais ſur-tout ſoyons joyeux dans l'adverſité. Cette joie calme & triomphante au milieu de la ſaiſon orageuſe eſt la couronne du courage ; elle réſiſte au ſouffle des aquilons, & fleurit au milieu même des rigueurs de la deſtinée. Quiconque a la foibleſſe de croire que c'eſt un malheur d'être homme, ne ſera jamais un Ange.

Fin du Tome premier.

59636017